

1903. 5771.

27.

ESSAI

SUR LES

DONNÉES ESSENTIELLES

DE LA

RELIGION DE JÉSUS

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN
EN JUILLET 1903

PAR

Jules RAMBAUD

BACHELIER ÈS-LETTRES

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

1903

ESSAI
SUR LES
DONNÉES ESSENTIELLES
DE LA
RELIGION DE JÉSUS

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN
EN JUILLET 1903

PAR

Jules RAMBAUD

BACHELIER ÈS-LETTRES

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUSSLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—
1903

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Faculté de Théologie Protestante de Montauban

Professeurs.

- MM. C. BRUSTON, ✠ I. 🌿, Doyen. Exégèse et Critique de l'A. T.
A. WABNITZ, I. 🌿..... Exégèse et Critique du N. T.
E. DOUMERGUE, I. 🌿..... Histoire ecclésiastique.
F. LEENHARDT, I. 🌿..... Philosophie et Sciences.
F. MONTET, A. 🌿..... Grec du N. T. et Patristique.
H. BOIS, A. 🌿..... Théologie systématique.
L. MAURY, A. 🌿..... Théologie pratique.
A. WESTPHAL, A. 🌿..... Histoire des Religions et Théologie biblique.

J. PÉDÉZERT, ✠, I. 🌿, professeur honoraire.

J. MONOD, ✠, I. 🌿, doyen honoraire.

Examineurs.

- MM. BOIS, A. 🌿, président de la soutenance.
BRUSTON, ✠, I. 🌿.
WABNITZ, I. 🌿.
WESTPHAL, A. 🌿.

La Faculté ne prétend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

« SUIS TA CONSCIENCE ET TU SERAS HEUREUX ! »

Paul Bertrand.

Ce travail est le résultat d'une crise intérieure. Après les enthousiasmes des premières émotions religieuses vient souvent pour l'étudiant en théologie un moment de tristesse et de désespoir. La foi théopneustique de son enfance s'écroule à la lumière de la vérité scientifique ; l'échafaudage dogmatique sous lequel lui a été présentée la religion de Jésus, tombe brusquement dès que sa raison cherche à en éprouver la solidité. Et il refait le long pèlerinage de tous les douteurs, amoncelant ruine sur ruine, jusqu'à ce que sa vie morale elle-même risque de succomber aux atteintes du scepticisme le plus navrant...

Heureux ceux qui alors savent, par la grâce de Dieu, se ressaisir ! Heureux ceux qui rencontrent sur leur chemin des âmes chrétiennes, aimantes, heureux ceux qui à leur contact reprennent conscience de l'essence vraie de la foi ! Alors, ils apprennent que ce n'est pas tout de penser et de savoir, alors ils comprennent qu'il faut vivre ! L'expérience de joie et de paix leur fait sentir ce que Christ a voulu donner aux hommes, le moyen d'être vrai-

ment heureux ! Les incertitudes critiques et dogmatiques subsistent, mais ne tourmentent plus, car elles sont mises à leur vraie place ; ils sont sur le roc solide que rien ne peut plus ébranler, ils ont fait la rencontre de la personne de leur Sauveur, et ils ont soif d'être pour d'autres âmes des consolateurs et des soutiens.

On excusera l'insuffisance de ces pages ; la tâche dépassait singulièrement nos forces ; nous avons simplement essayé de montrer la voie qui nous paraît la vraie et où nous avons trouvé le réconfort.

Nous prions Messieurs les Professeurs Henri Bois et Frommel, ainsi que tous ceux qui nous ont encouragé et aidé, de recevoir ici l'expression de notre respectueuse reconnaissance !

J. R.

Introduction

Au moment d'aborder un sujet qui, s'il nous captive, nous effraye par son immensité même, nous croyons nécessaire de bien le délimiter pour éviter tout malentendu. Quelques remarques suffiront sans doute à bien préciser notre but et à éclairer tout le plan qui va suivre.

Notre but n'est pas de rechercher ici ce que nous considérons *nous même* comme les données essentielles de la religion de Jésus. Abstraction faite de la présomption qu'il y aurait pour un étudiant à aborder directement un semblable problème, nous avouons que cette question nous paraît en principe subordonnée à une autre : *Qu'a pensé* Jésus lui-même des données essentielles de sa religion ; qu'a-t-il présenté comme tel ? — De nos jours, en vérité, on semble se désintéresser un peu trop de ce sujet. De tous les côtés nous voyons surgir des « Essence du Christianisme » ; le terme est presque devenu de mode ; chacun expose ce qui dans le christianisme lui paraît être l'essentiel, mais on se préoccupe peu de ce que Jésus lui-même a pensé sur ce point.

Or, — c'est une observation banale, mais plus nécessaire qu'il ne semble, — le chris-

tianisme est la religion fondée par le Christ ; en conséquence, n'a droit de s'appeler vraiment chrétienne que la religion reproduisant ce que le Christ a apporté ou a cru apporter de nouveau. Avant donc d'exposer notre foi, et de parler de notre christianisme, commençons par faire cette première étude indispensable, et souvenons-nous du mot de Tolstoï¹ : « Le moins qu'on puisse exiger de ceux qui jugent une doctrine quelconque, c'est qu'ils jugent la doctrine du Maître telle qu'il la comprenait lui-même. »

C'est cette pensée qui a dirigé le travail qui va suivre ; nous reconnaissons d'ailleurs qu'il ne nous sera pas très facile d'être toujours impartial, et on nous reprochera sans aucun doute de ne pas l'être ; pour un chrétien qui a des expériences et qui sent sa foi, il est bien impossible de vivre sans cette expérience et sans cette foi ; à ce titre peut-être, certainement même, notre essai ne répondra pas à ce que nos prémisses en pourraient faire attendre ; nous affirmons simplement ici que nous avons essayé de faire notre examen en dehors de tout attachement aveugle à nos conceptions primitives, — ce qui est peut-être l'unique forme possible de l'impartialité, — et nous avons vu sur un certain nombre de points, à mesure que nous avançons, certaines pensées premières se modifier

¹ *Ma Religion*, p. 47.

ou se compléter ; — cette œuvre avec ses imperfections est une œuvre sincère.

Notre seconde remarque portera sur le titre choisi : nous n'en sommes point satisfait, mais nous n'avons pu en trouver d'autre répondant mieux à notre but. Son principal défaut est d'être amphibologique, mais les lignes qui précèdent ont déjà pu faire comprendre notre pensée et éviter la confusion. En essayant de rechercher les données essentielles de la religion de Jésus, nous n'entendons point analyser les éléments de la religion *qu'a pratiquée* Jésus, mais les rapports que Jésus a voulu établir entre les autres hommes et Dieu, la religion que Jésus *a enseignée*. Pour tout lecteur, tant soit peu attentif des Ecritures, la distinction est très importante car Jésus se place dès le début à part des autres, et leur donne un enseignement que nous aurons à déterminer¹.

Il est à peine besoin de dire que nous ferons cet examen d'après l'étude consciencieuse et sincère des Evangiles, et non d'après les théologies dites chrétiennes. « Car, écrit fort justement M. Sabatier², il est bien évident que chacune nous

¹ Quant au sens attribué aux mots : *données essentielles*, il nous paraît ressortir clairement de l'expression elle-même. Nous voudrions arriver à trouver ce qui aux yeux de Jésus est le plus important dans sa religion, ce sur quoi il insiste sans cesse, ce qui donne seul à son apparition en ce monde un caractère spécial, et explique son influence.

² *Esquisse*, p. 177.

montrerait sa confession de foi ou sa conception particulière, et nous la donnerait comme le principe du christianisme lui-même. Les catholiques nous diraient que l'essence du christianisme, c'est l'institution et l'autorité infaillible de l'Eglise parce que tout repose sur ce premier fondement, et qu'on ne peut être dans la vérité chrétienne si l'on est hors de l'Eglise. Les protestants ne seraient pas d'accord ; l'un nous proposerait le dogme de la justification par la foi ; un autre l'autorité de l'Ecriture sainte ; un troisième la divinité métaphysique et la préexistence éternelle de Jésus-Christ, sous prétexte qu'ils ne conçoivent pas que le christianisme puisse subsister sans ces dogmes. »

Nous essayerons, d'aller simplement aux faits et aux documents ; tenant compte des résultats à peu près unanimement admis par la critique, nous éviterons les questions de détail où l'accord n'est pas fait, et nous espérons arriver ainsi à un résultat satisfaisant.

Nous ne tenterons pas de justifier notre plan qui nous est en quelque sorte imposé par la nature des questions soulevées ; si après notre examen des Evangiles, nous aboutissons à une solution, il est bien nécessaire en bonne critique de la comparer aux autres, fournies soit par certaines tendances dominantes contemporaines, soit par les Eglises ; nous prions seulement qu'on se sou-

vienne du temps et de l'expérience si limitée encore dont nous avons pu disposer ; ces deux dernières parties ne seront guère que des têtes de chapitres qu'il faudrait multiplier : elles indiquent la voie qu'on aurait voulu mieux suivre...

Première Partie

Les données essentielles de la religion de Jésus d'après Jésus et les apôtres¹

CHAPITRE PREMIER

L'enseignement de Jésus

Les documents qui vont nous permettre de faire cet examen sont bien déterminés et connus de tous : ce sont les quatre évangiles. Selon une habitude constante, depuis longtemps introduite dans la critique et justifiée par l'intervalle qui sépare la composition de ces deux groupes d'écrits, nous étudierons à part l'enseignement du Seigneur dans les Synoptiques, et son enseignement dans Jean sur ce point capital. Cela, sans chercher à trancher en aucune manière les questions de composition ou d'authenticité qui restent ouvertes. Nous ne réclamons qu'un droit à cet égard, droit primordial que beaucoup de savants accordent dans une large mesure à tous les documents profanes tandis qu'ils semblent vouloir le refuser aux écrits de la Bible, celui

¹ Nous expliquerons plus loin, pourquoi déjà dans cette première partie nous faisons appel au témoignage des apôtres, et dans quelle mesure nous l'acceptons. — Nous citerons en général les textes d'après la version Segond.

de croire, de prime abord, à moins de preuve absolue du contraire, à la *sincérité* des auteurs évangéliques. Ils nous ont transmis ce qu'ils croyaient être les paroles, les enseignements de Jésus. Ils se sont peut-être trompés, mais ils ne nous ont pas trompés¹. La distinction nous paraît capitale; nous croyons à leur entière bonne foi.

a) *Les données essentielles de la religion de Jésus d'après son enseignement dans les Synoptiques*

A. — La première, celle que nous retrouvons exprimée ou impliquée à chaque page de nos trois évangiles, celle sur laquelle le Sauveur a fondé, on peut le dire, tout son enseignement, celle qui aide à comprendre toutes les autres, pourrait être formulée ainsi: *nécessité pour tout homme de se sentir coupable, irrémédiablement mauvais, sans espérance de salut*. C'est là le fait qui nous paraît ressortir des considérations suivantes, empruntées, pour la clarté de l'exposition, d'un côté aux prédications de Jésus, de l'autre aux entretiens particuliers qui nous sont rapportés.

PRÉDICATIONS. — Dès ses premiers discours, le Seigneur a insisté avec une force toute spéciale sur la nécessité de la *repentance*. On sait que les paroles résumant tous ses enseignements nous sont rapportées par les Évangiles sous cette forme: « Repentez-vous, car le

¹ D'ailleurs, quand même par impossible il serait prouvé que Jésus n'a pas prononcé une seule des paroles que les Évangiles lui prêtent, la question resterait entière: Qu'est-ce que les Évangiles présentent, dans les discours de ce Christ dont ils font le prophète d'une religion nouvelle, comme données essentielles de cette religion?

royaume des cieux est proche » (Mat. IV 17, Marc I 15). Luc, qui passe sous silence les premiers traits du ministère de Jésus, nous rapporte la fameuse scène de Nazareth où nous voyons le Christ prendre courageusement position contre l'orgueil et l'incrédulité de ses concitoyens (Luc IV 21-27). Sa vie entière a été une protestation constante contre tous les sentiments mauvais, si bien qu'un de ses disciples, saisi d'épouvante, avant même de l'avoir véritablement connu, tombe à ses genoux et s'écrie: « Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur. » (Luc V 8).

Ce qui est particulièrement frappant, c'est de voir comment le Sauveur procède pour graver dans les cœurs de ses auditeurs ce sentiment profond du péché. En général il ne procède pas par une méthode que nous pourrions appeler *autoritaire*, il veut amener ceux qui l'écoutent à tirer eux-mêmes leurs conclusions, quitte à leur révéler brusquement, s'ils ne veulent pas comprendre, tout ce que leur conduite a de coupable et d'outrageant pour Dieu. C'est ce que nous montre bien clairement le Sermon sur la montagne (Mat. V-VII). On l'a appelé la charte du royaume des cieux, et nous n'y contredisons point, mais c'est aussi la manifestation la plus éclatante de l'indignité humaine. Après les neuf béatitudes qui semblent un prologue dont tous les articles sont pour nous un sujet d'humiliation, commence le vrai discours où chaque parole est une condamnation. « Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on?... Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens: Tu ne tueras point... Mais moi je vous dis que quiconque se met en colère contre

son frère mérite d'être puni par le feu... Vous avez appris qu'il a été dit : Tu ne commettras point adultère. Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis adultère avec elle dans son cœur... Vous avez encore appris qu'il a été dit : Tu ne te parjureras point... Mais moi je vous dis de ne jurer aucunement... Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent... Mais moi je vous dis de ne pas résister au méchant... — Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis !... » (Mat. V passim, cf. Luc VI). Peu à peu le ton s'anime : « Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton œil ? *Hypocrite*, ôte premièrement la poutre de ton œil, et alors tu verras comment ôter la paille qui est dans l'œil de ton frère ! » (Luc VI 41-42). « Si, *méchants comme vous l'êtes*, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans les cieux, donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent » (Mat. VII 11). Le devoir de l'homme est d'être parfait, comme le Père céleste (Mat. V 48), d'être miséricordieux, comme il l'est (Luc VI 36), d'accomplir la volonté de Dieu (Marc III 35); mais combien l'homme est loin d'accomplir ce devoir ! « Ce n'est pas quiconque me dit : Seigneur, Seigneur ! qui entrera dans le royaume des cieux, mais c'est celui qui fait la volonté de mon Père !... Pourquoi m'appellez-vous Seigneur, Seigneur ! et ne faites-vous pas ce que je dis ? » (Mat. VII 21, Luc VI 46).

On peut bien affirmer que le péché a été pour Jésus le vrai obstacle qu'il fallait d'abord enlever, surtout sous sa forme la plus odieuse : l'hypocrisie. On connaît sa célèbre réponse aux pharisiens qui lui reprochaient de fréquenter les publicains et les gens de mauvaise vie : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades... Car je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs. » (Mat. IX 13, Marc II 17, Luc V 31-32). On connaît surtout la parabole du péager où l'accent est mis d'une manière saisissante sur la nécessité de l'aveu de la faute : « O Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! » (Luc XVIII 14). Il serait aisé de multiplier ici les exemples. Quel est le premier pas fait par l'enfant prodigue dans la voie qui le ramènera à son père ? N'est-ce pas son cri désespéré ? : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ! » Pourquoi l'invité aux noces est-il jeté dehors ? N'est-ce pas parce qu'il n'avait pas revêtu l'habit qui lui avait été offert, parce qu'il n'avait pas voulu reconnaître son péché ? (Luc XV 18-19, Mat XXII 12-13) ¹.

Et, pendant toute la durée de son ministère, Jésus n'a cessé de faire retentir les mêmes avertissements,

¹ Les paraboles de Jésus envisagées sous cet angle pourraient faire la matière d'un travail spécial que nous ne pouvons songer à entreprendre ici. Nous en citerons simplement encore deux : celle du semeur (Mat. XIII 4-9 Marc III 4-9 Luc VIII 5-8), où l'accent est mis sur les sentiments du cœur : il s'agit de savoir avec quelles dispositions on recevra le message de l'Évangile ; et la bonne terre c'est l'âme animée de sentiments de repentance et d'humilité : — celle des dix vierges aussi (Mat. XXV 1-12), où les folles sont les âmes qui ont négligé de reconnaître leur état de misère et qui sont prises au dépourvu. — On pourrait multiplier les exemples. (Conférences de M. Fulliquet sur « Le Christianisme social »).

tant il désirait insister sur cette condition, indispensable pour recueillir et accepter ses enseignements. Le principal reproche qu'il fait aux villes de la Galilée où il avait prêché, c'est de ne pas avoir reconnu leurs fautes : « Malheur à toi, Chorazin ! malheur à toi Bethsaïda ! car, si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps quelles *se seraient repenties* en prenant le sac et la cendre. » (Mat XI 21, Luc X 13). Aux pharisiens, dans le réquisitoire enflammé qu'il dresse contre eux, il ne ménage pas ses suprêmes conseils : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! parce que... vous paraissez justes aux hommes, mais au dedans, vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité. » (Mat XXIII 28) Jésus n'a pas cessé de pousser ses auditeurs à un examen consciencieux de leurs pensées intimes, afin de leur faire considérer non pas l'apparence souvent flatteuse, mais la réalité toujours sombre de leur état naturel. « Ce qui sort de l'homme, c'est ce qui souille l'homme. Car *c'est du dedans*, c'est du cœur des hommes que sortent les mauvaises pensées. Toutes ces choses mauvaises sortent du dedans, et souillent l'homme. » (Marc VII 21-23). Et jusqu'aux heures des angoisses dernières, en Gethsémani, au moment où se dresse devant lui dans toute son horreur, le sacrifice dès longtemps entrevu, mais jamais encore pleinement accepté, il saura au milieu de ses cris de détresse rappeler à ses disciples trop oublieux la condition première de sa religion : « Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation : l'esprit est bien disposé, *mais la chair est faible* ». (Marc XIV 38). Amener l'homme à-

reconnaître son péché, son état de misère tel qu'il se manifeste dans toute sa conduite, même lorsque extérieurement elle paraît la plus intègre ou la plus assurée contre les chutes, telle est la préoccupation fondamentale du Sauveur, et même là où ses discours ne l'expriment pas, il suffit d'un peu d'attention pour sentir qu'elle est impliquée¹.

ENTRETIENS PARTICULIERS. Mais nous avons hâte par quelques exemples pris sur le vif dans nos trois évangiles, de montrer que non seulement dans ses prédications, mais aussi dans les maintes occasions où il se trouve en rapport avec tel ou tel de ses contemporains, Jésus commence presque toujours par mettre le doigt sur la plaie, et par signaler le mal à confesser, la faute à reconnaître et dont on doit s'humilier, afin de pouvoir aller plus loin. Dans l'impossibilité de signaler tous les cas particuliers que les Synoptiques nous rapportent, nous en choisissons quelques uns, pris autant que possible, mais pas exclusivement, parmi ceux qui nous sont rapportés par les trois auteurs².

La femme syro-phénicienne (Mat. XV 21-28, Marc VII 24-30). Ce récit est un des passages de l'Évangile qui ont le plus souvent embarrassé les interprètes. La dureté apparente du Sauveur vis à vis de cette pauvre mère angoissée est en effet une vraie énigme aussi longtemps qu'on cherche à l'expliquer soit par des considérations

¹ Voir encore les Ninivites et la génération actuelle (Luc XI 32).

² Nous empruntons quelques unes des remarques et observations qui vont suivre au cours inédit de dogmatique de M. le professeur Frommel (Article II Christologie).

de nationalité ou d'époque, bien étranges vraiment, et auxquelles Jésus n'aurait obéi que dans cette occasion. Pourquoi aurait-il alors si facilement accédé à la prière du centenier? On ne peut comprendre, remarque M. Frommel, l'épreuve à laquelle est soumise la foi de la Cananéenne que si l'on saisit par delà les circonstances extérieures, la vraie pensée morale du Christ. Il a voulu amener la suppliante à réfléchir plus qu'elle ne l'avait fait au secours qu'elle réclamait de lui. Païenne, elle s'était jetée à ses pieds en criant : « Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David ! », sans attacher à ces mots plus qu'une valeur superstitieuse, magique, sans y mettre tout l'élan de son âme, toute la consécration de sa vie ! Et Jésus saisit le déficit de la foi de cette conscience : il veut l'amener, malgré ses disciples, à comprendre qu'elle doit tout attendre de *sa personne*, et non d'une formule sans signification précise ! Et c'est lorsqu'elle s'est humiliée, que dans une parole sublime elle s'abandonne à son Maître, que retentit la réponse à sa prière : « Femme ta foi est grande ! » Mais il fallait que cette foi devint grande et restât *sincère* ! Pas d'hypocrisie ! — Nous pourrions faire les mêmes remarques pour les cas où Jésus entendant des aveugles lui faire la même supplication, les appelle et leur demande : « Que voulez-vous que je vous fasse ? » (Mat. XX 29 et 34 et ples) ? ou bien : « croyez vous que je puisse faire cela ? » (Mat. IX 28). Il connaît le cœur humain, et ne se contente jamais de l'humiliation extérieure, il faut que le sentiment soit plus profond et aille jusqu'au centre le plus intime de l'âme, afin que le cri de Pierre : Seigneur, retire toi de moi, car je suis

un homme pécheur ! soit, exprimé ou non, la pensée de chacun de ceux qui viennent à lui.

L'hémorroïsse (Mat. IX 21-22, Marc V 25-34, Luc VIII 43-48). Nous aurions à présenter des remarques analogues au sujet de ce cas que Marc nous rapporte avec des détails bien précieux. Ici, ce n'est plus une païenne, mais combien sa foi est encore superstitieuse lorsque, se glissant à travers la foule, elle se fraye un passage jusqu'à Jésus : « Si je puis seulement toucher ses vêtements, je serai guérie ! » Le Sauveur la laissera-t-il dans l'ignorance, plus que cela, la méconnaissance de la foi qui sauve ? Non certes, car une semblable crédulité est indigne d'un enfant de Dieu, et il l'oblige à surmonter sa timidité, à venir, « effrayée et tremblante », se jeter à ses pieds pour lui dire « toute la vérité. » Encore ici le Sauveur veut forcer la pauvre femme à se rendre compte de l'état vrai de son âme, il ne se contente pas de l'adhésion superstitieuse, il veut, que la conscience tout entière s'abandonne et s'humilie.

Les hésitants (Mat. VIII 18-22, Luc IX 57-72). Nous voici en face de trois disciples qui tous les trois font preuve de bonne volonté. L'un dit : « Seigneur, je te suivrai partout où tu iras. » Le second ; « Seigneur, permets-moi d'abord d'aller ensevelir mon père. » Le troisième : « Je te suivrai, mais permets-moi d'abord prendre congé de ceux de ma maison. » Et dans les trois cas, Jésus a un mot presque sévère, et il blâme ; à l'un, il rappelle les renoncements inséparables de la vie chrétienne, à l'autre, il demande le sacrifice des jours passés autour du lit de mort de son père

et avec sa famille dans le deuil ¹ ; du troisième il exige un départ brusque et inconditionné ! Pourquoi cela ? La réponse est simple, parce que dans ces jeunes enthousiasmes le Seigneur savait discerner le point faible où l'infidélité se glissait encore. Et fidèle à sa méthode, il le signale aussitôt : il faut que le péché tout entier soit confessé, oui, même cet orgueil un peu naïf, qui oublie toutes les difficultés et méprise tous les dangers, même l'affection trop exclusive qui refuse à Dieu la première place et se concentre autour des parents terrestres, même les regrets du cœur qui, au moment des résolutions viriles, amollissent les énergies ! Dans tout cela, le mal peut être ; chez ces trois hommes, il y était ; c'est assez pour que Jésus le condamne.

Le jeune homme riche (Mat. XIX 16-21, Marc X 17-31, Luc XVIII 18-30). C'est là, écrit M. Frommel, « le type du genre ». En effet, nous sommes ici en face d'un disciple qui se croit sans péché. Depuis sa jeunesse, il a accompli toute la loi... Or remarquons la conduite de Jésus ; il ne s'irrite point de l'orgueil de son interlocuteur, comme nous l'aurions fait sans doute et comme lui seul avait le droit moral de le faire. Il se contente, par deux exemples pratiques, de signaler ce qui est encore mauvais dans la conscience de cet aspirant à la vie éternelle ! Il le rappelle d'abord suivant son invariable méthode à la sincérité : « Pourquoi

¹ Ici, suivant une remarque de M. le professeur Wabnitz, il ne convient pas de prendre l'expression du disciple « ensevelir mon père », à la lettre, comme si le père était déjà mort ; car, dans ce cas, le disciple n'aurait pu être auprès de Jésus, étant, d'après la loi juive, impur ainsi que tous les siens. Il s'agit d'un séjour assez prolongé, et l'expression équivaut à ceci : « Laisse-moi rester à la maison jusqu'à la mort de mon père. »

m'appelles-tu bon ? Il n'y a de bon que Dieu ! » C'est-à-dire : Pourquoi te laisses-tu entraîner à me donner un titre auquel tu n'attribues aucune signification précise, et simplement pour me flatter !... Puis d'un trait, il dévoile ce qui reste encore de convoitise dans le cœur du jeune homme : « Il te manque encore une chose, *vends tout ce que tu as.* » C'était ce qui restait d'interdit dans cette conscience à tant d'égards si belle, puisque Jésus « l'aima » ; le Sauveur l'a vu, et il n'a pas hésité à le dire. Toujours d'une façon pratique, sans longs discours basés sur des généralités et par là même superflus, il veut convaincre l'homme partout de son péché.

La pécheresse pardonnée (Luc VII 36-50). Pour passer à quelques exemples isolés, en voici un tout d'abord où nous voyons en action ce repentir que Jésus exige de ceux qui viennent à lui. Il y avait une bien grande différence sociale entre le pharisien honnête et droit qui reçoit le Maître à sa table, et la pauvre prostituée, qui se traînant aux pieds de Jésus, les inondait de ses larmes. Et pourtant lequel des deux était sur le chemin de la religion du Christ ! N'était-ce pas la femme méprisée de tous, parce qu'elle s'humiliait et confessait sa faute, abandonnant sa vie entière à celui dont elle attendait le salut ? Et Jésus le dit à l'orgueilleux Simon qui s'indignait de voir sa maison souillée par cette impure : « ses nombreux péchés ont été pardonnés ; car elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on pardonne peu, aime peu » ; c'est-à-dire : celui qui sent à peine le besoin de son pardon, ne saurait se donner à moi et me consacrer toute son activité.

*La femme adultère*¹ (Jean VII 53 — VIII 11). Ce récit si justement célèbre, et dont on ne saurait trop étendre la portée, est encore un de ces exemples vivants où Jésus, d'un mot, fait saisir à ses interlocuteurs tout l'abîme de péché qui existe en eux et dont ils doivent s'humilier. Vous vous donnez le droit de lapider cette femme, semble-t-il dire aux scribes et aux pharisiens, mais qui êtes-vous pour la juger ? Avez-vous passé par ses souffrances ? Avez-vous connu ses luttes ? Avez-vous été élevés comme elle, exposée à toutes les séductions ? Avez-vous quelque mérite à mener une vie exempte de fautes grossières et visibles dont l'hypocrisie du monde se scandalise ? Et d'ailleurs, n'avez-vous pas encore vos fautes cachées ? Cet égoïsme, cet orgueil, cette hypocrisie, où vous auraient-ils conduits dans un autre milieu où les infamies ne se voilent pas du manteau de la prudence pieuse, et s'étalent au grand jour ! — Toujours l'appel à la sincérité, à l'humiliation convaincue !... « Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle !... Quand ils entendirent cela, accusés par leur conscience, ils se retirèrent un à un, depuis le plus âgé jusqu'aux derniers » ; et Jésus ne dit pas à la femme, qui n'a d'ailleurs pas exprimé de repentir, que ses péchés lui sont pardonnés, — non, son dernier mot semble être pour elle un suprême avertissement, essayer de lui faire comprendre à quelle condition elle sera sauvée :... « Va, et ne pèche plus... »

¹ Nous citons ce récit dès maintenant, bien qu'il se trouve dans Jean, parce que tous les critiques, à l'heure actuelle, sont d'accord pour le considérer comme étranger au quatrième évangile, et qu'il semble bien avoir fait partie de l'ensemble des traditions orales dont nos synoptiques sont sortis.

Nous pourrions aisément prolonger cet examen, et nous avons noté beaucoup d'autres entretiens¹, qui prêteraient à de semblables développements... Mais en vérité tous ces exemples ne suffisent-ils pas à entraîner la persuasion ? Comment douter que Jésus n'ait eu pour premier désir de faire naître dans tous les cœurs une vraie repentance, une vue claire de l'état de misère naturelle, un besoin de salut qui peut aller jusqu'à désespérer l'âme de son disciple, mais qui seul le rend capable d'entendre le reste du message de Christ ? Ne va-t-il pas jusqu'à dire : « Il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance ? » (Luc XV 7). Et ne loue-t-il pas le centenier qui, après l'avoir fait supplier de venir chez lui guérir son serviteur malade, pris de remords, lui envoie un second message : Seigneur... je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit... C'est aussi pour cela que je ne me suis pas cru digne d'aller en personne vers toi ? » (V. Luc VII 6-7, cf. Mat. VIII 8). Trouver le point faible, l'endroit où le mal se glisse dans le cœur sous les plus beaux dehors, le défaut de la cuirasse, tel a toujours été le premier soin de Jésus, la première notion fondamentale de son enseignement.

B. — Si nous essayons maintenant d'aller plus avant, nous trouverons aisément une seconde donnée sur laquelle le Sauveur a insisté d'une façon si constante

¹ Jésus et le docteur de la loi (Luc X 25-37), Jésus et la femme aux louanges exagérées (Luc XI 27-28), Jésus et l'homme qui lui demande de partager un héritage (Luc XII 13-15), Zachée et Jésus (Luc XIX 1-10), Jésus et Simon Pierre (Luc XXII 31-34), Jésus et le brigand (Luc XXIII 40-43), etc.

qu'il nous a été difficile de ne pas la mentionner d'une façon plus ou moins implicite, et qu'elle frappe tout lecteur non prévenu. Lorsqu'une âme a compris sa misère morale, *Christ se présente à elle comme une personne pouvant lui pardonner ses péchés, et l'aider à réaliser le bien.* C'est là, nous semble-t-il, la seconde notion essentielle de sa religion, telle qu'elle se dégage de la lecture attentive des Synoptiques, et nous voudrions tenter d'en apporter ici la preuve le plus clairement et le plus indiscutablement possible.

Le fait qui dès l'abord est mis en lumière par la lecture suivie et approfondie de nos Evangiles, c'est la place extraordinaire et constante que s'y donne Jésus; toutes les fois qu'il fournit quelques explications sur son enseignement, ou qu'il cherche à attirer une âme, il parle de sa personne comme devant avoir pour ses auditeurs une importance toute spéciale, — importance que rien ici-bas, même les liens de parenté les plus étroits, ne peut ni ne doit égaler. Dès le commencement de son ministère, voyant Simon et André pêcher aux bords du lac, il leur crie: « Suivez-moi! » Et le suivre, cela signifiait pour eux: abandonner entièrement leurs moyens d'existence, leurs parents et leur pays. Ce mot, « *Suivez-moi! suis moi!* » est un des plus fréquents de nos récits évangéliques. Jésus a aimé résumer ainsi la condition principale de sa religion, et la concentrer en cet appel. Au péager Lévi, assis au bureau de péage, il crie « Suis moi! » (Mat. IX 9). Auprès du jeune homme qui hésite à faire le pas décisif, le Christ insiste: « Suis-moi! laisse les morts ensevelir leurs morts! » (Mat. VIII 22). Que manque-t-il au riche adolescent tourmenté dans

sa conscience! « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes..., puis viens et suis moi. » (Mat. XIX 21). Et Jésus n'admet pas que rien lui soit préféré. « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi; celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi. » (Mat. X 37, 38, voir des expressions encore plus fortes et plus complètes Luc XIV 26 ¹). « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive! » (Mat. XVIII 24). « Je vous le dis en vérité, il n'est personne qui, ayant quitté, à cause de moi et à cause de la bonne nouvelle, sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses enfants, ou ses terres, ne reçoive au centuple présentement dans ce siècle..., et dans le siècle à venir la vie éternelle. » (Marc X 29). — Ce passage nous présente une expression qui revient souvent sur les lèvres du Sauveur: *à cause de moi*: « Heureux serez vous, s'écrie-t-il, lorsqu'on vous outragera... et qu'on dira faussement de vous toute sorte de mal, à cause de moi! » (Mat. V 11, voir X 39, X 22, XIX 29 qui nous présentent l'expression parallèle: *à cause de mon nom*). Inutile d'insister plus longtemps, n'est-il pas vrai? nos Synoptiques sont remplis de semblables paroles où Jésus réclame un attachement aussi complet à sa personne.

¹ Nous tenons à rappeler ici à cette occasion que systématiquement nous évitons d'entrer dans les discussions critiques et exégétiques sur les exagérations ou les altérations que les divers milieux chrétiens ont peut-être fait subir aux paroles de Jésus; nous prenons les Evangiles tels qu'ils sont.

Et pourquoi le fait-il ? Parce que c'est à ses yeux la condition essentielle du relèvement. Le fait que très souvent ce relèvement est de nature physique, ne doit point nous dérober l'intention vraie et profonde de Christ. En ce domaine, la vie physique et la vie morale se mêlent incessamment. La plupart de ceux qui viennent à Jésus dans nos Evangiles, lui demandent la délivrance d'une maladie corporelle ; mais, en réclamant d'eux une confiance entière en lui, il se pose comme l'objet unique de leur expérience libératrice. La preuve est que, si cette confiance ne se produit pas, il reste impuissant. Nous en avons un exemple frappant dans la manière dont Marc nous rapporte son échec à Nazareth (Marc VI 1-6). On s'est souvent étonné de l'expression : « il ne put faire là aucun miracle ; » c'est que, au lieu d'avoir confiance en lui, la plupart des habitants se moquaient de lui : « il était pour eux une occasion de chute », et Jésus ne pouvait relever que ceux qui avaient foi en son pouvoir. — Aussi le voyons nous sans cesse réclamer cette foi entière. Après la transfiguration, lorsqu'un malheureux père s'avance vers lui, et lui crie, dans un langage dont Marc seul reproduit l'énergie désespérée : « Si tu peux quelque chose, viens à notre secours, aie compassion de nous ! » (Marc IX 22), Jésus lui répond : « Si tu peux !... Tout est possible à celui qui croit ! » N'est-il pas évident que cette foi demandée par le Sauveur est *la foi en lui* ? Et le père ne s'y trompe pas dans son abandon suprême entre les mains du Maître : « Je crois, Seigneur, viens au secours de mon incrédulité ! » — De même si Christ pardonne au paralytique que ses amis à travers mille difficultés

lui amènent, c'est qu'il « voyait leur foi » (Mat. IX 1). De même encore, avant de guérir les deux aveugles de Capernaum, le Sauveur leur demande : « Croyez-vous que je puisse faire cela ? », et sur leur réponse affirmative, il les guérit en ajoutant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi ! » (Foi au pouvoir de Jésus, naturellement¹).

Mais les Synoptiques nous rapportent tout un ensemble de paroles qui nous font largement dépasser le cadre un peu étroit d'une guérison physique, et qui nous transportent au centre même de l'activité normale du Maître : le relèvement de l'âme pécheresse. Nous avons déjà vu ce caractère apparaître nettement dans l'histoire du paralytique de Capernaum, mais que de faits plus frappants l'on pourrait citer ! C'est ici la femme pécheresse qui, au grand étonnement des convives du pharisien Simon, reçoit cette parole de délivrance : « Tes péchés sont pardonnés. » (Luc VII 48). C'est Zachée qui, après s'être décidé à changer de vie, à réparer le mal autrefois commis, entend Jésus lui dire : « *Le Salut* est entré aujourd'hui dans cette maison, parce que celui-ci est aussi un fils d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu². » (Luc XIX 9-10). C'est le Samaritain qui seul des dix lépreux, revenu vers Jésus après avoir

¹ Voir encore la guérison du lépreux racontée Mat. VIII 1-4. L'infortuné vient à Jésus en disant : « Seigneur, *si tu le veux*, tu peux me rendre pur. » Et il est bien certain que cette foi est la cause de la parole du Maître : « Je le veux, sois pur ! » et par la même, de la guérison du malade.

² Cet exemple de Zachée est d'autant plus frappant que le nouveau disciple de Jésus n'a rien *exprimé* de ses sentiments intimes. Il a simplement agi : *il est monté* sur l'arbre, il a *donné* aux pauvres la moitié de ses biens, mais il n'a pas *dit* ce qu'il pensait du Sauveur ou sur sa mission. Et pourtant il a obtenu le salut à cause de son *acte* de confiance en Christ.

constaté sa guérison, a vraiment d'après le Maître compris ce que doit être son disciple : « Lève-toi, va, ta foi t'a sauvé ! » (Luc XVII 19).

Ce mot même, « sauver », et ceux qui s'y rattachent, comme celui de « salut », que veulent-ils dire, sinon ce pouvoir même que s'attribue Jésus de relever l'homme pécheur et de l'aider dans l'accomplissement du bien après qu'il s'est repenti ! Or on sait combien souvent ce mot revient dans nos Evangiles ¹, — à tel point, que les ennemis même du Sauveur désignait tout son enseignement par ce simple terme : « Il a sauvé les autres, s'écrient autour de sa croix les chefs des prêtres et les scribes, et il ne peut se sauver lui-même ! » (Marc XV 31). Il nous paraît hors de doute que d'après les Synoptiques, Christ attribue à sa personne ce rôle unique et central dans le relèvement du coupable humilié ; il le dit lui-même : « Le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés. » (Mat. IX 6, Luc V 24), : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos ». (Mat. XI 28) ! Cette action de Jésus sur ceux qui croient en lui n'est pas limitée à sa vie terrestre, puisque nos Evangiles nous rapportent cette parole du Sauveur après sa résurrection : « *Je suis avec vous tous les jours* jusqu'à la fin du monde. » (Mat. XXVIII, 29). Il affirme donc pouvoir exercer sur tous ceux qui croiront une semblable influence de relèvement et de salut.

¹ Voir à côté des exemples que nous avons déjà cités Mat. XVIII 11, Luc VIII 48, IX 56, XVIII 43, etc. La traduction allemande de Luther met en lumière bien justement le côté essentiellement moral de l'expression dont se sert Jésus en la rendant par : « Dein Glaube hat dir geholfen ». (Ta foi t'a aidé).

Il nous semble donc avoir établi que telle est bien la seconde notion de la religion du Christ d'après nos Synoptiques. Ajoutons, avant d'aller plus loin, que cette puissance attribuée par le Sauveur à sa personne, est toujours présentée par lui dans ses prédications d'une manière pratique, vivante, jamais théorique ni abstraite. Il l'affirme comme un fait, mais dans ses discours aux Juifs, dans ses rapports avec les incrédules, il n'en donne pas d'explication. Sauf une parole obscure de Marc ¹, et adressée *aux apôtres seuls*, sauf encore les explications données, ici encore aux douze *exclusivement*, pendant la cérémonie d'institution de la Sainte-Cène (Mat. XXVI 28, Marc XIV 24, Luc XXII 20), Jésus ne nous dit pas un mot à ce sujet. Il se contente d'affirmer *qu'il est celui qui sauve*, et d'en appeler à l'expérience, comme à la chose essentielle. Ce fait nous paraît de la plus haute importance, et nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir. Le but unique et constant du Sauveur est d'amener ses disciples à une foi basée sur l'expérience en son pouvoir pour les relever et les soutenir, d'être le libérateur des âmes esclaves et troublées !... Si l'on saisit ainsi l'essence de sa mission, combien l'on comprend mieux ses plaintes douloureuses : « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants !... et vous ne l'avez pas voulu !... Si toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, tu connaissais les choses qui regardent ta paix !... » (Luc XIII 34, XIX 42).

¹ « Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie comme la rançon d'un grand nombre. » (Marc X 45).

C. — Ne devons-nous pas maintenant aller encore plus loin, et ces considérations épuiserait-elles le contenu essentiel de la prédication de Jésus ? Certes, si l'homme vivait isolé de ses semblables, s'il s'agissait de sauver un pécheur isolé, il paraîtrait en vérité que nous sommes en possession du secret désiré ; mais le Sauveur a voulu plus encore, et l'affirmation du péché, du rôle essentiel de sa personne à lui Jésus pour relever l'homme perdu, ne remplit pas à elle seule tous les discours du Christ dans les Synoptiques. Nous y trouvons une troisième notion qui pourrait être appelée *la cause finale* de la venue de Jésus à ses yeux ; et nous pourrions la définir ainsi : *le pardon et le salut sont donnés aux pécheurs qui se repentent pour leur permettre d'arriver à la communion parfaite avec Dieu.* Le Seigneur parle sans cesse d'un but que doivent atteindre les hommes qui croient en lui, et cette notion nous paraît être essentielle à sa religion.

C'est, on le comprend de reste, et nous n'avons évité le terme qu'à cause des confusions incessantes de sens amenées par les discussions actuelles, du Royaume de Dieu que nous voulons parler. Il semble à vrai dire, surtout de nos jours, devenu bien inutile de prouver qu'en effet, presque à chaque page de nos Synoptiques, nous saisissons la préoccupation constante du Sauveur de parler de ce Royaume, et de diriger sur lui les pensées de ces disciples. Cette notion partage avec la première que nous avons relevée l'honneur d'être énoncée dans le résumé de la prédication de Jésus au commencement de son ministère : « Repentez-vous... le Royaume de Dieu est proche. » (Mat. IV 17, Marc I 15). Et depuis

lors elle reparait à tous moments¹ ; parfois elle résume aux yeux du Sauveur sa mission elle-même : « Il faut aussi dit-il à la foule, que j'annonce aux autres villes la bonne nouvelle du royaume de Dieu ; car c'est pour cela que j'ai été envoyé. » (Luc IV 43). Mais ceci nous amène à une autre question, bien plus importante et plus délicate : quel sens a pour Jésus dans les Synoptiques ces mots si répétés : Royaume de Dieu² ?

Le premier fait qui frappe lorsqu'on essaye de déterminer cette notion elle-même, c'est que son expression ne se trouve pas être toujours identique à celle que l'usage général lui attribue. L'Évangile de Matthieu se sert beaucoup du terme : *royaume des cieux* (IV 17, V 19, VII 21, VIII 11, XI 11-12, XVIII 1, 3, XIX 14, XX 1, XXV 1), ou simplement de celui de *royaume* (IV 23, VI 10, VIII 12, IX 35, XVI 28, XX 21) ; quelquefois c'est *la parole du royaume* (XIII 19) ou *la bonne nouvelle du royaume* (Matt. IV 23, IX 35, XXIV 14), ou *la bonne nouvelle* simplement (XI 5, XXVI 13). De même chez Marc, nous trouvons *la parole* (Marc II 2, IV 14, 16, 19, 20). Toutes ces désignations paraissent identiques, mais en voici d'autres moins fréquentes, qui, bien qu'extérieurement très différentes, semblent aussi se rapporter au même groupe d'idées ; d'abord *la vie éternelle* qui est quatre fois mentionnée (XIX 29, XXV 46 (Matt.) ; X 30 (Marc) ; XVIII 30 (Luc),

¹ Voici les principaux textes où cette expression : « Royaume de Dieu » est mentionnée. Mat. VI 33, XII 38, XXI 31, XXI 43, Marc I 15, IV 11, IV 26, 30, IX 47, X 14, 24, XII 34, XV 43, Luc IV 43, VI 20, VIII 1, IX 2, 11, 60, 62, X 9, 11, XI 20, XII 31, XIII 18, 20, XIV 15, XVI 16, etc.

² Nous empruntons une partie de ces remarques à quelques leçons inédites de M. Henri Bois sur « Le Royaume de Dieu. »

et puis *l'église*, que Matthieu seul nous a conservée (XVI 18, XVIII 17), dans deux passages, dont l'un à vrai dire (le second) doit être ici laissé de côté, ayant dans le contexte une signification spéciale.

Toutes ces expressions par lesquelles Jésus désigne le but de son œuvre, ont-elles un sens identique ? Un examen un peu attentif prouve qu'il n'en est rien. Ce royaume est tantôt considéré comme présent, tantôt comme avenir, tantôt comme individuel, tantôt comme social, tantôt comme extérieur, tantôt comme intérieur. On a depuis longtemps signalé le vague avec lequel cette expression est employée par lui dans les paraboles, où elle ne correspond plus à aucune idée bien précise ; elle y représente tantôt Jésus lui-même (parabole de l'ivraie), tantôt son œuvre dans les cœurs (paraboles du grain de senevé, du levain), tantôt la prédication de l'Évangile (parabole du filet), tantôt l'état de bonheur des élus (Luc XIV 15). On a essayé d'unifier toutes ces significations différentes, les uns rattachant toutes les occasions où le mot de royaume est prononcé à une pensée eschatologique, les autres ne voulant y voir qu'un sens transitoire et spécial à l'histoire de Jésus, les autres enfin le concevant comme un courant à évolutions progressives vers l'idéal.

Il nous paraît difficile de nous rattacher à l'une ou l'autre de ces trois théories sans violence plus ou moins apparente aux textes, et nous croyons préférable de reconnaître la divergence de sens. Elle ne rend après tout que plus saisissante la vraie unité de la pensée de Jésus sur ce point comme sur tous les autres, *l'unité morale*. Oui sans doute, Jésus parle de cet idéal tantôt

comme déjà réalisé, lors de sa prédication, en sa personne (Matt. XII 28, voir aussi au moins dans une des traductions possibles le fameux passage Luc XVII 21), tantôt sous les perspectives lointaines du jugement dernier (Matt. XXV 31-46, Marc IX 47), tantôt en rapport avec l'époque transitoire qui sépare sa vie terrestre du triomphe définitif de son Église sur le péché (Matt. XVI 18), mais en dépit de toutes ces divergences qui déroutent tous nos essais d'en délimiter la forme historique, les notions du royaume de Dieu, de la vie éternelle, de l'Église, restent les points de ralliement de ceux qui font la volonté du Père. L'homme sauvé, en tant qu'il reste attaché aux traces du Christ, entre dans le royaume et doit chercher à y réaliser, à l'aide de la force dont il dispose, la loi du bien : « Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique » ; (Luc VIII 21) : c'est à ce royaume que Jésus pensait, lorsque, approfondissant la signification des commandements de la loi, il a donné ces règles sublimes de l'amour des ennemis, de la non-résistance au mal, de la compassion, de la pureté sainte. Sans donc chercher à préciser ce que Christ ne précise pas, nous contentant de marquer le seul point sur lequel il insiste comme étant la mesure décisive des progrès ou des reculs : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », nous nous bornerons à cette définition : Le Royaume est l'organisation idéale dont font partie tous ceux « qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent », en tant qu'ils réalisent ces deux conditions. C'est, plus brièvement encore, la communion de l'homme avec son Père, « révélée » par le Fils

(Luc X 21-24). Nous croyons avoir en cette interprétation le vrai moyen de saisir dans sa plénitude la religion de Jésus, de comprendre tout au moins ses données essentielles ; et si cette étude exégétique ne nous entraînait hors des bornes raisonnables de ce travail, il nous serait aisé de montrer combien ainsi toutes les paroles de Jésus au sujet du Royaume s'éclaireraient malgré leur différent aspect, dans une vivifiante unité. — comme nous le disions, une *unité morale*, la seule importante, à vrai dire.

Telles sont, nous semble-t-il, les notions essentielles de la prédication de Christ, celles qui reviennent à chaque instant dans ses enseignements et sans lesquelles ceux-ci seraient incompréhensibles. On sera peut-être à ce sujet, comme nous l'avons été nous même, frappé par les deux remarques suivantes :

1^o Ainsi résumée, la religion de Jésus nous apparaît essentiellement comme une *religion morale*. Le Sauveur ne se perd pas dans les raisonnements et les abstractions, il prend l'homme tel qu'il est, avec sa misère et son péché, l'impossibilité où il se trouve de faire le bien, et avec sa soif de repentance aussi, de vie, de salut, — il se présente à lui comme l'être qui peut seul contenter les aspirations de sa nature, et il lui montre l'idéal à atteindre, la communion avec le Père dans la réalisation du bien. (Sans oublier qu'en ce travail nous ne recherchons pas si cette prétention de Jésus à sauver l'homme est justifiée ou non, nous croyons cependant pouvoir signaler comme présomption favorable à la justesse de nos résultats, l'ensemble

des données de ce qu'on appelle « l'expérience chrétienne »).

2^o Un second fait singulier, c'est que nous ne trouvons dans ces données essentielles de la religion de Jésus pas la moindre trace de ce qu'on est convenu de nommer la Christologie traditionnelle. Dans ses prédications à ceux qu'il veut attirer à lui¹, Christ ne parle pas des faits surnaturels qui ont pu ou pourront marquer sa vie, il refuse de faire des miracles lorsqu'une curiosité hypocrite lui en demande, il ne parle pas de sa mort, il se présente simplement comme celui qui sauve. Nous reviendrons sur ce point, et désirions simplement le noter ici, car il est temps de conclure notre examen des textes synoptiques, pour passer à l'étude du quatrième évangile.

b) Les données essentielles de la religion de Jésus d'après son enseignement dans l'Évangile de Jean

Nous voudrions essayer de procéder dans cette étude le plus simplement possible, — et nous sentons dès l'abord, en face de cet Évangile si critiqué, si discuté, combien notre désir est difficile à réaliser ! On a accumulé, dans le dernier siècle, tant de discussions diver-

¹ Nous ne disons pas : à ceux qui sont déjà ses disciples, car c'est alors un tout autre sujet : et l'on peut facilement prouver, même d'après les Synoptiques, que Jésus cherche à pousser ceux qui l'ont accepté comme Sauveur et ont fait l'expérience de la vérité de sa religion, à se poser des questions sur sa mission, sur sa personne, etc. (V. Mat. XVI 15, Marc VIII 29, Luc IX 20). Mais on sent bien que nous dépassons ici le domaine des données essentielles auxquelles nous nous limitons.

ses soit pour, soit contre l'authenticité de Jean¹, on a fait intervenir tant de questions à ce sujet, qu'il semble à jamais impossible d'en revenir au texte, au document lui-même, de laisser de côté longues dissertations et ténébreuses doctrines pour nous demander, en accordant à cet Evangile la même confiance bienveillante que nous avons réclamée pour les Synoptiques : Quelles sont les données essentielles de la religion de Jésus d'après les enseignements que notre auteur met dans sa bouche ?

Cela paraît d'autant plus impossible que nul ne peut méconnaître la différence très grande qui sépare les trois premiers Evangiles du quatrième. Tandis que Matthieu, Marc, Luc font en quelque sorte œuvre impersonnelle, et n'interviennent pas, au moins directement, dans le cours du récit, Jean se pose dès l'abord comme un penseur arrivé à certaines conceptions², et à maintes reprises, en nous racontant la vie de Jésus il fait certaines remarques, donne quelques explications, affirme sa qualité de témoin oculaire, etc. De même, tandis que les Synoptiques nous rapportent en général les discours du Sauveur en petites phrases brèves, hachées, dont chacune n'est évidemment que le texte ou le résumé de tout un développement — (c'est ainsi seulement d'ailleurs que des auditeurs peuvent se

¹ Il est bien entendu, — et nous le disons une fois pour toutes, — que nous nous servons de ce nom comme de ceux des auteurs supposés des trois premiers évangiles, sans vouloir par là trancher les questions d'authenticité.

² On le remarque en particulier dans la quantité de termes abstraits qui se trouvent dans cet Evangile : parole, lumière, ténèbres, nouvelle naissance, etc. On se sent en face d'un essai d'explication des expériences chrétiennes.

souvenir d'une prédication), — Jean nous présente à maintes reprises des allocutions longues et assez bien composées pour qu'on puisse se représenter le Sauveur parlant ainsi. Nous nous trouvons de toute évidence dans un autre milieu. Ce n'est plus un recueil de traditions, œuvre presque anonyme d'une génération de chrétiens, c'est un travail réfléchi, composé dans une intention bien nette, par un théologien de génie, à la gloire du Logos incarné ! Et ce fait, — tout en ne tranchant en aucune façon la question de savoir si Jean a raison ou tort, si les discours qu'il attribue à Jésus sont plus réels que ceux des Synoptiques, ou vice versa, — laisse, on peut le comprendre, une certaine indécision qui peut devenir parfois pénible : qui nous dira si le penseur n'aura pas fait oublier ses devoirs à l'historien ? Avons-nous le droit d'accorder à celui-là cette confiance bienveillante que d'ordinaire nous accordons de prime abord à celui-ci ?

La question est grave, et mériterait une étude approfondie ; ne pouvant la faire ici, nous nous contenterons d'exposer deux observations qui nous ont particulièrement frappé, et décidé à croire, jusqu'à preuve du contraire, à la sincérité historique¹ du quatrième Evangile :

1° Dès le début, on le sait, Jean nous transporte en plein ciel, et il nous montre comment la Parole « qui était avec Dieu », s'est faite chair, et « a habité parmi nous pleine de grâce et de majesté. » (I 1-18 passim). Nous

¹ Nous entendons par là, non pas la réalité absolue de tout ce qui y est rapporté, mais la croyance au désir sincère de l'auteur de nous fournir une narration fidèle.

nous trouvons là en présence d'une conception bien nette de l'essence de Jésus et de ses rapports avec Dieu. Or, si véritablement l'évangéliste s'était laissé aller à oublier les faits pour confirmer ses propres théories, ne devrions-nous pas trouver dans la suite du récit, des paroles de Jésus les justifiant, les confirmant, ou même les énonçant? — Chose singulière, nous n'en trouvons aucune, pas une seule où le Christ soit représenté comme parlant de cette Parole qu'il est dit incarner; et même dans mainte et mainte circonstance nous trouvons des détails qui ne sont pas facilement conciliables au moins en apparence, avec une semblable idée; Jésus nous est représenté comme fatigué (IV 6), comme ayant des moments d'angoisse (XII 27), comme sensible aux émotions humaines (XI 35, 38), comme ayant soif (XIX 28)¹, comme un homme en un mot, — et certes Jean était assez théologien pour entrevoir les problèmes que cela pouvait poser; il a pourtant donné ces détails, — n'était-ce pas parce qu'il les *croyait* vrais².

2^o Voici une seconde remarque qui est une application de la précédente. On a beaucoup insisté dans les rangs des adversaires du quatrième évangile sur l'affectation particulière de l'auteur pour les termes de Fils de Dieu, de Fils, de Fils unique, appliqués à Jésus,

¹ Dans ce dernier passage on saisit la différence du fait et de l'explication tentée par l'évangéliste. Jésus dit : « j'ai soif », l'évangéliste ajoute « afin que l'écriture fut accomplie. »

² Nous pourrions noter encore un autre fait analogue; Jean qui croit à la théorie de l'expiation ou de la propitiation (Voir I Jean II 1-2, IV 10), n'a pas mis dans la bouche de Jésus des paroles qui puissent la confirmer; et sur ce point son Évangile n'est pas plus concluant que les Synoptiques.

et on les a opposés à l'emploi de Fils de l'Homme dont les Synoptiques feraient spécialement usage. Or, si on se donne la peine de contrôler, on remarque : *a*) que les Synoptiques eux-mêmes *mettent dans la bouche de Jésus* à diverses reprises le terme de *Fils* dans des passages où ce mot signifie Fils de Dieu (Mat. XI 25-27, Luc X 21-24); *b*) que Jésus, d'après Jean, *dans les paroles que l'Évangéliste lui attribue directement*, ne se donne le nom de *Fils de Dieu* que trois fois (V 25, IX 35¹, X 36), tandis qu'il se donne dix fois le nom de *Fils de l'Homme* (I 52, III 13, V 27, 53, 62, VIII 28, XI, 4, XII, 23, XIII, 31), dix fois aussi le nom de *Fils* (V 19, 20, 21, 22, 23, 26, VI 40, VIII 36, XIV 13, XVII 1) et deux fois seulement celui de *Fils unique* (III 16, 18). On ne peut vraiment, lorsqu'on sait les idées de Jean, et les habitudes du temps sur le respect de la vérité historique, qu'être frappé de voir le soin constant de l'auteur à ne pas prêter à Jésus des paroles qui, tout en exprimant des conceptions justes à ses yeux, ne seraient pas pour lui authentiques.

Aussi croyons-nous pouvoir sans arrière-pensée, rechercher si les données essentielles de la religion du Christ sont, d'après ses enseignements rapportés par Jean, identiques à celles recueillies dans les Synoptiques. Il nous semble, après examen, pouvoir répondre affirmativement, et en voici la preuve.

A. — Que Jésus, d'après le quatrième évangile, ait partout et toujours insisté d'abord sur le péché dont l'homme doit se repentir, c'est ce qu'il serait aisé de

¹ Ce passage IX 35 est douteux, car certains manuscrits portent : Fils de l'homme, et d'après Tischendorf, les meilleurs.

prouver, comme nous avons essayé de le faire ci-dessus en examinant les Synoptiques, par l'étude comparée de ses discours et des divers entretiens qui nous sont rapportés de lui. Nous n'en citerons qu'un exemple, car il est saisissant et peut être mis en rapport avec les traits relevés plus haut, c'est la conduite de Jésus vis-à-vis de la femme samaritaine (IV 1-42). Pour toucher ce cœur frivole et insouciant, le Sauveur cherche la plaie secrète, l'interdit, et le met au jour : « Appelle ton mari !... Tu as eu raison de dire : Je n'ai point de mari ; car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari ! » Et la femme a bien compris la pensée du Seigneur, car lorsqu'elle va apprendre aux habitants de sa ville la venue du Christ, elle le fait sous cette forme : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait ¹. » Mais plutôt que de reprendre une semblable étude détaillée, nous préférons noter les deux façons spéciales dont les discours de Jésus en cet évangile présentent la notion du péché.

1° Nous remarquons d'abord une relation étroite établie par le Christ entre son apparition au sein de l'humanité, et la possibilité de la claire conscience de la faute morale dans le cœur du pécheur. « Si je n'étais pas venu, dit-il, et que je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient pas commis de péché, mais maintenant ils n'ont aucune excuse de leur péché... Si je n'avais pas

¹ Il faudrait citer pour être complet, beaucoup d'autres entretiens (avec Nicodème, avec Thomas, etc). Mentionnons seulement celui que le chapitre XXI nous rapporte, le relèvement de Pierre. Jésus veut apprendre à son disciple si léger dans son enthousiasme à sentir tout ce qu'implique un véritable attachement, et c'est pour cela que par trois fois revient la question : « Simon, fils de Jona, m'aimes-tu ! », jusqu'à ce que l'apôtre ait compris, et qu'il se soit humilié : « Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime ! ».

fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas commis de péché, mais maintenant ils les ont vues et ont haï et moi et le père. » (XV 22, 24). De même, lorsque, après la guérison de l'aveugle-né, les pharisiens demandent : « Nous aussi, sommes-nous aveugles ? » le Sauveur répond : « Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais maintenant vous dites : Nous voyons, c'est pour cela que votre péché subsiste. » (Jean IX 40-41). Le vrai sentiment du péché est donc, ici, présenté par Jésus comme étant l'effet attendu, naturel, de sa venue, puisqu'il s'étonne de l'aveuglement des Juifs, et les condamne à ce sujet ¹. Avant lui, le mal était plutôt une maladie qu'une coulpe : à ses yeux, comme l'écrit M. Tintelin ², « le péché n'est pas d'avoir une volonté propre, mais de la garder quand Dieu nous appelle à y renoncer ; » le Christ, en effet, en apparaissant sur la terre et en prêchant, éveille dans l'âme de ceux qui l'écoutent avec sérieux un trouble profond où leur est révélée leur indignité ; s'ils y résistent, ils sont coupables, et c'est cette résistance qui les juge. Jésus y revient à différentes reprises : « Je sais, dit-il, que vous n'avez point en vous l'amour de Dieu... (V 42). Le monde me hait parce que je rends de lui le témoignage que ses œuvres sont mauvaises... (VII 7)

¹ Nous nous rallions donc à ces paroles profondes de Schérer : « L'Évangile suppose le sentiment du péché, il ne le crée point. Il n'en est pas moins vrai que la connaissance du mal a été éveillée, développée par la connaissance du salut ; la grâce fait abonder dans les cœurs le besoin de la grâce, et le mot de péché a tiré toute sa signification du mot de rédemption. Le sentiment du péché a pour vraie date la venue du Seigneur. » (Cité par Lobstein, Introduction à la dogmatique, p. 220).

² Tintelin, « De l'humanité du Christ dans St-Jean », p. 23.

... En vérité, en vérité, quiconque se livre au péché est esclave du péché.. (VIII 34).. Pourquoi ne comprenez vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez écouter ma parole. Vous avez pour père le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père... Vous n'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.. (VIII 43-44, 47). Le consolateur convaincra le monde en ce qui concerne le péché, parce qu'ils ne croient pas en moi (XVI 8-10¹) ».

2° Mais nous arrivons ici à une seconde remarque, simple développement et explication de la précédente, sur laquelle le Christ insiste d'après l'Évangile de Jean. Pourquoi sa venue est-elle en quelque sorte, si l'on nous permet d'employer des termes beaucoup trop forts, mais plus clairs, le moment où le péché maladie devient le péché coupable ? C'est qu'elle a été *la révélation de la sainteté humaine* en Jésus de Nazareth. Nous avons déjà vu dans les Synoptiques le Sauveur, pour prouver à l'homme sa misère, lui laisser en paroles immortelles la révélation de la loi d'amour, Jean nous présente le même spectacle, mais avec cette différence qu'en certaines expressions inconnues aux trois autres évangiles, Christ y revendique ouvertement le titre et la qualité d'homme saint. Transparente dans le récit même de Matthieu, Marc et Luc, la sainteté de Jésus devient ici consciente et affirmée, et il s'en sert pour convaincre ses auditeurs de leur péché : on connaît ses audacieu-

¹ Comme nous l'avons dit plus haut, nous tenons à ne nous servir que des paroles attribuées directement à Jésus par Jean : mais il nous sera permis de citer en note le passage célèbre III 19 : « ... le jugement c'est que la lumière était venue dans le monde ; les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises. »

ses affirmations¹ : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre... (IV 34). Celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable... (VIII 29). Le prince de ce monde n'a rien en moi (XIV 30). Qui de vous me convaincra de péché ? (VIII 46). » Que l'on place ces paroles à côté de celles que nous avons mentionnées plus haut, et qu'on lise ensuite attentivement l'Évangile, on verra aisément que le premier souci de Jésus est bien toujours d'en venir à la question morale et de mettre l'homme en présence de sa culpabilité à l'égard de Dieu.

B. — S'il en est ainsi, on ne sera point étonné de nous voir affirmer que d'après Jean, Jésus donne à sa personne un rôle unique pour relever l'homme coupable et l'aider à faire le bien. A vrai dire nous pouvons nous passer d'en donner ici les preuves, car les adversaires de l'authenticité de l'Évangile johannique se sont chargés de les présenter, pour essayer de creuser entre lui et les Synoptiques un abîme infranchissable. Il nous semble, sans vouloir insister ici plus longtemps, que sur cette question l'opposition n'existe pas ; Jean, comme Matthieu, Marc, Luc, et les Synoptiques comme lui, mettent dans la bouche de Jésus une série de paroles où il affirme être *la personne* qui sauve le pécheur. Mais quoi qu'il en soit, ce caractère est très particulièrement frappant dans notre Évangile, à tel point que Reuss a pu écrire : « Le quatrième Évangile ne contient pas un récit de la vie de

¹ Ces développements sont empruntés au cours de dogmatique de M. le professeur Frommel (op. cit.).

Jésus, mais un exposé de la foi chrétienne en tant que la personne de Jésus en est le centre¹ ». Nous avons montré pourquoi nous trouvons une semblable idée exagérée, car il nous semble bien que Jean a fait effort pour séparer sa conception de la foi chrétienne du récit tenté par lui, mais elle rend un juste témoignage à ce que l'on retrouve partout : le rôle essentiel, capital de la personne de Jésus dans le salut du monde. — Qu'on se souvienne de toutes les occasions où le Sauveur réclame la foi *en lui* (Jean VII 37, IX 35, XI 25, XIV 1), où il se pose comme le seul qui libère l'âme de la puissance du mal (« Si le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres » (Jean VIII 36), où dans ses comparaisons sublimes il se compare au pain de vie, au bon berger, au cep d'où les sarments tirent toute énergie et toute vigueur, et l'on comprendra qu'enlever de l'Évangile de Jean cette notion serait lui enlever tout ce qui d'après lui fait le centre de la religion nouvelle : nous pouvons considérer ce fait comme acquis². — Avant d'aller plus loin, notons seulement

¹ Reuss, « Histoire de la théologie chrétienne apostolique », II, p. 288.

² Citons cependant encore quelques textes : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point... Celui qui croit en lui n'est point jugé, mais celui qui ne croit pas est déjà jugé parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu... (III 16, 18.). Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive !... (VII 37). L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé... (VI 28) ... Sans moi vous ne pouviez rien faire... (XV 5) ... Vous aurez des tribulations dans le monde, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde... (XVI 33) ... Je me sanctifie moi-même pour eux afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité. * » — En dehors des paroles attribuées à Jésus, voici des paroles de l'Évangéliste : « A tous ceux qui l'ont reçu (Jésus), il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » (I 12).

* Notons aussi cette parole de Jésus qui prouve, comme celle des Synoptiques correspondante (Mat. XXVIII 20) qu'il s'attribuait un pouvoir semblable sur l'âme de tous ces disciples, même après sa vie terrestre : « Ce n'est pas pour eux seulement que je prie, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole. » (Jean XXII 20.)

au sujet du rôle de la personne du Christ dans le relèvement de ses disciples, que jamais dans cet Évangile Jésus ne dit expressément qu'il *pardonne* les péchés¹, mais il emploie le terme *d'affranchir* (VIII 36). Au fond ces deux idées, qui ne sont certes pas identiques, sont deux expressions différentes d'une même expérience vivante, et nous saisissons peut-être là une des occasions où les conceptions dogmatiques de Jean ont pu inconsciemment l'influencer, pendant qu'il écrivait l'histoire de Jésus, sans qu'il y ait lieu pour cela de crier à la falsification, et de montrer une méfiance peu justifiée à son égard.

C. — Nous pourrions faire une remarque semblable au sujet de la troisième notion de la religion du Christ, que nous avons relevée dans les Synoptiques, et que nous relevons aussi dans Saint Jean, celle de la communion avec le Père, but du relèvement de l'homme pécheur. Ici encore, point n'est besoin de longue démonstration en ce qui concerne notre Évangile, car ils sont dans toutes les mémoires les versets où Jésus expose à ses apôtres qu'il désire leur donner *la vie*, les amener à l'union avec Dieu, unique source de la vie. Et il y insiste d'une façon si spéciale que Jean, dont on se plait souvent à faire un théologien perdu dans les mystères de l'essence du Logos trinitaire, est un des auteurs les plus pratiques du Nouveau Testament. Les fameux chapitres XIII-XVII, si connus et si aimés de la piété chrétienne, forment le code le plus complet de

¹ Le pardon des péchés n'est mentionné qu'une seule fois dans l'Évangile (XX 23) et cela dans un contexte relatif à l'activité future des disciples.

l'amour, et on ne reprochera pas à Jésus de ne pas insister sur les conséquences vitales de l'accomplissement de ce qu'on a appelé le onzième commandement : « *A ceci* tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (XIII 35). Cette union avec Dieu ne peut s'accomplir dans l'amour que si l'amour même est mis en pratique par les fidèles : « Si vous savez ces choses, vous êtes heureux, *pourvu que vous les pratiquiez* » (XIII 17).

La réalisation de la volonté du Père, idéal de la vie chrétienne, porte comme dans les Synoptiques plusieurs noms, mais on remarque dans leur emploi un phénomène inverse de celui que nous avons noté plus haut. Tandis que dans Matthieu, Marc et Luc, l'expression de *vie éternelle* ne se rencontre que deux ou trois fois, et celle de *royaume de Dieu*, ou des Cieux, ou de royaume presque partout ailleurs, dans l'Evangile de Jean, le mot de royaume de Dieu ne se rencontre que deux fois (III 3, 5), et celui de *vie éternelle* très fréquemment (III 15, 16, IV 36, V 24, VI 27, 40, 47, 54, 68, X 28, XII 25, 50, XVII 2 etc). Cela pourrait venir en partie, comme l'indique M. le professeur Bois ¹, de ce que Jean nous rapporte surtout les derniers temps de la vie de Jésus (depuis VI 66 jusqu'à la fin), — on remarque en effet dans les derniers discours de Jésus d'après les Synoptiques une tendance marquée à ne plus employer l'expression de *royaume* ; — en partie aussi, d'une préférence particulière de l'Evangéliste ; mais nous ne réussissons pas à saisir une différence bien profonde

¹ Cours cité plus haut.

entre ces deux manières d'exprimer une seule et même vérité. Nous entendons Jésus parler de la vie éternelle d'une façon tout aussi imprécise que celle dont il parlait du Royaume ; tantôt il la représente dans son rapport immédiat avec l'âme du croyant encore vivant (III 15, V 24, VI 40, 47, 54), tantôt il la considère comme l'état futur des disciples fidèles (IV 36, VI 27). Tout ce que l'on peut dire, c'est que les paroles du Christ d'après Jean semblent insister plus spécialement sur le côté intime et personnel de la foi, sur la vie de l'homme sauvé qui ne peut plus vraiment mourir du moment où il s'est attaché à Christ : « Celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort. » (XI 25). Mais ce sont là de petites différences qui n'altèrent pas l'unité profonde de nos Evangiles sur ce point. Jésus veut amener les hommes qui croient en lui à la paix (XIV 27, XX 21), et cette paix se trouve dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, — c'est le ciel.

Nous ne croyons pas que l'on puisse trouver dans l'Evangile de Jean, pas plus que dans les Synoptiques, d'autres données essentielles de la religion de Jésus. Et nous remarquons ici encore que dans ses discours, en essayant d'attirer à lui ses contemporains, Jésus ne leur demande jamais de croire à tels ou tels phénomènes surnaturels ¹, ou à telle conception métaphysique de sa personne ², mais de *croire en lui* pour être sauvés et

¹ On saisit, au contraire, comme dans les Synoptiques une répulsion de Jésus vis-à-vis de cette disposition générale de ses contemporains à demander des miracles : « Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous *ne croyez point!* » (Jean IV 48).

² A notre connaissance, nous ne voyons qu'une exception, c'est la question de Jésus à l'aveugle né : « Crois-tu au Fils de Dieu ? » (IX 35), mais les meilleurs manuscrits portent : « Crois-tu au *Fils de l'Homme!* » (Tisch. 7^e édit. p. 372).

jouir de la communion avec le Père. Et s'il en est ainsi n'arrivons-nous pas vraiment à saisir la différence profonde, radicale qui sépare les simples *croiances à un fait ou à une idée*, de la *foi en une personne*, consécration vivante de l'être tout entier de l'homme à Celui qui peut seul le délivrer du mal pour le mener au bien ? Nous reviendrons sur cette différence ; qu'il nous suffise pour l'instant de l'avoir signalée.

Il nous semble donc, après un examen successif des quatre évangiles, et surtout des paroles qu'ils attribuent à Jésus, avoir pu déterminer trois données essentielles sur lesquelles le Sauveur base dans chacun d'eux son enseignement. Sans avoir en aucune façon la prétention ni d'ailleurs le désir de formuler ces réalités vivantes, qui, parce qu'elles sont vivantes échappent à toute formule, nous dirons que *le sentiment du péché, l'expérience de la délivrance de ce péché par la personne de Jésus, et d'une force constante donnée par lui pour faire le bien et entrer dans le Royaume de Dieu*, nous semblent être les thèmes essentiels, sans cesse renouvelés dans leur forme, toujours les mêmes dans leur fond, du message du Sauveur d'après nos quatre évangiles.

C'est dans les notions morales profondes exprimées si imparfaitement par ces quelques lignes, que consiste, selon nous, pour le Christ l'essence de sa religion.

CHAPITRE II

L'enseignement des Apôtres

On s'étonnera peut-être de nous voir aborder cette étude après la précédente ; car, en définitive, nous dirait-on, votre but n'était-il pas de définir les données essentielles de la religion de Christ d'après le Christ lui-même ? Et en quoi peuvent les apôtres vous être de quelque secours ? Ne courez-vous pas le risque, en les consultant, d'obscurcir la clarté des résultats obtenus et de vous laisser attirer dans des discussions interminables qui ne vous laisseront plus de solution précise ?

Nous sentons la difficulté, et pourtant ne croyons pas devoir l'esquiver ; voici pourquoi.

Nous avons besoin du témoignage des apôtres à titre *de confirmation* de nos conclusions précédentes. En effet, quelle que soit la confiance bienveillante, justifiée d'ailleurs nous semble-t-il, que nous devons attribuer à nos Évangiles, nous ne pouvons jamais complètement oublier qu'ils ont été écrits au plus tôt, trente, quarante, et, pour ce qui concerne Jean, en admettant même l'authenticité, cinquante à soixante années après la résurrection de Jésus. Ce fait, que l'on ne saurait en toute loyauté passer sous silence, rend compréhensible une certaine réserve, et un besoin de contrôle. De plus, sur nos quatre évangiles, deux seuls peuvent se

réclamer des apôtres de Jésus. Ne semble-t-il pas dès lors bien naturel de comparer les résultats obtenus plus haut avec les écrits qui nous relatent l'activité, la prédication des apôtres (Actes), et aussi les lettres qui nous ont été conservées des apôtres eux-mêmes ? Sans aucun doute, si cette étude nous amenait à conclure qu'aux yeux des apôtres les données essentielles de la religion de Jésus sont entièrement différentes de celles qui nous ont semblé ressortir des paroles de Christ rapportées par les Evangiles, nous devrions toujours préférer nos premières conclusions, mais il est facile de sentir l'incertitude et le vague où nous serions jeté.

Au contraire, si, comme nous espérons le prouver, aucune divergence fondamentale ne se produit dans les deux examens, notre base n'en sera que plus solide et plus affermie, et s'il reste toujours place au doute, les présomptions en faveur de la vérité de nos résultats seront accrues dans une notable mesure ¹.

Nous allons donc rechercher les données essentielles de la religion de Jésus d'après les Actes des apôtres et les Epîtres. Signalons, dès l'abord, une différence essentielle qui sépare ces deux ordres d'ouvrages, et qui,

¹ A ce sujet Harnack écrit fort justement : « Nous ne pouvons nous contenter d'exposer l'image du Christ et les traits fondamentaux de son Evangile, parce que toute personnalité grande et active a un côté de sa nature qui ne se révèle qu'en ceux sur qui elle agit. On peut le dire, plus une personnalité est puissante, plus elle a d'influence sur la vie intérieure des autres hommes, et moins on peut arriver à découvrir son essence tout entière dans ses paroles ou ses actions. Il faut la saisir dans la réaction exercée par elle sur ceux dont elle est devenue le guide et le Seigneur. C'est pour cela qu'il est impossible d'obtenir une réponse complète à la question : Qu'est ce qui est chrétien ? en se limitant à la prédication de Jésus. Nous devons nous adresser à la première génération de ses disciples, — eux qui ont mangé et bu avec lui, — pour entendre d'eux ce qu'ils ont expérimenté en lui. » (P. 6-7).

pour notre travail, est d'une importance capitale. Les Actes racontent les premiers essais d'évangélisation faits parmi des populations *encore juives et païennes*, qu'il fallait par conséquent convertir à la religion nouvelle ; nul ne contestera — comme nous l'avons remarqué du reste en étudiant les Evangiles, — que de pareilles situations ne soient particulièrement propres à mettre en saillie les notions essentielles du christianisme ¹ ; à ce titre, les Actes nous sont excessivement précieux pour nous rendre compte de ce que les apôtres considéraient comme telles. Les Epîtres, au contraire, sont *écrites à des chrétiens* ; — tout en prenant le mot au sens large, il convient de se souvenir que leurs lecteurs étaient *tous* entrés dans l'église nouvelle. Par suite, nous aurons à faire une soigneuse distinction, délicate sans doute, mais nécessaire, entre ce que les apôtres considèrent comme le fond éternel de l'Evangile du salut, et les faits historiques ou idées dogmatiques que ce fond a suggérées en eux ou qui constituent la forme de la prédication chrétienne. C'est ainsi d'ailleurs, encore une fois, que nous avons laissé de côté certains enseignements du Sauveur à ses disciples particuliers, — non que nous les croyons nécessairement exagérés par les évangélistes, ou faux, — mais parce qu'ils ne font pas partie de sa prédication générale et constante.

¹ C'est ainsi que les missionnaires, — et pourquoi nos Eglises ne les imitent-elles pas ! — insistent toujours sur ce qu'ils considèrent comme l'essentiel, et trouvent bien mesquines toutes nos discussions théologiques.

a) *Les données essentielles de la religion de Jésus,
d'après les Actes des Apôtres*

Le livre des Actes a, dans le Nouveau Testament, un caractère très spécial. On pourrait l'appeler le premier essai d'histoire à nous connu de l'Eglise chrétienne. Tandis que les autres recueils se présentent soit comme des relations de l'œuvre terrestre de Jésus, soit comme des lettres ou des écrits apostoliques composés au hasard des circonstances par les premiers missionnaires, cet ouvrage se propose de nous rapporter, sans commentaires personnels, le témoignage rendu à leur Maître par les disciples du Sauveur. Sans trancher en aucune façon la question si controversée de l'auteur du livre des Actes, nous pouvons cependant affirmer qu'il semble se mettre comme les Synoptiques, en dehors du récit qu'il fait, et nous donner simplement un récit de ce qu'il a appris ou de ce qu'il a vu¹. C'est dire que nous nous confions à la sincérité du narrateur, non pour affirmer qu'il ne s'est jamais trompé, mais pour admettre jusqu'à preuve du contraire qu'il ne nous a pas volontairement trompés. Peut-être que si l'on se décidait une bonne fois à renoncer vis-à-vis des auteurs sacrés à une défiance extraordinaire, vrai système d'exception, il serait plus facile d'arriver à se rendre compte des principales étapes de l'histoire évangélique et apostolique.

¹ Si l'on nous objectait le caractère personnel qu'a souvent la narration (XVI 10, XX 5, etc.), nous répondrions que tout en se posant comme témoin oculaire des événements racontés, l'auteur n'y intervient guère qu'une fois (Actes XXI 12), pour prier Paul de ne pas monter à Jérusalem.

D'ailleurs, nous admettons pleinement qu'au point de vue de notre étude le témoignage du livre des Actes a moins d'autorité que celui d'un Evangile, car les paroles du Christ ont eu incontestablement, dès les premiers temps de l'Eglise, un privilège particulier, et elles ont été bien vite placées sur le pied des Ecritures saintes, ce qui n'était pas le cas des discours des apôtres ! Ils peuvent servir cependant de termes de comparaison, et nous allons actuellement étudier les plus importants que l'auteur des Actes nous a laissés : nous croyons que nos trois données essentielles s'y retrouvent dans leur profonde harmonie.

1° *Discours de Pierre à la Pentecôte* (II 14-40). Ce discours se compose de trois parties : a/ une explication du phénomène qui vient de se passer (14-21), b/ un résumé de l'histoire du Christ et l'annonce de sa résurrection (22-36), c/ la réponse de Pierre à la question des assistants : Hommes frères, que ferons-nous ? (38-40). De ces divisions, quelle est celle où nous trouverons quelques renseignements sur ce que nous cherchons ? Ce ne sera pas dans la première évidemment, ni dans la seconde où nous ne lisons qu'une série de faits historiques¹. Ce sera donc dans la troisième où, en effet, est prêché aux auditeurs *ce qu'ils ignoraient encore*, c'est-à-dire ce qu'il y avait d'essentiellement nouveau dans la religion des apôtres. Or, voici ce que répond Pierre : « *Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour le pardon de ses péchés ; et vous recevrez le don du Saint Esprit. Car la promesse*

¹ Nous renvoyons pour l'objection qui pourrait nous être faite au sujet de la résurrection à une remarque générale ultérieure.

est pour vous, pour vos enfants et pour tous ceux qui sont au loin, en aussi grand nombre que le Seigneur Dieu les appellera. *Sauvez-vous* de cette génération perverse ». Nous voyons bien dans ces paroles, n'est-il pas vrai? en dehors de toute définition dogmatique, les mêmes grandes notions relevées dans l'enseignement du Christ, péché, repentir, pardon, salut, les mêmes expériences morales auxquelles il convie l'homme ¹.

2° *Discours de Pierre au sujet de la guérison du boiteux* (III 12-26). C'est à peu près le même plan que dans le discours précédent. L'apôtre commence par affirmer qu'il n'a pas accompli ce miracle par sa propre puissance ou par sa piété, mais par « la foi au nom de Jésus. » Puis il revient brièvement sur l'histoire de Christ, sur sa résurrection, et termine par ces mots : « *Repentez-vous* donc et convertissez-vous pour que vos péchés soient effacés... Car c'est à vous premièrement que Dieu, ayant suscité son serviteur, l'a envoyé pour vous bénir en détournant chacun de vous de ses iniquités. » (v. 19, 26).

3° *Discours de Pierre au sanhédrin* (IV 9-12). Nouvelle affirmation de la résurrection du Sauveur, suivie de la même prédication : « Jésus est la pierre que vous avez rejetée et qui est devenue la principale de l'angle. Il n'y a de salut en aucun autre, car il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés. »

¹ Nous venons de voir la formule si fréquente dans le livre des Actes : « Au nom de Jésus ! » (v. II 38, III 6, 16, IV 10, 12, 18, V 41, etc.) Que veut dire cette expression assez vague, comme beaucoup d'autres du même recueil? Il nous semble, d'après le passage III 12-16 qu'on pourrait l'interpréter ainsi : « Par la puissance de Jésus. » C'est ce sens que nous lui donnerons dans ce qui suivra.

4° *Second discours au sanhédrin* (V 29-32). Nous y relevons ces mots-ci seulement qui signalent la préoccupation constante des apôtres de relever ce point essentiel : « Dieu a élevé Jésus par sa droite comme Prince et *Sauveur*, pour donner à Israël la repentance et le pardon des péchés. » (v. 31).

5° *Pierre et Simon le magicien* (VIII 9-24) ¹. Il n'y a pas ici à relever de discours, mais une ou deux remarques peuvent sembler bien dignes d'attention. Que manquait-il donc en définitive à Simon, pour être un vrai disciple du Christ? Il avait écouté Philippe prêcher, il l'avait vu faire des miracles (v. 13), il avait cru, dit le texte (ἐπιστεύσεν v. 13), ce qui est une formule brève, commune au livre des Actes lorsqu'il s'agit des conversions (II 44, IX 42, XI 24, XIII 12, 48 etc., ne serait-ce pas le premier signe de la confusion si regrettable des croyances avec la foi?), — il avait été baptisé (v. 13), il ne quittait plus l'évangéliste, ...alors, que lui manquait-il? Simplement *l'essentiel*; — aussi Pierre sait-il le lui révéler aussitôt, et démasquer son hypocrisie : « Il n'y a pour toi ni part, ni lot dans cette affaire, car ton cœur n'est pas droit devant Dieu ! Repens-toi donc de ta méchanceté, et prie le Seigneur pour que la pensée de ton cœur te soit pardonnée, s'il est possible. » (v. 21-22). C'est ainsi que procédait Jésus, en dénonçant aussitôt le sentiment coupable, et cela pour conduire le pêcheur à se repentir. (Voir aussi l'histoire d'Ananias et de Saphira) (V. 1-11).

¹ Nous laissons de côté le discours d'Etienne (VII 2-53) parce qu'il n'est pas terminé; il serait pourtant à sa manière une prédication de repentance (v. surtout 51-53).

6° *Pierre et le centenier Corneille* (X-XI 18). Nous ne relèverons dans cette longue histoire que deux passages : le premier se trouve à la fin du petit discours de Pierre (X 34-43), toujours à peu-près conçu sur le même plan que les précédentes : après avoir rappelé les grands traits de la vie du Sauveur, l'apôtre ajoute : « Jésus nous a ordonné de prêcher au peuple et d'attester que c'est lui qui a été établi par Dieu, juge des vivants et des morts. Tous les prophètes rendent de lui le témoignage que *quiconque croit en lui* reçoit par son nom le pardon des péchés » (42-43) ; le second passage est l'exclamation des fidèles de Jérusalem : « Dieu a donc accordé la repentance aussi aux païens, afin qu'ils aient la vie ! » (XI 18). On voit combien toutes ces expressions, dénuées évidemment de toute rigueur dogmatique, saisissent la nouvelle foi dans son essence morale supérieure. *La repentance, condition de la vie !* c'était bien là la chose importante ! Et n'est-ce pas au fond encore le cas ?

7° *Discours de Paul à Antioche de Pisidie* (XIII 16-41). C'est le premier grand discours de Paul que rapporte le livre des Actes. D'ailleurs nous devons reconnaître que le plan reste semblable à celui des prédications de Pierre ; et à vrai dire, vis-à-vis des Juifs qui n'avaient jamais entendu parler de Jésus, mais qui connaissaient l'Ancien Testament, le cadre des messages apostoliques devait rester sensiblement identique. Paul divise tout naturellement ses exhortations en trois parties : une de préparation (16-25) où l'apôtre met ses auditeurs en présence des promesses messianiques dont le peuple d'Israël avait été le dépositaire indigne ; une d'histoire

(26-37) où il résume les faits de la vie de Jésus, en insistant sur sa mort et sa résurrection, et enfin la conclusion où, comme partout, l'Évangile lui-même est proclamé dans son essence : « Sachez donc, hommes frères, que c'est *par lui* que le pardon des péchés vous est annoncé, *et que quiconque croit, est justifié* par lui de toutes les choses dont vous ne pouviez être justifiés par la loi de Moïse. » (38-39). C'est la même idée centrale que dans les exemples précédents.

8° *Paul et Barnabas et les Juifs d'Antioche* (XIII 44-47). Nous ne désirons retenir de cette scène que ces mots de Paul et de Barnabas : « C'est à vous premièrement que *la Parole de Dieu* devait être annoncée ; mais puisque vous la repoussez, et que vous vous jugez vous même indignes de *la vie éternelle*, voici, nous nous tournons vers les païens (v. 46). Ce qui est intéressant ici, c'est la façon dont est résumé l'enseignement des apôtres¹ : *parole de Dieu* destinée à produire *la vie éternelle*. On sent que le but essentiel est toujours le même : le relèvement de l'homme pécheur pour l'amener à la vraie vie.

9° *Discours de Paul et Barnabas aux habitants de Lystre* (XIV 15-18). On connaît la situation : la foule enthousiasmée de la guérison d'un impotent veut offrir des sacrifices aux prédicateurs chrétiens. Mais ceux-ci, après avoir repoussé avec indignation cet hommage idolâtre, ajoutent : « Nous vous exhortons à renoncer à ces choses vaines *pour vous tourner* vers le Dieu vivant. » (v. 15). Encore ici nous remarquons le cons-

¹ Le texte Actes XIV.14 permet de donner aussi ce nom à Barnabas.

tant souçi de présenter la nouvelle religion sous son angle moral, d'affirmer le bouleversement qu'elle vise à produire dans la conduite de l'homme. Et dans les occasions mêmes où les apôtres n'ont pas la possibilité d'exposer dans leur grandeur les notions de la repentance personnelle et de la conversion, ils emploient des images qui cherchent à les faire comprendre : « *Tournez-vous* » vers le Dieu vivant.

10° *Paul et Silas et le geolier de Philippe* (XVI 25-34). Obligé de laisser de côté les discours de Pierre et de Jacques à la conférence de Jérusalem (XV 11, 14-21) qui sont des discours adressés à des chrétiens¹ et sans rapport direct avec notre étude, ne pouvant non plus malheureusement, faute de renseignements, insister sur l'histoire si touchante de Lydie de Thyatire (XVI 13-15) nous arrivons à la célèbre scène où le gardien de la prison de Philippi, pris d'une frayeur sans doute à demi superstitieuse, à la suite du tremblement de terre qui a ouvert les portes, et brisé les liens des captifs, se jette à genoux devant Paul et Silas et s'écrie : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » (v. 30). S'il est une occasion, n'est-il pas vrai ? où nous puissions espérer recueillir la parole centrale, essentielle de l'Évangile, c'est bien à cette heure et en pareil lieu. Que répond l'apôtre ? « *Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, toi et ta famille.* » Cette phrase ne fait sans doute que résumer l'entretien dont le livre des Actes nous fait supposer l'existence (v. 32), mais elle

¹ On pourrait y relever pourtant ce verset qui rappelle le fondement de la foi apostolique : « *c'est par la grâce du Seigneur Jésus que nous croyons être sauvés de la même manière qu'eux* » (v. 11).

reste le centre, la vraie parole de salut. Nous y reviendrons sans doute.

11° *Discours de Paul aux Thessaloniens* (XVII 3). Ce n'est qu'un verset assez court, et pourtant il est instructif, Paul enseigne aux Juifs : 1° que le Messie (*Χριστός*) devait pour être vraiment le Messie, mourir et ressusciter, (afin de sauver le peuple) ; 2° que le Messie était Jésus, et il le leur « annonce ». On voit que l'accent est toujours mis sur la personne du Seigneur.

12° *Discours de Paul aux Athéniens* (XVII 22-31). D'un discours interrompu, il ne semble pas qu'on puisse retirer grand profit. Cependant, nous croyons pouvoir le mentionner, comme nous donnant une idée, de la façon dont l'apôtre procédait pour annoncer la religion nouvelle à des païens, surtout à des païens instruits. Paul veut d'abord persuader les Athéniens de leur péché ; il leur montre qu'au milieu de toutes leurs pompes et de tous leurs cultes il leur reste un besoin non satisfait, exprimé par le fameux autel au Dieu inconnu, et alors vient la révélation de ce Dieu comme un juge qui ne peut supporter le mal : « Dieu sans tenir compte des temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes en tous lieux qu'ils aient à se repentir parce qu'il a fixé un jour où il jugera le monde selon la justice par l'homme qu'il a désigné, ce dont il a donné à tous une preuve certaine en le ressuscitant des morts (30-31). « On voit la transition que l'apôtre établit entre ce sentiment du péché et la personne de Jésus ; il veut maintenant l'annoncer, et tout ce qui précède nous permet de nous rendre compte comment il aurait présenté

le salut offert ; mais à ce moment de son discours, les auditeurs impatients arrêtent le prédicateur. Quoi qu'il en soit, nous voyons que la question morale prime sans cesse toutes les autres.

13° *Paul et les disciples de Jean à Ephèse* (XIX 4-5). Cet incident est précieux en ce sens qu'il nous montre ce qu'est aux yeux de Paul le point fondamental de son Evangile. Il manquait quelque chose aux disciples de Jean : « Jean a baptisé du baptême de repentance, disant au peuple de croire en celui qui venait après lui; c'est-à-dire, en Jésus ! » (v. 4).

13° *Discours de Paul aux anciens de l'église d'Ephèse* (XX 18-35). Adressée à des chrétiens, et destinée à vivifier en eux le sentiment de leurs devoirs ou de leur responsabilités, cette exhortation émouvante dépasse le cadre de notre travail. Cependant, au début, l'apôtre éprouve le besoin de résumer en quelques mots toute sa prédication, et il le fait en ces termes : « Vous savez... que je n'ai pas craint de vous enseigner publiquement et dans les maisons, annonçant aux Juifs et aux Grecs la repentance envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus-Christ : » (v. 21) c'est là « la bonne nouvelle de la grâce de Dieu. » (v. 24).

15° *Discours de Paul après son arrestation par le tribun Lysias* (XXII 3-21). Encore un discours interrompu qui est d'ailleurs plutôt une justification de la conduite de l'apôtre qu'une prédication. Notons ce fait seulement qui nous paraît très frappant. Au moment d'essayer de prouver ce qui a réglé toute sa vie Paul pense à une seule chose : à sa conversion elle-même, c'est-à-dire à son expérience personnelle de l'action de

Christ en lui : Il fait appel à la véritable preuve vivante de la vérité de son message : le *changement* radical que tous ont pu constater sous leurs yeux, — et il évite de parler d'autres faits dont il n'aurait pas été le témoin.

16° *Discours de Paul au roi Agrippa* (XXVI 2-27). Sans insister sur les fragments du discours de l'apôtre devant le sanhédrin (XXIII 1-6), ni sur la défense de Paul devant Félix (XXIV 10-21, où l'apôtre discute simplement les points de droit soulevés par son arrestation, ni sur la conversation postérieure trop peu précisée du prisonnier avec le gouverneur où il lui parle de la « foi en Christ », de « la justice », de « la tempérance » du « jugement à venir »¹, ni sur les débuts des relations de l'apôtre avec Festus (XXV 6-12), nous en arrivons aussitôt au plaidoyer de Paul devant le roi Agrippa. Ce discours pourrait, semble-t-il, représenter à peu près ce que Paul aurait voulu dire aux Juifs s'ils ne l'en avaient empêché. Partant comme dans cette dernière circonstance de son expérience personnelle, il montre comment le Sauveur l'a choisi sur chemin de Damas, et il met même dans la bouche de Jésus les paroles suivantes : « Je t'ai choisi du milieu de ce peuple et du milieu des païens vers qui je t'envoie afin que tu leur ouvres les yeux, pour qu'ils passent des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu, pour qu'ils reçoivent par la foi en moi le pardon des péchés, et l'héritage avec les sanctifiés. » (v. 18) « En conséquence, ajoute l'apôtre, j'ai prêché la repentance et la conversion à Dieu, avec la pratique d'œuvres dignes

¹ Toujours des notions *morales* propres à éveiller le sentiment du péché !

de la repentance. » (v. 20). Mais, allant plus loin encore et ne perdant jamais de vue sa mission d'évangéliste, il cherche à convaincre le roi Agrippa lui-même, fait appel à ce qui peut rester en son âme de vieux souvenirs et de sincérité religieuse, et produit peut-être en lui une émotion malheureusement passagère, toujours de nature morale... (v. 27-28), confirmation vivante du témoignage qu'il venait de rendre au principe de sa mission.

Ce discours est le dernier du Livre des Actes, si l'on excepte les quelques mots rapportés de l'entretien de Paul avec les Juifs de Rome (XXVIII 25-28). Nous pensons n'avoir pas besoin de longs développements pour conclure à la justification de notre thèse. Les trois données essentielles de la religion de Jésus se retrouvent vivantes dans tous ces discours, telles qu'elles nous ont semblé ressortir de l'étude des Evangiles.

Nous voudrions cependant ajouter trois remarques qui nous permettraient d'insister sur quelques points peut-être encore insuffisamment mis en saillie. Pour la commodité de l'exposition, nous les présenterons sous forme de réponses à quelques objections.

1° Pourquoi, nous dira-t-on peut-être, parmi les données essentielles de la religion du Christ d'après les Actes des Apôtres, n'insistez-vous pas sur le fait de la résurrection de Jésus ? Sans cesse pourtant, les apôtres rappellent ce miracle comme fondement de leur prédication. Pierre établit la principale argumentation de son discours de la Pentecôte sur ce fait à ses yeux évident, il en tire même toute son exégèse du Psaume XVI ! A chaque instant les autres apôtres re-

viennent à cela, comme à ce qui constitue la preuve victorieuse de la vérité de leurs paroles. (III 15, IV 2, 10, V 30, X 40, 41, XIII 30, 37, XVII 31, XXVI 23). Et ce ne sont pas seulement les douze, les témoins de la résurrection, qui présentent ce miracle comme essentiel à la nouvelle religion, mais Paul lui-même, — les derniers passages cités plus haut le prouvent. N'est-ce donc pas un oubli regrettable de ne pas le mentionner parmi les données fondamentales de la religion de Jésus d'après les Actes ?

Nous reconnaissons la valeur apparente de l'objection, car nous sommes en présence d'un des cas où il est et où il a été même peut-être pour les apôtres le plus difficile de distinguer nettement ces deux choses si différentes : l'origine historique d'une religion et ses données essentielles. La résurrection de Jésus est le point de départ historique de la prédication chrétienne. C'est d'elle, — ou, si l'on veut, pour ne pas trancher définitivement une question que nous ne pouvons aborder ici, — *de la croyance* à elle que part l'œuvre missionnaire apostolique. Mais nous ferons remarquer que là n'est pas la question. Il s'agit pour nous de déterminer si oui ou non d'après le livre des Actes les premiers témoins de Christ ont fait de la croyance à la résurrection du Christ¹ une donnée essentielle de sa religion. Nous croyons que les paroles relevées plus haut répondent négativement à cette question. Lorsque dans leurs

¹ Nous disons à dessein : *croyance* et non *foi*. Car on ne peut avoir *foi en un fait* (*fides = confiance*), on ne peut avoir que *croyance à un fait* ou à une idée. La foi engage l'être tout entier. La croyance n'engage que l'adhésion intellectuelle. Nous y reviendrons d'ailleurs.

discours il est nécessaire de dire aux auditeurs Juifs ou païens la chose essentielle, où et quand les apôtres mettent-ils en avant la résurrection ? Prenez les prédications où il est fait le plus longuement mention de ce miracle, celle de Pierre à la Pentecôte, celle de Paul à Antioche de Pisidie (Actes II 14-40, XIII 16-41), et lisez les derniers versets (II 38-40, XIII 38-41) ; il est question de repentance, de foi en Christ, de pardon des péchés, de justification, mais pas un mot de croyance à la résurrection. Nous sommes dans un tout autre domaine, ce n'est plus celui de l'admission ou de la non-admission d'un événement extérieur, c'est le domaine *moral* où il s'agit pour l'homme de péché et de salut. — A plus forte raison cette observation peut-elle être faite ailleurs. Rappelons simplement l'attitude de Pierre à l'égard de Simon le magicien, de Paul à l'égard du geôlier de Philippes. Lorsqu'il s'agit d'un cas semblable où il faut mettre hardiment le doigt sur la plaie, insister sur le point capital, les apôtres n'hésitent jamais et vont droit à l'essentiel. « Ton cœur n'est pas droit devant Dieu ! Repens-toi donc ! » (VIII 21) — « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. » (XVI 31). Voilà qui nous paraît assez frappant pour faire comprendre que nous ne puissions ranger la résurrection parmi les données fondamentales de la religion de Jésus d'après les Actes ¹.

¹ Nous avons fait observer plus haut que les apôtres eux-mêmes n'ont peut-être pas toujours fait la distinction nécessaire entre les faits historiques de la nouvelle religion et son essence morale. Il nous semble en voir une preuve dans le discours de Paul à Athènes (Actes XVIII 23-31). Nous ne pouvons échapper à la pensée que si l'apôtre n'avait pas d'une façon si rapide fait allusion à la résurrection du Christ (fin du v. 31), il n'aurait pas été interrompu comme il le fut, et peut-être aurait-il

2° On pourrait peut-être encore nous reprocher de ne pas avoir mentionné le rôle du Saint-Esprit dans la prédication évangélique. « Les Actes, nous dira-t-on, ont été appelés l'Évangile du Saint-Esprit, mais il n'y paraît guère, d'après votre résumé. On dirait que vous ne tenez pas à mentionner son influence dont on peut nier la réalité, mais qui est affirmée à chaque page, depuis le récit de la Pentecôte. »

Certes, nous aussi nous croyons au Saint-Esprit, qui est et reste à notre avis le grand inspirateur de l'évangélisation du monde, mais l'objection porte-t-elle ici ? Notre but n'a pas été de rechercher ce qui dans le chrétien *devenu tel*, l'amène, le conduit à la perfection, mais ce qui le *rend chrétien*, ce qui le *transforme*, ce qui fait de lui un homme nouveau. Il nous semble que sur ce point nos textes sont formels ; c'est à Christ que ce rôle est attribué ; le don du Saint-Esprit est promis à ceux qui ont accepté cette puissance de Jésus seule capable de renouveler leur vie : Pierre le dit au jour de la Pentecôte : « Repentez-vous, que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour le pardon de vos péchés, ... sauvez-vous de cette génération perverse ! ... », puis « *vous recevrez* le don du Saint-Esprit ! » (II 38-40). Autrement dit : soyez des disciples de Jésus, puis vous serez participants à cette nouvelle grâce. Mais alors nous ne sommes plus sur le terrain spécial de notre étude.

eu plus de succès, puisque la résurrection des morts fut pour les Athéniens un véritable scandale. D'ailleurs, si confusion il y a, elle est très naturelle, et nous pourrions en trouver d'autres preuves encore.

3° Enfin, nous dira-t-on, dans deux passages, Pierre et Paul parlent du jugement, et en des circonstances où ils exposent les bases fondamentales de leur foi. « Jésus, dit le premier, nous a ordonné de prêcher au peuple et d'attester que c'est lui qui a été établi par Dieu juge des vivants et des morts. » (X 42). « Dieu, enseigne le second, a fixé un jour où il jugera le monde selon sa justice. » (XVII 31).

Nous répondrons que les considérations exposées plus haut suffisent à expliquer que nous n'ayons pas compris cette notion dans les données fondamentales de la religion du Christ d'après les Actes. Ce n'est pas sur l'adhésion intellectuelle à une doctrine, si juste soit-elle, ce n'est pas sur la croyance à un fait historique, que repose l'essence de l'enseignement des apôtres, c'est sur la foi *en* une personne agissant en nous pour nous délivrer du mal, — si nous acceptons son action, — et nous permettre d'accomplir le bien.

En voilà assez, ce nous semble, pour nous permettre de conclure. Sur les données essentielles de la religion du Christ, les Actes et les Evangiles sont d'accord. Expérience du péché amenant à la repentance, foi au Christ vivant amenant le pardon et donnant la force de réaliser le bien, tel demeure le fond de la religion nouvelle, ce qui constitue son caractère spécifique et sa vraie originalité.

*b) Les données essentielles de la religion de Jésus
d'après les épîtres de Pierre*

Nous arrivons maintenant aux épîtres que nous ont laissées les apôtres, et, pour suivre un ordre naturel, nous commencerons par celles qui nous ont été transmises sous le nom des premiers témoins de Jésus, Pierre et Jean. On sait que des deux lettres de Pierre, la seconde est abandonnée par le plus grand nombre de théologiens; nous nous contenterons de l'examiner à part de la première, dans le même paragraphe cependant.

1° *I Pierre*. — Il nous paraît difficile de méconnaître après une lecture attentive de cette épître, que nos trois notions déjà mentionnées souvent, s'y retrouvent... Que l'apôtre insiste sur le sentiment du péché, sur la condamnation prononcée par Dieu contre le mal, sur le devoir de mener une vie sainte, cela ne peut faire de doute pour personne : « Ne vous conformez pas aux convoitises que vous aviez autrefois quand vous étiez dans l'ignorance. Mais puisque celui qui vous a appelés est saint, vous aussi, soyez saints dans toute votre conduite... (I 14-15). C'est la volonté de Dieu qu'en pratiquant le bien vous réduisiez au silence les hommes ignorants et insensés... (II 15). Je vous exhorte à vous abstenir des convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme... (II 11). Avant tout, ayez les uns pour les autres une ardente charité, car la charité couvre une multitude de péchés... (IV 8). Votre adversaire, le diable, rôde comme un lion rugissant, cherchant qui il

dévorera. Résistez lui avec une foi ferme... (V 8-9). » (Voir encore I 22, II 1, 20 III 8-9, III 17, IV 1-6, 15-16, 19, V 5). Que Pierre, comme les derniers mots cités nous le font entrevoir, attribue à la personne de Christ le pouvoir de délivrer l'homme du péché et de l'aider à faire le bien, cela paraît tout aussi certain. « Vous avez été régénérés, écrit-il, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la parole vivante et permanente de Dieu¹... (I 23). Désirez, comme des enfants nouveau-nés, le lait spirituel et pur afin que *par lui* (le Seigneur²) vous croissiez pour le salut... (II 2). Vous êtes une race élue... afin que vous annonciez les vertus *de celui qui* vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière... (II 9). Christ a souffert une fois pour les péchés *afin de nous* amener à Dieu... (III 18). » (Voir encore I 21). Que l'épître enfin nous parle du but final auquel tend chaque chrétien avec l'église entière, sous ses diverses formes historiques : la réalisation du bien, de la volonté de Dieu, — cela ressort de toutes les pensées de l'apôtre : « Approchez-vous donc du Seigneur, pierre vivante : vous-mêmes, comme des pierres vivantes, *édifiez-vous* pour former une maison spirituelle, un saint sacerdoce... (II 5). Le Dieu de toute grâce qui vous a appelés en Jésus-Christ à sa gloire éternelle, *vous perfectionnera* lui-même, vous affermira, vous fortifiera, vous rendra

¹ N'aurions-nous pas dans cette expression de Pierre, — c'est une simple question que nous posons, — dans cette parole vivante, ce Logos, le premier germe de la théologie de Jean ?

² D'après le sens grammatical, *lui* se rapporte à lait, mais la fin de la phrase « si vous avez goûté que le Seigneur est bon », prouve, qu'ici, Pierre parle du Seigneur Jésus.

inébranlables. » (V 10). — Mais, dira-t-on, vous ne citez pas tous les versets ; il y a encore d'autres notions que vos trois notions morales ; l'épître est adressée à ceux « qui sont élus selon la prescience de Dieu... afin qu'ils participent à l'aspersion du sang de Jésus-Christ » (I 2). « Vous avez été rachetés, écrit Pierre, par le sang précieux de Christ, » (I 19) « lui qui a porté lui-même nos péchés et son corps sur le bois afin que morts au péché nous vivions pour la justice ; lui par les meurtrissures duquel vous avez été guéris. » (II 24). Il y a aussi le fait de la résurrection qui paraît bien considéré comme essentiel puisque l'apôtre ose dire : « Le baptême... lequel est l'engagement d'une bonne conscience envers Dieu, vous sauve aussi maintenant par la résurrection de Jésus-Christ. » (III 21 cf. I 3 21. Il y a comme nous l'avons vu, la notion de la prescience absolue de Dieu (I 2), celle de la fin du monde toute proche (IV 7), d'autres encore qui semblent tout aussi essentielles que les notions dont vous faites le fondement de la religion de Pierre...

Tout cela est certain, et nous ne saurions expliquer cet accroissement si considérable du champ des notions en apparence essentielles du christianisme, si nous ne nous souvenions que l'apôtre écrit à des fidèles déjà chrétiens, dont il cherche à guider les réflexions et à rassurer l'esprit. Que sont toutes ces notions intellectuelles et historiques sinon des essais d'explication des phénomènes moraux que les chrétiens constatent en eux, ou des confirmations sensibles de la vérité de leur foi ? La doctrine de la purification par le sang de Christ est une explication, — fausse ou non, peu importe pour l'ins-

tant, — de cette puissance de salut qui se traduit par le pardon des péchés et la force de réaliser le bien. Le fait de la résurrection est aussi un moyen d'affermir l'espérance de l'éternité. La notion de la prescience est une explication du petit nombre de ceux qui ont accepté la religion nouvelle..... Et que ces explications, se présentant à la conscience de l'apôtre, aient pu se confondre plus ou moins avec les réalités morales dont elles cherchaient à rendre compte, nous ne le nierons point, car cela est tout naturel, et très humain ! Pourtant ces réalités morales restent la base, on le sent à chaque verset, — nous ne pensons pas qu'aucun lecteur attentif puisse le nier, — et cela nous suffit ! Comment ne serait-on pas frappé de ce constant souci de perfection, jusque dans les plus petits détails de la vie journalière¹, qui anime cette lettre ! Pierre sait ses lecteurs au courant de ce que Jésus veut être pour eux, et il ne cesse de toutes les façons, soit par des explications, soit par des souvenirs historiques, de leur présenter le but à atteindre avec l'aide de Christ, — mais la base, les notions essentielles ne sont foncièrement pas différentes de celles des Evangiles.

2^o *II Pierre*. — Qu'en sera-t-il de la seconde épître que le canon nous conserve sous le nom de l'apôtre ? Nous reconnaissons ici ne pas nous sentir sur le même terrain, et nos conclusions restent hésitantes. Si à deux ou trois endroits nous voyons apparaître les préoccupations morales de la lettre précédente (I 5-8, II 20-22, III 11, 14), s'il est fait appel à la repentance un peu

¹ « Exercez l'hospitalité les uns envers les autres, sans murmures ».

indirectement (III 9), s'il y est question du rôle du Christ (II 1) dans l'âme du croyant, on n'a pas l'impression de se trouver en face des notions essentielles de la religion chrétienne, sans lesquelles celle-ci ne serait plus rien. Le sens même de la religion semble avoir changé, elle paraît être devenue un certain nombre d'idées ou de formules à admettre, elle est beaucoup moins *le moyen de pratiquer le bien*. On trouve les expressions suivantes : « que la grâce et la paix vous soient multipliées *par la connaissance* de Dieu et de Jésus ! (I 2) ; Ces choses ne peuvent vous laisser stériles *pour la connaissance* de Jésus (I 8) ; Si après s'être retirés des souillures du monde *par la connaissance* du Seigneur (II 20)... » (Voir encore I 3, III 18) ; c'est aussi dans cet épître qu'est faite la réflexion : « celui en qui ces choses (vertus diverses) ne sont point, a mis en oubli la purification de ses anciens péchés » (I 9), passage où cette purification semble être représentée à l'écart même de la conscience de l'homme, où le sacrifice du Calvaire paraît agir comme un moyen magique, sans conditions morales préalables en l'âme du fidèle. — Ce sont là des tendances que nous exagérons pour mieux les mettre en lumière, mais on sait qu'elles portèrent leurs fruits amers ; cette confusion de la foi chrétienne avec des croyances intellectuelles nous paraît avoir été la grande erreur de l'Eglise, et cette erreur, nous ne l'avons pas encore vaincue.

Nous sommes donc obligé de conclure, pour la seconde épître de Pierre, à l'incertitude ; il ne nous paraît pas certain qu'aux yeux de son auteur le point essentiel de la religion de Jésus ait été le relèvement

personnel et expérimenté de l'âme pécheresse et repentante. A défaut d'autres preuves, la différence d'esprit qui sur ce point sépare la seconde lettre de la première pourrait faire douter de son authenticité.

c) *Les données essentielles de la religion de Jésus d'après les épîtres de Jean et l'Apocalypse*

Nous réunissons l'Apocalypse aux épîtres de l'apôtre Jean comme nous avons réuni la seconde épître de Pierre à la première, sans vouloir trancher la question de l'authenticité; nous en parlerons seulement à part.

1° *Epîtres*. — On a depuis longtemps signalé le rapport étroit qui unit la première épître, — c'est la seule importante à vrai dire, — transmise sous le nom de Jean, avec le quatrième Evangile. La seule différence, qui n'est pas uniquement théorique, est celle qui peut distinguer une narration désireuse d'être fidèle d'une œuvre personnelle. L'auteur nous expose ici librement ses pensées; il nous paraît d'autant plus précieux de constater avec quelle prédilection il reste attaché, en dépit de toutes ses idées théologiques, aux notions morales essentielles de la religion de son Maître.

C'est d'abord la réalité et la profondeur du péché qui est affirmée d'une façon constante: soit d'une façon directe par la condamnation de l'hypocrisie: « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous mêmes et la vérité n'est point en nous (I 8). Celui qui dit: Je l'ai connu, et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, et la vérité n'est point en lui (II 4). Si quelqu'un aime le monde, l'amour

du Père n'est point en lui; car tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, ne vient point du Père, mais du monde (II 15-16) »; soit d'une façon indirecte par cette tendance incessante à la perfection que nous avons déjà constatée chez Pierre et qui est ici plus frappante encore: « Celui qui garde sa parole, l'amour de Dieu est véritablement parfait en lui, par là nous savons que nous sommes de lui. Celui qui dit qu'il demeure en lui doit marcher aussi comme il a marché lui-même (II 5-6). Nous devons donner notre vie pour les frères. Si quelqu'un possède les biens de ce monde, et que voyant son frère dans le besoin, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui? Petits enfants, n'aimons pas en paroles et avec la langue, mais en actions et avec vérité (III 16-18). Bien-aimés, aimons-nous les uns les autres (IV 7). L'amour consiste à marcher selon ses commandements (II Jean 6) » (Voir encore I Jean I 6-7, II 3-6, 9-11, III 13-15, 19-22, IV 8-11, 16, 20-21, III Jean 11). L'apôtre en arrive même jusqu'à dire: « Si vous savez qu'il est juste, reconnaissez que quiconque pratique la justice est né de lui » (II 29) car « celui qui fait le bien est de Dieu » (III Jean 11). N'est-ce pas affirmer que le seul critère possible d'une profession de foi chrétienne fidèle, est la conduite morale? « Quiconque est né de Dieu ne pèche pas, parce que la semence de Dieu demeure en lui; et il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu. C'est par là que se font reconnaître les enfants de Dieu et les enfants du diable. Quiconque ne pratique pas la justice n'est pas de Dieu, non plus que celui qui n'aime pas son frère » (III 9-10).

Mais Jean ne veut point dire par ces paroles que nous puissions par nos propres forces atteindre à cette sainteté ; les textes que nous venons de citer sont presque tous précédés ou suivis de passages où est mentionné le rôle de la personne du Christ qui seule peut pardonner le péché et aider à l'accomplissement du bien. « Le sang de Jésus nous purifie de tout péché... Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner et pour nous purifier de toute iniquité... Si quelqu'un a péché, nous avons un intercesseur auprès du père, Jésus-Christ le juste. Il est lui-même propitiation pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier... Jésus a paru pour ôter les péchés... afin de détruire les œuvres du diable... L'amour de Dieu a été manifesté envers nous en ce que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. Et cet amour consiste... en ce que Dieu nous a aimés et a envoyé son Fils comme propitiation pour nos péchés... » (I Jean I 7, 9, II 1-2, III 5, IV 9-10, 14). On le voit, dans tous ces textes, et dans d'autres que nous citerons plus loin, la personne de Jésus est bien celle qui délivre du mal. Nous constatons en même temps, comme dans Pierre, que l'*explication* remplace souvent la simple *affirmation* du fait, autrement dit, que presque partout la théorie de la propitiation ou de l'expiation est substituée à la simplicité sublime du message évangélique où jamais Jésus n'a cherché à expli-

¹ « Nous avons vu et nous attestons que le Père a envoyé le Fils comme Sauveur du monde ».

quer *comment* il sauvait les pécheurs ¹. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son Fils pour que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

C'est bien là aussi, à travers quelques légères différences de pensée ou d'expression le but que l'apôtre Jean indique à ses lecteurs qui ont accepté en eux l'action libératrice du Christ. « Le témoignage que Dieu a rendu à son Fils... c'est que Dieu nous a donné la vie éternelle, et que cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie... (V 10-12).. Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu... (V 13) C'est lui qui est Dieu véritable, et la vie éternelle (V 20). » Cette vie, c'est la vie de l'amour d'après l'apôtre ; c'est le nom nouveau que Jean lui a donné et qui fait le titre de gloire le plus pur de celui que Jésus aimait : « L'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu

¹ Nous sommes sur un tout autre terrain, en face des difficultés causées par l'apparition des premières hérésies, — ce souci des doctrines le prouve à lui seul. Et à ce propos, nous voudrions relever, au moins en note, les quelques passages des épîtres de Jean où la tendance intellectualiste prend décidément le pas sur la tendance morale, et où l'on pourrait aisément signaler quelque contradiction avec les textes cités plus haut. Par exemple I Jean II 20-27 « ...Qui est menteur sinon celui qui nie que Jésus est le Christ ? Celui-là est l'antéchrist qui nie le Père et le Fils. Que ce que vous avez entendu demeure en vous !... » I Jean I V 1-6 « ...Reconnaissez à ceci l'Esprit de Dieu ; tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu en chair est de Dieu ; et tout esprit qui ne confesse pas Jésus n'est pas de Dieu, c'est celui de l'antéchrist... » I Jean V 1-5 ». Quiconque croit que Jésus est le Christ est né de Dieu... », et surtout II Jean 7-11 « Quiconque va en avant et ne demeure pas dans la doctrine de Christ n'a point Dieu ; celui qui demeure dans cette doctrine a le Père et le Fils ». On avouera que ces passages nous transportent loin de l'Évangile et même du reste de nos épîtres.

Dieu, car Dieu est amour... Et nous, nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru. Dieu est amour; et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. » (IV 7-8, 16). C'est là la véritable communion avec le Père et avec son Fils », (I 3), car l'amour de Dieu consiste à garder ses commandements. Et ses commandements ne sont pas pénibles, parce que tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde; et la victoire qui a triomphé du monde c'est notre foi. » (V 3-4).

Nous croyons que ces citations, multipliées à dessein, prouvent à quel point dans les épîtres de Jean, les notions morales essentielles de la religion de Jésus étaient restées gravées. Et, à travers toutes les différences de conception ou de circonstances, différences que nous n'avons pas essayé de laisser dans l'ombre, on le voit, mais dont on s'exagère peut-être trop souvent l'importance, il nous semble pouvoir unir étroitement l'enseignement des deux apôtres du Sauveur dont nous ayons les lettres à celui du Sauveur lui-même.

2° *L'Apocalypse*. — Nous ne nous arrêterons pas beaucoup à l'étude de ce livre que la tradition attribuait, à tort ou à raison, à l'apôtre Jean. Et cela, parce que cette vision a un but trop particulier pour que nous puissions nous attendre à y trouver de grands renseignements. Destinée à nous dévoiler l'apparition finale du royaume de Dieu (I 6, 9, IV 10, V 10, XI 15, 17, XII 10, XXI 4), elle laisse forcément un peu de côté ce qui constitue le fond même de l'enseignement de Jésus: c'est-à-dire *le moyen* d'entrer dans le royaume.

Pourtant elle ne l'écarte pas entièrement; et au mi-

lieu des développements souvent étranges, de conceptions pleines encore d'idées apocalyptiques juives, de déclarations qui nous semblent, à nous lecteurs du xx^e siècle, exclure toute liberté et rendre impossible toute conversion (XIII 8), nous pouvons sentir cependant, si nous lisons ce livre sérieusement, le grand courant moral de la religion de Jésus qui inspire l'auteur et lui fait trouver à certains endroits certaines expressions sublimes dont les chrétiens se serviront toujours avec joie. (II 10, XIV 13 etc).

La nécessité du repentir est une de nos données sur lesquelles Jean revient de la façon la plus constante. Dans les lettres aux sept églises, l'exhortation revient souvent. (II 5, 16, 22, III 3). « Parce que tu dis: je suis riche, je me suis enrichi, je n'ai besoin de rien, et parce que tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable pauvre, aveugle et nu, je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé par le feu, afin que tu deviennes riche... Moi je reprends et je châtie tous ceux que j'aime. Aie donc du zèle *et repens toi*. » (III 17-18). Dans le reste de l'ouvrage, la même pensée revient. C'est parce qu'ils ne se repentent pas de leurs fautes pour donner gloire à Dieu que les hommes sont châtiés (IX 21, XVI 9, 11), et la sainteté est l'idéal que les vrais disciples de Jésus doivent poursuivre. (XXII 11). — De même on peut trouver des passages où le Christ est représenté comme le seul qui puisse délivrer du mal et donner la force de réaliser le bien: c'est l'Apocalypse qui contient ce texte justement célèbre: « Voici je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, *j'entrerai chez lui*, je souperai avec lui, et

lui avec moi ». (III 20 cf encore I 5, V 9, VII 14 où la théorie de l'expiation, comme nous l'avons constaté, se confond avec la notion morale du salut).

Mais nous avons hâte d'arriver à ce qui nous reste de plus important dans la littérature apostolique, aux épîtres de Paul.

*d) Les données essentielles de la religion de Jésus
d'après les épîtres de Paul*

Il nous est naturellement impossible d'aborder ici l'étude approfondie de chaque épître; nous nous contenterons d'un examen général qui fasse ressortir les principes directeurs de la vie chrétienne de Paul à travers les différentes périodes de son activité. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de nous servir de la division si commode indiquée par M. Sabatier dans son ouvrage sur l'apôtre des gentils: elle a le grand avantage de suivre l'ordre chronologique universellement adopté, et par là même de ne pas laisser perdre de vue le développement de la pensée de Paul.

1° Epîtres écrites en pleine activité missionnaire. — (I et II Thessaloniens). Il y a entre ces deux lettres et les discours rapportés dans les Actes, comme on l'a fait justement remarquer, une grande ressemblance, et ce n'est pas une preuve à dédaigner de l'authenticité relative de ceux-ci, car celles-là sont à l'heure actuelle généralement reconnues par tous comme étant apostoliques.

En tous les cas, pour ce qui concerne notre examen,

il nous est fort aisé de retrouver en elles, les mêmes notions fondamentales que nous avons relevées dans l'enseignement de Jésus. L'Évangile de Paul est présenté essentiellement comme une force donnée par Christ pour délivrer celui qui croit en lui du péché et l'aider à se sanctifier: « Vous avez appris, dit-il à ses lecteurs, de nous *comment* vous devez vous conduire et plaire à Dieu. » (I Thes. IV 1). Le reproche capital qu'il adresse aux Juifs est de l'avoir empêché « de parler aux païens pour qu'ils soient sauvés, en sorte qu'ils ne cessent de mettre le comble à leurs péchés. » (I Thes. II 16). « Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut *par* Jésus-Christ » (V 9). — Le but constant de l'apôtre est d'exhorter les Thessaloniens à la *sainteté*: cette préoccupation morale se sent à chaque ligne; ses lecteurs savent maintenant *le moyen* d'accomplir le bien; il importe qu'ils s'en servent et qu'ils mènent une vie sainte. « On raconte à votre sujet..., comment vous vous êtes convertis à Dieu, *en abandonnant les idoles pour servir le Dieu* vivant... (I Thes. I 9-10). Nous avons été pour chacun de vous ce qu'un père est pour ses enfants, vous conjurant de marcher *d'une manière digne de Dieu*... (II 12). Que le Seigneur augmente parmi vous cette charité, afin d'affermir vos cœurs pour qu'ils soient *d'une sainteté irréprochable* devant Dieu notre Père... (III 13). Ce que Dieu veut, *c'est votre sanctification*. (IV 3 cf. tout le passage 2-12). Pour vous frères, *ne vous laissez pas de faire le bien* (II Thes. III 13). » Et si l'apôtre ne cesse d'insister sur ce point c'est pour que les Thessaloniens soient « rendus dignes du royaume de Dieu » (II Thes. I 5), dont la seule

définition possible reste : l'état où la volonté du Père, le bien, sera pleinement réalisé.

A ce fond si saillant de l'enseignement de Paul se mêlent d'autres idées, naturellement. Les descriptions eschatologiques ne manquent pas (I Thes. IV 16-18) (II Thes. I 6-9)¹. Le fait de la résurrection de Jésus est mis très en avant, comme dans les discours des Actes. (I Thes. I 10, IV 14)², mais nous ne croyons pourtant pas être infidèles à la pensée de l'apôtre en disant que son enseignement met sans cesse en relief la portée morale de la religion du Christ, ce que Jésus doit être pour nous comme Sauveur personnel et social, l'agent d'une nouvelle vie qui est la vraie vie, étant la réalisation progressive du bien sous son influence. Il se produira sans doute peu à peu une certaine confusion, très naturelle entre les faits historiques, rapportés par Paul, entre les conceptions que sa pensée s'est faite d'après ses expériences chrétiennes, et les notions morales essentielles mises en pleine lumière dans ses premières épîtres, mais la confusion n'est pas encore faite ; il est très frappant que ces écrits ne présentent pas même l'ébauche d'une conception de la rédemption, c'est-à-dire ne nous exposent même pas comment Paul à cette époque concevait que cette action du Christ puisse se réaliser dans le cœur des chrétiens ; le fait de la mort de Jésus est mentionné deux fois. (I Thes. II 15, V 9), et seule la seconde expression « (mort pour nous) » dépasse un peu le cadre d'un simple souvenir historique.

¹ Voir aussi III 13, V 24 « lors de l'avènement du Seigneur Jésus. »

² M. Sabatier croit pouvoir même retrouver les premiers vestiges d'une théorie prédestinatienne (II Thes II 13-14).

L'apôtre n'a pas encore eu le temps sans doute de rechercher l'explication du fait ; il se contente d'affirmer le fait lui-même. Mais il n'en restera pas là.

2°. *Les grandes épîtres* (Galates, I et II Corinthiens, Romains). C'est à vrai dire, du point de vue très spécial de notre étude, le progrès même de la pensée de l'apôtre qui rend plus difficile une distinction précise entre les notions essentielles et les théories esquissées pour en rendre compte. Il suffit de lire attentivement les quatre lettres énumérées ci-dessus après les Thessaloniens pour sentir la différence. Ce n'est plus l'heure de la prédication pure et simple de la religion nouvelle, c'est le moment de la lutte avec les chrétiens restés juifs qui cherchaient à emprisonner l'essor de la foi en Jésus dans les limites étroites du légalisme. Aussi Paul, pour faire triompher ce qu'il croit être la vérité, va-t-il plus avant dans ses méditations, et nous voyons se développer devant nous cette antithèse de la loi et de la foi qui, en doctrine comme en morale, met en pleine lumière aux yeux des lecteurs la valeur absolue de la religion du Christ.

L'apôtre insiste d'une manière très spéciale sur la mort et sur la résurrection de Jésus ; ceci est un des faits les plus incontestables que nous ayons à noter ; relevons les principaux passages : « Je ne rejette pas la grâce de Dieu ; car si la justice s'obtient par la loi, *Christ est donc mort en vain* (Gal. II 21). Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, *étant devenu malédiction pour nous*, car il est écrit : Maudit est quiconque est pendu au bois ! (III 13). Pour ce qui me concerne loin de moi la pensée *de me glorifier d'autre chose que*

de la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par qui le monde est crucifié pour moi comme je le suis pour le monde (VI 14). Christ m'a envoyé pour annoncer l'Évangile afin que la croix de Christ ne soit pas rendue vaine. (I Cor. I 17). La prédication de la croix est pour nous qui sommes sauvés une puissance de Dieu. (I 18). Je n'ai pas eu la pensée de savoir parmi vous autre chose que Jésus Christ et Jésus Christ crucifié (II 2). Christ, notre Pâque, a été immolé (V 7). Je vous ai enseigné avant tout, comme je l'avais aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures, qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures (XV 2, 3). Celui qui n'a point connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu (II Cor. V 21). C'est Jésus que Dieu a destiné à être une victime propitiatoire par la foi en son sang, afin de montrer sa justice (Rom III 25). Nous croyons en Celui qui a ressuscité des morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses et est ressuscité pour notre justification (IV 25). Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé (X 9). » (Voir encore Gal. V 11, I Cor I 13, 23, VI 20, VIII 11, X 16, XI 25, Rom I 4, V 8-10, VIII 34, XIV 9). En face de cette multitude de textes, — et nous en avons peut-être laissé échapper, — il serait bien difficile de nier qu'aux yeux de Paul la mort et la résurrection du Christ, et même une certaine conception de l'expiation ne soient devenues des notions essentielles de sa prédication de l'Évangile. Cela nous paraît incontestable. Nous ferons seulement à ce sujet deux remarques :

1° Il convient de ne pas oublier la manière dont l'apôtre est arrivé à mettre au premier rang des données sur lesquelles il n'insistait pas au commencement de son ministère. Ce qu'il considère comme essentiel dans la mort et la résurrection de Jésus, ce n'est pas tant les faits historiques que le drame intérieur par lequel le croyant entre en rapport avec le Sauveur et réalise cette mort et cette résurrection. Nous laissons ici la parole à Paul; voici les textes qui nous ont conduit à cette observation : « J'ai été crucifié avec Christ; et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi (Gal. II 20). Ceux qui sont à Jésus Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses désirs (V 24). Nous sommes abattus, mais non perdus, portant toujours avec nous dans notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre corps. Car nous qui vivons, nous sommes sans cesse livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre chair mortelle (II Cor. IV 10-11). L'amour de Christ nous presse, parce que nous estimons que si un seul est mort pour tous, tous donc sont morts; et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux (V 14-15). Christ a été crucifié à cause de sa faiblesse, mais il vit par la puissance de Dieu; nous aussi nous sommes faibles en lui; mais nous vivons avec lui par la puissance de Dieu au milieu de vous (XIII 4). Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés en Jésus Christ c'est en sa mort que nous avons été baptisés? Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la

gloire du Père, *de même nous aussi marchions en nouveauté de vie* (VI 3-4 voir le développement tout entier 3-11). Si l'esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Christ, rendra la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous (VIII 11). » Sauf ce dernier texte qui fait plus spécialement allusion à la résurrection des morts, tous les autres, on le reconnaîtra, donnent à la mort et à la résurrection du Christ un sens actuel, mystique ; ce sont deux phénomènes qui doivent se passer dans l'âme du disciple de Jésus lors de sa conversion. Nous croyons que cette notion domine la conception de St-Paul, et qu'en général lorsqu'il présente comme essentielles la mort et la résurrection de Jésus, c'est beaucoup plutôt en rapport avec la crise morale par laquelle le pécheur meurt au péché et ressuscite à la vie, que dans leur cadre historique, comme de simples faits dont l'acceptation ou le rejet entraîneraient le salut ou la condamnation.

2° Nous pensons pouvoir encore aller plus loin, et dire que l'apôtre fait une certaine distinction entre les *expériences fondamentales chrétiennes* auxquelles il appelle les inconvertis, et les *explications de ces expériences* sur lesquelles il insiste auprès des chrétiens. S'il nous est permis d'employer l'une de ses expressions, nous dirons qu'il distingue le « lait » de la « nourriture solide » (I Corinthiens III 2). Cela nous paraît ressortir du très grand nombre de passages où les notions morales essentielles de l'Évangile sont *seules* mentionnées, où l'on chercherait en vain une théorie quelconque, où le fait chrétien seul, la personne de Jésus et son pouvoir

contre le mal pour la réalisation du bien est mis en lumière. « Sachant que ce n'est pas par les œuvres de la loi que l'homme est justifié, mais *par la foi en Jésus-Christ*, nous aussi nous avons cru en Jésus-Christ, afin d'être justifiés *par la foi en Christ* (Gal. II 16). L'Écriture a tout renfermé sous le péché, afin que *par la foi en Jésus-Christ* la promesse fut appliquée à ceux qui croient (III 21). En Jésus-Christ, ni la circoncision, ni l'incirconcision n'a de valeur, mais *la foi*, qui est agissante par la charité (V 6)... Ce n'est rien que d'être circoncis ou incirconcis ; *ce qui est quelque chose, c'est d'être une nouvelle créature..* (VI 15). Ma parole et ma prédication ne reposaient pas sur les discours persuasifs de la sagesse, mais *sur une démonstration d'esprit et de puissance* (I Corinthiens II 4). Personne ne peut poser un autre fondement *que celui qui a été posé, savoir : Jésus-Christ..* (III 11) Grâces soient rendues à Dieu qui nous donne la victoire *par notre Seigneur Jésus-Christ..* (XV 57). Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, *c'est Jésus le Seigneur que nous prêchons...* (I Cor. IV 5). Je me glorifierai bien plus de mes faiblesses, afin que *la puissance de Christ* repose sur moi ; car, quand je suis faible, c'est alors que je suis fort.. (XII 9). Je n'ai point honte de l'Évangile : *c'est une puissance de Dieu* pour le salut de quiconque croit.. (Rom. I 16). Maintenant *affranchis du péché* et esclaves de Dieu, vous avez pour fruit *la sainteté* et pour fin *la vie éternelle*. Car le salaire du péché, c'est la mort, mais le don gratuit de Dieu, *c'est la vie éternelle en Jésus-Christ* notre Seigneur. » (VI 22-23. Voir encore Gal. IV 5, V 16-21, VI 1-5, 9-10, I Cor. I 30, IV 20, VI 11, VIII 6, X 13,

II Cor. V 17-21, Rom. III 23-24, V 14, VII 14-25, XII 9-21, XIII 8-14, etc.) Cela ressort de toutes ces expressions où l'apôtre parle de *la foi en Christ*, où il assimile la foi à *une obéissance*, — de l'accent général de toutes ces épîtres où la question du péché et de la manière d'en être délivré paraît sans cesse en première ligne.

Si donc Paul, dans cette nouvelle période de sa vie missionnaire et poussé par les circonstances, a enrichi le trésor de son Evangile de certaines explications, de certaines théories qui n'en faisaient pas partie intégrante, nous croyons pouvoir noter le rôle prépondérant des données morales primitives sur lesquelles l'apôtre ne cesse de revenir.

3° *Les épîtres de la captivité* (Ephésiens, Colossiens, Philémon, Philippiens). Nous arrivons avec ces quatre dernières lettres à la fin de la vie connue de Paul, et elles ne nous apprennent rien de bien nouveau au point de vue spécial qui nous occupe. Ce que nous observons c'est le rôle de plus en plus central que prend la personne de Jésus dans les développements qu'il réserve à ses lecteurs. La lutte avec les judaïsants a changé de caractère, et l'apôtre se préoccupe beaucoup moins d'eux, il absorbe toutes ses méditations sur Celui qui l'a sauvé, sur son essence et sur son rôle dans l'univers. Aussi, l'entendons-nous moins parler des faits historiques de sa vie, de sa mort et de sa résurrection ; elles ne sont pas mentionnées plus de cinq fois dans les quatre épîtres, et dans trois occasions, (Ephes. II 6, Col. III 1, Phil. III 10) ce sont des allusions au sens moral de cette mort et de cette résurrection tel que nous l'avons défini plus haut. Ce qui domine, c'est la personne pré-

sente, vivante et agissante de Jésus¹. Paul peut dire : « Christ est ma vie » (Phil. I 21) et son but est d'être « en Christ » (Ephes. I 1, 3, 4, 10, etc.), d'être « saisi par Christ » (Phil. I 12), et d'amener ses lecteurs à cet état de communion parfaite. (Ephes. I 3, 6, 7, 14, 19, II, 2-7, 48, III 17, IV 13 16, IV 21, VI 10, Col. I 28, II 6-7, II 13, Philémon 8, 20, Phil. II 12-13, III 8-10, 3 etc.). Il nous paraît inutile d'insister plus longtemps ; les considérations faites plus haut seraient encore de mise ici si nous examinions en détail les idées particulières que Paul développe au cours de ces lettres. Notons seulement combien le courant même des pensées de Paul prouve que les notions essentielles de la religion de Christ étaient à ses yeux des notions morales ; c'est toujours à leur sujet qu'il réfléchit ; nous l'avons vu d'abord se demander *comment* s'opère la délivrance du péché, ici, nous le voyons chercher *qui* est celui qui délivre ; mais toutes ses méditations se concentrent autour du fait lui-même ; et si nous désirions avoir sur ce point une formule qui résume ce que l'apôtre des gentils pensait, nous pourrions la trouver dans cette épître de la fin de sa carrière : « Rendez grâces au Père, qui nous a rendus capables d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière, qui nous a délivrés de la puissance des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés. » (Col. I 12-14). Au fond, ce sont bien là les données fondamentales de la religion du

¹ Voir à ce sujet Ephes. I 21-23, III 19, II 20, Col. I 14-20, II 9-10, III 11, Phil. II 5-8.

Christ, telles que nous pensons les avoir trouvées dans les discours des Évangiles ¹.

e) *Les données essentielles de la religion de Jésus d'après l'épître aux Hébreux*

La dernière grande épître du Nouveau Testament ne nous arrêtera pas longtemps : plus que les autres, en effet, elle se tient sur le terrain de la spéculation, de la réflexion théologique, — c'est-à-dire en dehors de ce qui fait l'objet propre de notre examen.

D'ailleurs, l'auteur prend soin de nous en avertir lui-même, et dans un passage assez frappant pour ne pouvoir être passé sous silence, nous dit à la fois ce qu'il considère comme les fondements de la religion de Jésus, et qu'il n'en parlera pas. « C'est pourquoi, écrit-il, laissant les éléments de la parole de Christ, abordons ce qui est parfait, sans poser de nouveau le fondement du renoncement aux œuvres mortes, de la foi en Dieu, de la doctrine des baptêmes, de l'imposition des mains, de la résurrection des morts et du jugement éternel. (VI 1-2). » A prendre ces renseignements comme ils se présentent, nous devons en conclure qu'aux yeux de l'auteur de l'épître aux Hébreux les éléments de la parole du Christ consistent en ces différents points : 1° renoncement aux œuvres mortes ; 2° foi en Dieu ; ; 3° doctrine des baptêmes ; 4° imposition des mains ; 5° résurrection des morts ; 6° jugement.

¹ Nous séparons les Pastorales des épîtres de Paul, à cause des discussions auxquelles elles donnent encore lieu, et nous en dirons quelques mots plus loin, sans prendre d'ailleurs parti pour, ni contre elles.

C'est là ce que M. Ménégos appelle l'a, b, c du judéo-christianisme.

S'il en est ainsi, nous devons reconnaître une grande différence entre cette épître et le reste des écrits du Nouveau Testament. Nous croyons ne pas pouvoir la nier : elle consiste en ceci, c'est que Christ n'y est pas présenté essentiellement comme le *Sauveur agissant en l'âme de ses disciples pour les amener au bien*. Jésus est le grand prêtre parfait, le nouveau Melchisédec qui a offert pour les péchés du peuple juif (il n'est jamais question des païens) un sacrifice expiatoire (VII 26-27), il est « le chef et le consommateur de la foi » (XII 2), mais cette foi elle-même n'est pas la confiance de l'être humain en la personne de son Rédempteur, elle est « une ferme attente des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas » (XI 1). C'est-à-dire que la foi est *une doctrine* que l'on doit *admettre* et non plus un acte d'obéissance qu'il faut *accomplir* ¹. Jésus lui-même est exalté au plus haut point ; supérieur aux anges, il est l'empreinte de la personne divine, il « est le même aujourd'hui, hier et éternellement » (XIII 8), « il est assis à la droite du trône de Dieu » (XII 2), mais on chercherait en vain dans l'épître aux Hébreux des expressions pareilles à celles de saint Paul : « Pour moi, vivre c'est Christ... Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi. »

On pourrait accentuer encore ce point de vue qui nous semble avoir une grande vérité, mais présenté exclusivement il serait fort injuste. Nous pensons cer-

¹ Un exemple topique de cette conception de la foi est fourni par Hébreux XI 6.

tes que l'auteur de l'épître aux Hébreux, qui écrivait selon toute vraisemblance dans la seconde génération chrétienne (II 1-5), avait une certaine tendance à dogmatiser, à faire peut-être *de ses croyances* la mesure de la vérité. Peut-être aussi, par cela même, ne se rendait-il pas un compte suffisant de ce qu'était vraiment l'essence de la religion dont il vivait, — mais il en vivait, et il nous en a laissé dans son écrit des preuves saisissantes, que nous ne saurions laisser de côté. Non certes, ce n'est pas un théoricien, emprisonné dans une dogmatique desséchante, qui a pu écrire ces lignes : « C'est Jésus qui, dans les jours de sa chair, ayant présenté avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé à cause de sa piété, *a appris*, bien qu'il fût Fils, *l'obéissance* par les choses qu'il a souffertes, et qui, après avoir été élevé à la perfection, est devenu pour tous ceux *qui lui obéissent* l'auteur d'un salut éternel. (V 8-9). Ayant été tenté lui-même dans ce qu'il a souffert, *il peut secourir* ceux qui sont tentés. » (II 18). De même on sera frappé de trouver sous la plume de cet auteur cette expression unique il est vrai, dans son épître, mais qui rappelle tellement le mysticisme de Paul : « Nous sommes *participants de Christ*. » (III 14). La nécessité de la sanctification, un des caractères les plus constants de tous les écrits apostoliques, est, elle aussi proclamée à maintes reprises : « Prenez garde, frères, que quelqu'un de vous n'ait un cœur mauvais et incrédule, au point de se détourner du Dieu vivant. Mais exhortez-vous les uns les autres chaque jour... afin qu'aucun de vous ne s'en-

durcisse par la séduction du péché... (III 12-13). Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en luttant contre le péché.. (XII 14). Recherchez la paix avec tous, la sanctification sans laquelle personne ne verra le Seigneur. » (XII 14). Si l'auteur veut exprimer l'idée que les renégats ne peuvent pas revenir à la foi, comment le fera-t-il ? « Il est impossible, écrit-il, que ceux qui ont été une fois éclairés... *soient encore renouvelés et amenés à la repentance*, puisqu'ils crucifient en eux-mêmes le Fils de Dieu... » (VI, 4-6). Et enfin celui qui paraît parfois disposé à limiter le rôle du Christ à un sacrifice d'expiation, jette pourtant ce cri du cœur : « Jésus... parce qu'il demeure éternellement... *peut sauver* parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu *par lui, étant toujours vivant* pour intercéder en leur faveur ». (VII 24-25).

Qu'en conclure ! Simplement ceci, c'est qu'à l'époque où l'épître a été composée, une confusion sensible se produisait entre les données essentielles de la nouvelle religion et les diverses explications que les chrétiens donnaient de leurs expériences. Cette confusion est très naturelle, elle s'est produite partout et toujours, par la bonne raison qu'un homme convaincu a toujours un certain penchant à affirmer ses croyances comme indiscutablement vraies, — mais il est important de la signaler, et nous aurons à y revenir.

Il nous resterait encore, pour achever l'examen des écrits du Nouveau Testament, à étudier les épîtres à Timothée et à Tite, celle de Jacques et celle de Jude. Mais ni les unes ni les autres ne nous fourniraient de

grands renseignements. Les Pastorales sont des lettres écrites dans un but déterminé, où percent à tout instant le désir de voir suivre aux deux néophytes la bonne voie, « *la saine doctrine* » (I Tim. I 11, VI 3, II Tim. IV 3, Tite I 9 II 1, 10) et la crainte des autres doctrines pernicieuses (I Tim. I 4, IV 1, VI 3, Tite I 14) ; par suite l'auteur insiste beaucoup plus sur l'ensemble de toutes les *idées* chrétiennes que sur les expériences essentielles fondamentales du disciple de Jésus ¹. — L'épître de Jacques elle aussi ne peut guère faire à notre point de vue l'objet d'une étude, car écrite dans un but de morale très marqué, et essentiellement pratique, elle ne traite pas des questions fondamentales ; en dehors de la salutation du début, Jésus n'est nommé qu'une fois (II 1) ; tout le reste est une exhortation au sujet de divers commandements. Quant à Jude, la lettre est vraiment trop courte. Nous arrêtons donc ici notre examen.

Mais nous nous empressons de reconnaître qu'il est fort incomplet. Non seulement nous n'avons fait qu'effleurer sur bien des points l'étude de nos épîtres, mais il conviendrait en bonne logique de poursuivre dans tout le cours des siècles les recherches que nous avons esquissées. Il serait certes captivant de se demander ce que toutes les individualités chrétiennes du catholicisme, de l'hérésie et de la Réforme protestante, ont considéré comme données essentielles de leur foi, ce qu'était au moins leur principe de vie. Qui sait si l'on ne pourrait pas trouver, à travers toutes ces conceptions

¹ Cette remarque n'a d'ailleurs rien d'absolu et souffre des exceptions (I Tim. I 15, Tite III 3-7 etc.).

dogmatiques bizarres, ces théologies glacées, ces raisonnements scolastiques où semble ne passer aucun souffle réchauffant, qui sait si l'on ne trouverait pas, toujours ces mêmes notions morales, cette même souffrance du péché, cette même soif de délivrance dont l'apôtre Paul a si vivement senti la profondeur : « Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ?... Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur ! » (Rom. VII 24-25).

Il est à peine besoin de dire que nous ne pouvons songer à faire ce travail, et passant d'un seul coup à notre monde actuel, nous nous contenterons dans les pages qui vont suivre de comparer brièvement notre résultat avec quelques tendances indépendantes modernes ¹, et avec les Confessions de foi d'un certain nombre d'Eglises protestantes contemporaines. Ce ne sera là que l'ébauche très brève d'un plan dont la réalisation exigerait plusieurs volumes, — heureux encore serons nous si notre travail peut aider à mettre en lumière la profonde vérité de ces quelques lignes de Charles Secrétan : « L'ambition qui veut le juste, qui veut le grand, qui veut le vrai et qui les croit possibles, le sentiment de sa faiblesse propre, de sa misère propre, le mépris du moi, le besoin de changement, le besoin d'une autre force que la sienne propre, la soif de Dieu, voilà ce qui fait le chrétien ² ».

¹ Nous désignons ainsi des tendances qui s'affranchissent des opinions traditionnelles, et qui pourtant sont défendues par des chrétiens ; il va sans dire que nous n'attachons à cet adjectif « indépendant » aucune idée défavorable, — au contraire.

² Ch. Secrétan « Philosophie de la Religion » p. 497.

Deuxième Partie

Les données essentielles de la religion de Jésus, d'après quelques tendances indépendantes contemporaines.

Comme nous l'avons dit plus haut, notre deuxième et notre troisième partie ne peuvent être que des ébauches, et notre seul but doit être d'indiquer en quelques grandes lignes les principales directions de la pensée contemporaine soit d'après quelques grandes individualités, soit d'après les églises, au sujet du Christianisme.

Si nous considérons les tendances indépendantes modernes, nous en remarquerons aisément trois dont l'autorité semble dépasser singulièrement celle de la plupart des autres, et qui comptent le plus de disciples. Elles sont représentées par MM. Sabatier, Harnack et Tolstoï. Tous les trois se disent chrétiens, et ont résolu à leur façon le problème que nous nous sommes posés. Nous examinerons dans les pages qui vont suivre leurs solutions à la lumière des développements précédents.

**Les données essentielles de la religion
de Jésus d'après M. Sabatier**

M. Sabatier a formulé ses conclusions sur ce sujet dans un paragraphe de son livre « *l'Esquisse d'une Philosophie de la Religion* ». Ce paragraphe est intitulé « l'Essence du Christianisme » (p. 174-213). C'est à lui que nous emprunterons notre exposé, sans renoncer d'ailleurs à consulter le reste du célèbre ouvrage. Nous chercherons d'abord à nous rendre un compte exact des idées qui y sont défendues, pour présenter ensuite quelques observations.

1. — « En demandant quel est le principe du christianisme, écrit le professeur de Paris, que voulons-nous savoir ? Rien d'autre en vérité que ce qui fait qu'un chrétien est chrétien ; l'élément intérieur qui, présent dans l'âme, compense, à la rigueur, l'absence ou le défaut de tout le reste, et, absent, ne saurait être compensé, ni suppléé par rien ; l'expérience religieuse, en un mot, qui détermine et spécifie la conscience de tous les chrétiens... » (p. 175).

Voilà la base posée ; cela fait, M. Sabatier interroge la conscience des chrétiens et y trouve deux affirmations fondamentales : la première, c'est que *leur religion est la religion parfaite* parce qu'elle est « la réalisation parfaite de leur rapport avec Dieu et du rapport de Dieu avec eux » (p. 176) ; — la seconde, c'est que cette

relation de Dieu avec leur âme *ne date pas d'eux* : « Je ne puis en rapporter l'origine à mes parents, bien que je l'ai peut-être reçue d'eux ou des maîtres qu'ils m'ont donnés ; ni à mon église, bien que je sois et reste toujours son catéchumène ; car parents, maîtres, églises diront comme moi que cela les dépasse, et qu'ils ne m'ont transmis que ce qu'ils avaient eux-mêmes reçus. Remontant ainsi dans le passé la chaîne vivante des expériences chrétiennes, j'arrive à une première expérience créatrice et inaugurale, qui a rendu possible et a engendré toutes les autres. Cette expérience s'est faite un jour, dans la conscience de Jésus-Christ. J'affirme donc, non seulement que le Christianisme a le Christ pour auteur, mais qu'il a dans la vie intérieure du Christ, son premier germe, et que là s'est faite tout d'abord la révélation divine qui se répétant ensuite de proche en proche, a éclairé et vivifié toute l'humanité. Religion idéale, le christianisme est donc en même temps une religion historique, indissolublement liée, non pas seulement aux maximes de la morale et aux vérités de la doctrine de Jésus, mais à sa personne même, et à l'action permanente de l'esprit nouveau qui l'animaient et qui revit de génération en génération chez tous ses disciples » (p. 177). Voilà donc qui est clair : être chrétien, c'est avoir fait l'expérience que Christ a faite d'une relation parfaite entre Dieu et son âme.

Mais avant d'aller plus loin, l'auteur est arrêté par la fameuse *question préalable* des philosophes : comment l'absolu, le parfait, tomberait-il dans l'histoire ? Comment Jésus aurait-il expérimenté la relation parfaite de

son âme avec Dieu ? M. Sabatier répond en distinguant la perfection *quantitative* c'est-à-dire une « collection complète de vertus, de mérites, de facultés dont l'addition numérale fait la notion entière », et qui est contradictoire par définition, de la perfection *qualitative* qui n'a avec la précédente aucune commune mesure. Un brin de mousse naissant dans un bloc de pierre est vis-à-vis de cette matière sans vie, une sorte de « perfection positive ». De même Jésus, faisant pour la première fois une expérience que personne n'avait faite, a été une sorte de perfection positive en face du reste de l'humanité.

Ceci accordé, quelle est cette expérience faite par Jésus ? En effet c'est là l'important : « il est certain, affirme M. Sabatier, que nous y trouverons le principe et l'essence du christianisme lui-même, car il serait par trop paradoxal de soutenir que le Maître seul a été exclu du bénéfice de la religion dont il a fait hériter tous ses disciples. Non ; nous pouvons affirmer en toute sécurité que le principe du christianisme, fut tout d'abord le principe même de la conscience du Christ. Déterminer l'un, ce sera définir l'autre à coup sûr » (p. 183). Or, étant donné que la conscience religieuse d'un homme « c'est le sentiment du rapport dans lequel cet homme est et veut être, avec le principe universel dont il sait qu'il dépend, et avec l'univers lui-même dans lequel il se voit engagé comme une partie dans l'ensemble » l'illustre professeur définit comme suit le principe de la conscience de Jésus : *relation filiale avec Dieu, fraternelle avec les hommes*. C'est là l'expérience fondamentale « inaugurée » par le Christ.

Et c'est là celle de ses disciples, « ils sont chrétiens dans l'exacte mesure où la pitié filiale de Jésus se reproduit en eux, et détermine à son image et à sa ressemblance, leur propre piété. On les reconnaît et ils se reconnaissent eux-mêmes à ce signe *unique* mais *suffisant* ¹, à cette confiance avec laquelle ils appellent Dieu leur Père, s'abandonnent à son amour, et vivent déjà de cette vie de renoncement à soi et de dévouement aux autres. Tous ceux qui *ont ainsi élevé* leur vie intérieure, de la région basse de l'égoïsme ou de l'orgueil, à la région supérieure de l'amour et de la vie en Dieu, qui ont trouvé *dans cette conversion profonde*, avec *le pardon et l'oubli de leur vie passée*, le germe et l'espoir d'une vie plus haute, de la vie parfaite, et par conséquent éternelle, sont la véritable *postérité religieuse* du Christ à travers toute l'histoire ; ils *font revivre* son esprit, continuent son œuvre, et restent religieusement aussi dépendants de lui et aussi marqués à son image, que peuvent l'être les descendants d'un ancêtre plus ou moins connu, dont le sang et la vie n'ont pas un instant cessé de couler dans leurs veines. » (p. 185). Telle est bien aux yeux de M. Sabatier l'expérience fondamentale des chrétiens.

Et pour faire cette expérience de relation filiale avec Dieu, point n'est besoin de « tenir pour vraie toute l'histoire évangélique » (p. 187), car ce qui nous reste de la personne de Jésus, c'est son « expérience religieuse » et non « les expressions qu'elle a pu rencontrer. » p. 188). Encore moins faudrait-il confondre

¹ C'est nous qui soulignons, de même que dans les pages suivantes, lorsque nous citerons M. Sabatier.

« le phénomène psychologique, le fait intime et vivant de piété que nous avons constaté dans l'âme du Christ avec les explications théologiques, et par suite avec les dogmes qu'on en a tirés. » (p. 189). Fils de David, Fils de Dieu, né d'une vierge, Logos trinitaire, etc. « entre ces explications poétiques ou métaphysiques, chacun peut choisir celle qui lui agréa le mieux, à moins — ce qui serait beaucoup plus sage, de n'en adopter aucune, de reconnaître qu'aucune n'appartient à l'essence du christianisme, que toutes pèchent par l'ambition outrepassante de vouloir dire ce que l'on ignore absolument, et qu'il serait plus sage de s'en tenir pour expliquer la conscience de Jésus et sa piété filiale, à l'affirmation religieuse des simples et des ignorants : c'est Dieu qui a fait cela. » (p. 190) Penser autrement c'est transformer « en un rapport métaphysique ce qui était en Jésus un sentiment moral et humain, et sa piété personnelle et vivante, en une pierre lourde et morte... Si en Jésus, ce n'est pas l'homme même, mais un être divin qui se sent et se dit le « Fils de Dieu », en vertu de son origine métaphysique, il est bien clair alors, qu'il y a là pour lui, un privilège incommunicable au reste des hommes qui sont d'une origine toute terrestre. L'expérience religieuse, la révélation divine qui s'est faite dans sa conscience, ne peut plus se faire dans la mienne. Jésus me reste essentiellement étranger... sa vie intérieure n'est pas ma vie, sa prière ne peut devenir ma prière. » (p. 191) Or c'est le contraire qui est vrai.

Et alors, continue M. Sabatier, nous comprenons seulement l'Évangile de Jésus dont le but est « avant

tout d'éveiller la vie morale. » (p. 193). En paix avec Dieu, Jésus était en paix avec l'univers, en relation fraternelle avec les hommes : parmi eux « Jésus rencontrait le péché avec tous ses effets de déchéance morale et de souffrance physique. Du contact de sa piété filiale et de cette grande misère humaine, naissait un double appel : voix du Père dans son âme, plainte de ses frères autour de lui ; et ce double appel engendrait son ministère de relèvement, de consolation et de salut. » (p. 198). Et alors il se met à prêcher. « Sa parole s'enferme dans l'antithèse traditionnelle chez tous les prophètes, de la faiblesse de l'homme et de la puissance de Dieu, du péché et du pardon, du repentir et de la confiance, de la maladie et de la guérison, de l'humilité et du relèvement. Mais il a une manière d'entendre ces termes et de les joindre ensemble, de les faire même sortir l'un de l'autre, qui les renouvelle entièrement. Trouver dans la douleur de la faute, le principe et le germe de la vie sainte, et dans la soif et la faim, la source même du rassasiement ; faire passer ainsi toute âme humaine, par ce drame intérieur du repentir et de la conversion où elle se régénère et se renouvelle, tel est l'unique mais l'admirable et tout puissant mystère de son Évangile. » (p. 200). Souveraineté de la loi morale, miséricorde de Dieu, tels ont été ses deux grands principes qui ont concilié dans le Père ces deux sentiments, dissociés par le péché, de l'amour et de la justice.

Au terme de ce qu'il appelle sa « longue méditation » sur l'essence du christianisme, M. Sabatier formule cette conclusion : « une chose m'apparaît très claire :

c'est la nécessité, ou mieux l'obligation où je suis désormais, de distinguer entre l'essence purement morale du christianisme et toutes ses expressions ou réalisations historiques, *même les plus hautes et les plus fidèles.* » (p. 204) Le christianisme a dû emprunter partout où il a passé, soit au peuple juif du sein duquel il est né, soit aux peuples païens qu'il a transformés, des idées, des conceptions, peut-être même surtout des systèmes transitoires qui les uns après les autres s'effritent en poussière sous l'effort des ans, et laissent resplendir toujours plus pure son incorruptible beauté, « *car le christianisme n'est rien s'il n'est pas, en nous, tout ensemble, un idéal qui n'est jamais atteint et une force intime qui nous pousse toujours à nous dépasser.* » (p. 207) C'est sur ce mot profond que finit à proprement parler le chapitre de M. Sabatier, car les pages suivantes sont consacrées à développer les altérations du principe chrétien que nous avons indiquées plus haut. — Que devons nous penser de cette solution ?

2 — Nous n'avons pas, si nous voulons rester dans les limites déjà si vastes de notre travail, à critiquer les idées de l'éminent professeur, au nom d'une solution personnelle qui nécessiterait elle aussi toute une série d'arguments. Nous avons simplement à nous demander, si, d'après la solution que nous avons cru pouvoir retirer de l'étude des Evangiles, celle de M. Sabatier se trouve vraiment rendre compte des données essentielles de la religion de Jésus. Si en effet il n'en était pas ainsi, les développements de l'*Esquisse* pourraient être la vérité même qu'ils ne sauraient prétendre à expri-

mer d'une façon complète le centre du Christianisme. Comme nous l'avons dit, nous partons de ce principe qu'en toute sincérité seules peuvent se dire vraiment *chrétiennes*, les tendances dont l'œuvre voulue du Christ est le principe. Celle de M. Sabatier rentre-t-elle dans cette catégorie ?

Il nous semble, d'après les résultats auxquels nous ont conduit les Evangiles, qu'il exprime merveilleusement le but de la religion de Jésus. Oui, Christ a voulu qu'une relation parfaite et filiale soit établie entre les hommes et Dieu, c'est-à-dire que les hommes accomplissent pleinement la volonté du Père, oui, l'essence du christianisme est une essence morale, et ni ses formes historiques ni ses théologies n'en font partie intégrante. Cela, il ne nous semble pas que l'on puisse le nier, à moins de dire que Jésus n'a pas lui-même saisi la vraie grandeur de la nouvelle religion, à moins de préférer à nos Evangiles les décrets des Conciles ou les écrits des Pères grecs ou latins. — Mais si *sur ce point*, nous croyons que les documents des livres saints donnent au professeur de Paris raison entière, il nous paraît que, sur d'autres et de fort importants, *ses idées* ne rendent pas compte de *toutes* les données essentielles de la religion de Jésus, qu'elles laissent même dans l'ombre deux des plus fondamentales, sans lesquelles, à nos yeux, nous avouons ne plus pouvoir comprendre aucun des enseignements du Sauveur. C'est ce que nous voudrions maintenant essayer de prouver.

a) Notre première critique portera *sur l'absence*, parmi les données essentielles de la religion du Christ d'après M. Sabatier, *du sentiment du péché, de la né-*

cessité de celui du repentir et du pardon pour être chrétien.

Nous sommes assuré, en écrivant ces lignes, de soulever des objections. Les pages précédentes dont nous avons intentionnellement souligné beaucoup de passages, ne font-elles pas fréquemment mention du péché de la conversion, du changement du cœur, de la repentance, de ce drame intérieur qui doit transformer l'homme? (voir surtout l'*Esquisse* p. 183 et 200, aussi p. 147 et 254). — Cela est certain, et nous ne nous chargerons pas d'expliquer cette difficulté, — car nous croyons qu'il y a difficulté. Qu'on veuille bien se le rappeler en effet, — M. Sabatier a déclaré chercher le principe du christianisme dans la conscience de Christ (p. 183). « Déterminer l'un, ce sera définir l'autre, à coup sûr. » Or Jésus a-t-il connu *pour lui-même* le sentiment du péché? A-t-il connu le repentir et le pardon, a-t-il *du se convertir* d'après l'éminent professeur? Il semble bien que non: Christ, dit-il « a été humble, patient, doux, *saint à Dieu*, miséricordieux aux hommes, terrible aux démons. *Sans aucun péché*, sans bien extérieur, sans aucune production de son ordre. Oh! qu'il est venu avec pompe et une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur qui voient la sagesse! » (p. 189). Voilà qui paraît clair. Mais alors si le Sauveur n'a pas connu le péché, il n'a connu ni le repentir, ni le pardon, — et comme les chrétiens « sont chrétiens dans l'exacte mesure où la piété filiale de Jésus se reproduit en eux, et détermine à son image et à sa ressemblance, leur propre piété », il en découle que les expériences du repentir et du pardon, inconnues à la conscience de Jésus, ne

font pas partie d'après M. Sabatier des données *essentiellement* chrétiennes... Si vraiment Christ a été saint, et si son expérience religieuse est l'expérience normale du chrétien, il nous paraît difficile d'éviter sur ce point une opposition complète entre les notions fondamentales de la religion de Jésus d'après les Evangiles et celles qui nous sont présentées ici comme telles.

b) Ce n'est pas tout. Une seconde divergence bien sensible entre les résultats auxquels l'étude des textes conduit et ceux que proclame le professeur de Paris, c'est que d'après les premiers, Jésus s'attribue *à lui seul* le pouvoir de faire naître dans la conscience du croyant cette « vie plus haute », cette « vie parfaite », tandis qu'aux yeux de M. Sabatier l'expérience de Jésus « s'impose avec le caractère impératif de l'idéal. » (p. 185). Elle est le souvenir sacré des chrétiens, le point de départ, et c'est dans la mesure où leurs expériences se rapprochent de la sienne qu'ils sont plus chrétiens, qu'ils sont « la véritable postérité religieuse du Christ à travers toute l'histoire. » (p. 185). Quant au moyen pour les hommes de réaliser cette expérience, il semble se trouver, d'après le professeur de Paris dans « la douleur elle-même de la faute » (p. 200) qui est « le principe et le germe de la vie sainte ». — On saisit la différence qui sépare le Jésus des Evangiles agissant et sauvant personnellement, du Jésus de M. Sabatier réalisant pour la première fois une relation idéale entre Dieu et sa conscience, et laissant cette expérience en héritage à l'humanité.

D'où vient vraiment cette opposition? De ce que, nous semble-t-il, M. Sabatier ne fait pas la distinction, si

marquée par les Evangélistes entre *la vie religieuse* de Jésus, et *la religion qu'il enseigne* : il considère Jésus comme le premier disciple de sa religion : « il serait par trop paradoxal de soutenir que le Maître seul a été exclu du bénéfice de la religion dont il a fait hériter tous ses disciples. » (p. 183). Or les Evangiles nous ont offert un exemple de ce paradoxe là ! Ils nous ont montré en Jésus un être *saint* qui vient dire aux hommes *pécheurs*, de venir à lui, qu'il leur donnera la paix. La foi qu'il réclame d'eux est une confiance en son pouvoir pour leur pardonner et les aider à faire le bien, pour les sauver. M. Sabatier au contraire s'exprime ainsi : « Dans notre *foi au Christ*, qu'avons nous trouvé comme essence de la piété parfaite et éternelle ? Rien d'autre que *le repentir moral, la confiance en l'amour du Père, et le sentiment filial de sa présence immédiate et agissante dans le cœur,* » (p. 254), c'est-à-dire que l'essentiel dans la foi au Christ, c'est le souvenir de l'expérience faite par le Christ, mais non pas la personne du Christ exerçant une action. Ce n'est pas l'impression qui nous a semblé ressortir de l'étude des Evangiles.

En résumé nous dirons que selon nous M. Sabatier, s'il a indiqué à l'activité du chrétien le même but moral que les documents évangéliques lui attribuent, se distingue d'eux en laissant un peu trop dans l'ombre l'importance fondamentale de la repentance et du pardon, mais surtout en n'attribuant au Christ que le rôle de simple prototype de l'expérience chrétienne, au lieu de celui de Sauveur, de créateur de la vie vraie.

CHAPITRE II

Les données essentielles de la religion de Jésus d'après M. Harnack

Si depuis trois ans environ, on se préoccupe de divers côtés avec tant de passion de l'Essence du Christianisme, la cause en est sans doute à l'apparition du fameux ouvrage du professeur de Berlin qui a provoqué une agitation, encore à peine calmée. On ne saurait nier l'immense influence exercée par ce volume, et à ce titre il mérite d'être examiné de près. Nous procéderons comme précédemment, en exposant d'abord la réponse de M. Harnack pour présenter ensuite quelques observations¹.

1. — Nous noterons d'abord que M. Harnack se pose exactement le problème, comme nous nous le sommes posé, — au point de vue historique. « Notre tâche est délimitée et traitée à un point de vue purement historique », écrit-il. « Cela nous obligera à reconnaître ce qu'il y a d'essentiel, ce qui demeure même sous les formes et les apparences les plus sèches, à le relever, et à en rendre compte (p. 3)... Qu'est-ce que le Christianisme ? Nous voulons simplement ici chercher à répondre à cette question d'après son sens historique,

¹ Les citations sont faites directement d'après le texte allemand et ne sont pas empruntées à la traduction française publiée récemment.

c'est-à-dire au moyen de la science historique et de l'expérience vitale de l'histoire vécue » (p. 4).

Après quelques considérations préliminaires sur les sources d'après lesquelles il jugera, (les trois premiers évangiles), sur les miracles, le développement et le caractère de Jésus, la prédication de Jean-Baptiste, le professeur de Berlin entre dans le vif de son sujet. « Si nous considérons, dit-il, la prédication de Jésus, nous pouvons la considérer sous trois angles : ...*le royaume de Dieu et sa venue, Dieu père et l'infinie valeur de l'âme humaine, la plus haute justice et le commandement de l'amour* » (p. 33). Que faut-il entendre sous ces trois expressions ?

a) *Le Royaume de Dieu et sa venue*

Aux yeux de M. Harnack il convient de ne pas considérer comme le vrai sens de cette notion les descriptions eschatologiques des Évangiles ; celles-ci sont l'écorce, mais ne sont pas le noyau. « Ce qui appartenait en propre à Jésus, c'était l'autre conception d'après laquelle le royaume de Dieu ne vient pas de façon à ce qu'on le remarque, et se trouve déjà ici bas. Celui qui veut savoir ce que le royaume de Dieu et la venue de ce royaume signifient dans la prédication de Jésus, doit lire ses paraboles et les méditer. Alors il comprendra de quoi il y est question. Le royaume de Dieu vient, quand il vient au cœur des *individus*, pénètre dans leur *âme*, quand ils le saisissent. Le royaume de Dieu est *le règne de Dieu*, sans doute, mais il est le règne du Dieu saint dans le cœur des individus, *il est la force*

même de Dieu. Ici s'évanouit tout appareil dramatique au sens extérieur et mondain, ici sombre l'espérance d'un avenir matériel. Prenez les paraboles, celle du Semeur, de la Perle précieuse, du Trésor dans le champ, — et vous verrez que le Royaume c'est la parole de Dieu, c'est Dieu même, et qu'il ne s'agit plus d'anges ni de démons, ni de trônes, ni de principautés, mais de Dieu et de l'âme, de l'âme et de son Dieu » (35-36). Si nous allons encore plus au fond, et nous demandons en quoi consiste ce royaume, le professeur de Berlin se sert de la fameuse parole par laquelle Jésus cherche à calmer les doutes de son précurseur : « C'est en constatant la défaite et la disparition de la misère, de la souffrance, de la maladie, c'est en voyant cette activité même que Jean doit sentir la venue d'une époque nouvelle » (p. 39). C'est aussi le pardon des péchés : « Comme Jésus appelle à lui les malades et les pauvres, il appelle aussi les pécheurs, et cet appel est l'appel décisif : le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui est perdu. Maintenant seulement tout ce qui est extérieur et se rapporte uniquement à l'avenir paraît avoir disparu ; l'individu est racheté, et non le peuple ou l'état ; *les hommes nouveaux surgissent*, et le royaume de Dieu est à la fois une force et un but » (p. 39).

Tel est aux yeux de M. Harnack le vrai sens essentiel de l'expression de Jésus : il en tire les conséquences suivantes : « Elles sont au nombre de trois. D'abord c'est que ce royaume est surnaturel, un don d'en haut, non un produit de la vie naturelle ; ensuite, qu'il est un bien de nature purement religieuse ; enfin qu'il est ce que l'homme peut acquérir de plus important, le bien

suprême, qu'il pénètre toute la sphère de son être parce que le péché est pardonné et la misère vaincue » (p. 40).

b) Dieu père et l'infinie valeur de l'âme humaine

Si le royaume de Dieu ainsi conçu donne déjà une idée claire de l'essence de la prédication du Christ, M. Harnack croit pouvoir à un autre point de vue la caractériser par la paternité de Dieu et la valeur infinie de l'âme humaine qui se laisse pénétrer de Dieu. D'après la prière du Sauveur « Notre Père », et trois autres de ses paroles, il montre l'originalité profonde de cette notion : « Celui qui peut dire au Maître des cieux et de la terre : mon Père, celui-là est au-dessus des cieux et de la terre, et il a une valeur plus grande que celle du monde entier. Mais cette glorieuse promesse est encadrée dans un sérieux avertissement. Elle est à la fois un don et un devoir. Combien les Grecs pensaient différemment ! Certes, Platon a déjà chanté le saint cantique de l'esprit, l'a distingué du monde des apparences, et affirmé son origine éternelle. Mais c'était l'intelligence qu'il opposait à la matière brute et aveugle, et il léguait son message aux savants. Jésus-Christ appelle toute âme misérable, il s'adresse à tous ceux qui ont une figure d'homme et leur dit : vous êtes des enfants du Dieu vivant, non seulement vous valez mieux que beaucoup de passereaux, mais aussi que le monde entier » (p. 43). Ce caractère de dignité de l'âme humaine dans sa vie cachée en Dieu paraît à M. Harnack l'élément fondamental de l'enseignement du Christ : « Dans cette suite de pensées : Dieu, le Père, la provi-

dence, la filialité et la valeur infinie de l'âme humaine, s'exprime tout l'Évangile. En retrancher quelque chose serait déjà le détruire. En élargissant à l'humanité et au monde dans leur ensemble la pensée de la providence et en rejetant ses origines jusque dans l'éternité, tandis qu'il annonce la filialité divine comme un don et un devoir, Jésus a saisi les premiers balbutiements de la religion en puissance, et leur a donné leur expression dernière. Disons-le encore : qu'on ait à l'égard de son Évangile l'opinion que l'on veuille, il est certain que depuis son apparition la dignité de notre race s'est accrue. Avoir vraiment du respect pour l'homme, c'est qu'on le sache ou non, reconnaître pratiquement Dieu comme le Père » (p. 45).

c) La plus haute justice et le commandement de l'amour

M. Harnack croit pouvoir rendre compte encore plus complètement de l'enseignement de Jésus en le définissant comme l'idéal moral. La « plus haute justice » est à ses yeux celle qui dépasse la mesure des œuvres extérieures, celle qui témoigne de l'intégrité des sentiments, et il cite les paroles si fermes du Christ dans le sermon sur la montagne : « Vous avez appris qu'il a été dit..., mais moi je vous dis... ». Cette « plus haute justice » atteint son couronnement dans l'amour et dans l'humilité, et dans une page sublime, que l'on voudrait pouvoir citer tout entière, l'auteur montre comment Jésus a dépassé les penseurs de Grèce et les prophètes de Judée. Certes les uns et les autres, se développant dans leurs milieux différents ont pu sentir la nécessité

de la justice : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit ! » Mais le Sauveur a révélé la vraie, la plus haute justice, la justice de la compassion et de la charité : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites le leur aussi de même ».

Et après avoir ainsi développé les trois éléments essentiels de la prédication du Christ, M. Harnack conclut : « J'espère avoir ainsi montré que cet angle spécial (plus haute justice, nouveau commandement de l'amour) sous lequel on peut envisager les pensées de Jésus, permet lui aussi de se rendre compte de *tout* son enseignement. En fait, ces trois idées que nous avons distinguées l'une de l'autre, — le Royaume de Dieu, Dieu Père et la valeur infinie de l'âme humaine, la plus haute justice s'exprimant dans l'amour, — s'identifient l'une avec l'autre ; car, en dernière analyse, le royaume de Dieu n'est pas autre chose que le trésor de l'âme, l'âme assurée de posséder un Dieu, éternel et miséricordieux, et l'on peut en déduire aisément, tous les sentiments d'espérance, de foi et d'amour que la chrétienté a reconnus dans les paroles de Jésus et veut à jamais retenir » (p. 50). Il serait difficile à M. Harnack d'exprimer plus clairement sa pensée. A ses yeux, les données essentielles de la prédication du Sauveur sont la paternité de Dieu, et la loi d'amour, le « Notre Père », et le « Sommaire de la loi ».

Nous pourrions arrêter ici cet exposé, mais M. Harnack a désiré en quelque sorte confirmer ses résultats en montrant la solution que l'Évangile, tel qu'il le comprend, donne à certaines grandes questions, et comme, chemin faisant, il en profite pour s'exprimer

parfois plus définitivement encore sur sa pensée, nous le suivrons rapidement dans son étude.

a) *L'Évangile et le monde ou la question de l'Ascétisme*

Le professeur de Berlin examine d'abord la théorie d'après laquelle le Christianisme serait une école d'ascétisme, et marque ainsi la position qu'il prend vis-à-vis du catholicisme monacal, de Schopenhauer et de Tolstoï. A ses yeux, la conduite même de Jésus auprès de ses amis et de ses contemporains, la vie des apôtres après lui, et la loi d'amour, excluent la possibilité d'une règle sévère d'après laquelle tous les biens de la terre eussent été déclarés par le Maître mauvais en soi. Ce que Jésus a voulu, c'est empêcher qu'en aucun cas *la richesse, les soucis, l'égoïsme* n'étouffent la vraie vie en l'âme de ses disciples : « Au sens vrai de ce mot l'Évangile n'est pas l'ascétisme ; car c'est un message de confiance en Dieu, d'humilité, de pardon des péchés et de miséricorde ; rien ne parvient à cette hauteur, et dans ce cercle étroit rien ne peut pénétrer. De plus, les biens terrestres n'appartiennent pas au diable, mais à Dieu : — votre père dans les cieux sait que vous avez besoin de tout cela ; il habille les lys, et nourrit les oiseaux du ciel. L'Évangile ne donne donc aucune place à l'ascétisme ; mais il réclame une lutte, la lutte contre la richesse, les soucis, l'égoïsme, et il demande et implique *l'amour qui sert et se sacrifie*. Cette lutte et cet amour sont l'ascétisme au sens évangélique, et attribuer à l'Évangile de Jésus d'autres exigences, c'est le méconnaître. C'est méconnaître sa grandeur et son sérieux ; car il y a quelque

chose encore de plus sérieux que « de laisser brûler son corps ou de donner son bien aux pauvres », c'est le « renoncement à soi-même et l'amour » (p. 56).

b) L'Évangile et la pauvreté, ou la question sociale

M. Harnack prend ensuite position contre ceux qui veulent trouver dans la prédication de Jésus, soit un programme éternel d'activité sociale, soit un conservatisme religieux, ignorant de toutes les misères et satisfait de l'affirmation générale de la bonté de Dieu. Il pense que sa solution fournit une réponse meilleure. Jésus n'a certainement pas posé de règles à ce point de vue, « mais jamais, même dans le Bouddhisme, une religion ne s'est présentée avec une prédication sociale plus pénétrante et ne s'est identifiée plus avec elle que l'Évangile, — car en prononçant cette parole : aime ton prochain comme toi-même, Jésus la prenait véritablement au sérieux, il a fait la lumière sur toutes les circonstances particulières de la vie, sur le monde de la faim, de la pauvreté et de la misère, cette maxime est à ses yeux religieuse, à vrai dire c'est la maxime religieuse par excellence... L'Évangile ne prêche pas seulement la solidarité et le secours des souffrants, mais cela même est son contenu essentiel... Il est un message social d'une gravité saintement puissante et imposante ; il est l'enseignement de la solidarité et de la fraternité... Ce message est lié à la reconnaissance de la valeur infinie de l'âme humaine, et il est encadré dans la prédication du royaume de Dieu. À ce point de vue on peut aussi dire qu'il en est une partie essentielle. Mais on

n'y trouvera pas de lois, de règlements ou d'ordonnances bouleversant les conditions actuelles » (p. 63-65).

c) L'Évangile et la justice ou la question des gouvernements

Ici encore M. Harnack se rencontre avec Tolstoï, et si à un certain point de vue, — pour ce qui concerne la position du chrétien vis-à-vis du gouvernement, la conduite soumise mais fière de Jésus lui paraît résoudre aisément la question, il n'en va pas tout à fait de même, lorsque l'on se demande si le chrétien a le droit personnellement d'en appeler à la justice et de défendre ses intérêts. « C'est se moquer de l'Évangile que de dire qu'il protège et sanctifie tout ce qui à un moment donné se présente comme lois et justice. Permettre et supporter n'est pas la même chose que fortifier et conserver. On doit se poser sérieusement la question de savoir si l'on ne devrait pas ici parler que de support, et si Tolstoï n'a pas raison » (p. 69). Pourtant le professeur de Berlin conclut à la négative. Sans doute Jésus recommande à ses disciples d'user de douceur et d'amour vis-à-vis de leurs adversaires : « Mais doit-on renoncer encore en face de l'ennemi, et dans tous les cas, à la défense de ses droits, doit-on se servir des seules armes de la douceur ? Le gouvernement, pour parler comme Tolstoï, ne doit-il pas punir, doit-il par là même disparaître, les peuples ne doivent-ils pas résister lorsqu'ils sont insolamment attaqués ? J'ose affirmer que Jésus n'a pas songé à des cas pareils, et que l'application de ses paroles à ces circonstances est une méprise maladroite

et dangereuse. Le seul but de Jésus a été de faire vivre l'amour dans le cœur. Prétendre qu'en poursuivant la défense de ses droits, en plaidant consciencieusement en justice et en punissant sérieusement, on ne puisse pas continuer à aimer, est un préjugé que l'on chercherait en vain à justifier par la lettre des sentences du Maître, car elles ne veulent en aucune manière être des formules légales. Ajoutons seulement ceci, pour ne pas faire déchoir le précepte évangélique : le disciple de Jésus doit pouvoir renoncer à la défense de ses droits, et il doit travailler à la constitution d'un peuple de frères où la justice n'aura plus besoin de s'unir à la force pour triompher, mais où elle ne sera que l'obéissance libre au devoir » (p. 71). Et M. Harnack en terminant ce paragraphe, et en examinant les scrupules des chrétiens sociaux à pousser le peuple aux revendications violentes, ajoute : « L'Évangile nous dit positivement ceci : Qui que tu sois, et dans quelque situation que tu te trouves, que tu sois esclave ou libre, combattant ou oisif, ton devoir personnel reste le même; il n'y a pour toi qu'une disposition possible... C'est d'être un enfant de Dieu, un citoyen de son royaume, et d'aimer. C'est à toi de décider en toute liberté comment tu dois te conduire dans la vie terrestre et servir ton prochain » (p. 74).

d) L'Évangile et le travail, ou la question de la civilisation

C'est au fond à peu près le même problème que le précédent, et M. Harnack fait remarquer que si Jésus

n'a pas poussé au travail, dans le sens moderne du progrès de la civilisation, cela vient de ce que son but n'était pas de donner des préceptes légaux, applicables aux conditions extérieures de la vie humaine, mais au contraire de faire comprendre à ses disciples comment leur vie acquerrait un sens vrai, et le seul but digne d'être poursuivi. Ce but c'est le royaume du Dieu père, le Royaume de l'Éternel et de l'amour; en dehors de lui la vie humaine n'a plus de véritable sens : Un seul est votre maître, et vous êtes tous frères.

e) L'Évangile et le Fils de Dieu ou la question de la Christologie

Nous arrivons avec ce problème à un point central dont le professeur de Berlin sent toute l'importance. Qu'a pensé Jésus de lui-même? Après avoir limité soigneusement la question par deux observations préliminaires importantes, à savoir : 1° que Jésus a toujours lié la foi en sa personne à l'observation de ses commandements. 2° qu'il a toujours désigné Dieu comme plus grand, comme seul bon, M. Harnack interroge l'ensemble de la prédication du Sauveur et recueille son témoignage sur sa personne. À ses yeux, Christ s'est désigné comme *fil*s de Dieu et comme *Messie*. Comme *fil*s de Dieu il a affirmé connaître le Père dans une mesure où personne ne le connaissait avant lui. « De quelle manière il est arrivé à cette conscience de l'originalité de sa filialité divine, de quelle manière il est arrivé au sentiment de sa force et du devoir qui lui incombait, c'est là son secret, et aucune psychologie ne le fera connaître. La

confiance avec laquelle d'après Jean il s'adresse au Père : Tu m'as aimé avant la fondation du monde, est sûrement l'expression de la certitude personnelle de Jésus. Ici doit s'arrêter toute recherche. » (p. 81) — Comme *Messie* Jésus a cru répondre à l'attente vague et anxieuse de son peuple soupirant après un libérateur, mais ici encore « nous ne saurons jamais par quel développement intime Jésus est passé de la certitude qu'il avait d'être le Fils de Dieu à celle d'être le Messie promis. » M. Harnack sent cependant la nécessité d'aller plus avant, et ici nous lui laissons la parole, pour ne pas risquer de défigurer sa pensée sur ce point capital : « Comment Jésus lui-même s'est-il placé vis-à-vis de son Evangile ? y prend-il une place quelconque ? Nous avons ici à donner une réponse affirmative et une réponse négative. 1° L'Evangile est tout entier contenu dans les notions que nous avons relevées plus haut, et rien d'étranger à elles ne doit y pénétrer, c'est le domaine des relations de Dieu et de l'âme, de l'âme avec son Dieu. Jésus n'a jamais douté que Dieu ne puisse être trouvé et ne soit vraiment trouvé dans la loi et dans les prophètes : Il t'est prescrit, ô homme, ce qui est bien et ce que ton Dieu demande de toi, à savoir que tu observes la parole de Dieu, que tu sois aimant et humble à l'égard de ton Dieu. Le péager au temple, l'enfant prodigue sont ses paradigmes ; aucun d'eux ne sait rien d'une christologie quelconque ; et pourtant le péager a la véritable humilité que la justification récompense. Pour peu qu'on s'y arrête trop et qu'on subtilise, on détruit la simplicité et la grandeur de la prédication de Jésus dans une de ses plus éclatantes manifestations.

C'est une hypothèse désespérée que de prétendre qu'aux yeux de Jésus sa prédication tout entière était un phénomène passager, que ses enseignements devaient après sa mort et sa résurrection être autrement compris, peut-être même que quelques-uns devaient être laissés complètement de côté comme sans valeur. Non, — cette prédication est plus simple que les Eglises n'ont voulu l'admettre, plus simple, mais à cause de cela plus générale et plus sérieuse. On ne peut lui échapper en se servant de cette excuse : la Christologie n'est rien à mes yeux, donc cette prédication n'est pas pour moi. Jésus a rapproché les hommes des grands problèmes de leur destinée, il leur a annoncé la grâce et la miséricorde de Dieu, et il a demandé une réponse décisive : il faut choisir entre Dieu ou Mammon, entre la vie éternelle ou la vie terrestre, l'âme ou le corps, l'humilité ou la justice égoïste, l'amour des autres ou l'amour de soi, la vérité ou le mensonge. Dans ce cercle de questions tout est renfermé ; l'individu doit entendre le joyeux message de la miséricorde et de la filialité divine, pour se décider ensuite soit du côté de Dieu et de l'éternité, soit du côté du monde et de son évolution passagère. Ce n'est pas ici un paradoxe, et encore moins du rationalisme, mais c'est l'expression simple de la réalité telle qu'elle se trouve dans les Evangiles : *ce n'est pas le Fils, mais le Père seul qui est le contenu essentiel de l'Evangile annoncé par Jésus.* — 2. D'autre part personne n'a connu le Père comme Jésus l'a connu, et c'est lui qui fait participer les autres à cette connaissance ; par cela même il rend un service incomparable à « une multitude. » Il les mène à Dieu,

non pas tant par sa parole que par ce qu'il est, ce qu'il fait, et en dernier lieu par ce qu'il souffre. C'est dans ce sens qu'il a prononcé la parole : Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai ; comme cette autre : le fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude. Il sait que par lui va commencer maintenant une époque nouvelle, où les « plus petits » dépasseront en connaissance de Dieu les plus grands des temps antérieurs ; il sait que des milliers trouvent le Père en lui et en lui trouveront la vie, — même les travaillés et les chargés ; il sait qu'il est le semeur de la bonne semence, qu'à lui appartient le champ, la semence et la récolte. Ce n'est pas là un dogme, ni une transformation de l'Évangile, encore moins sont-ce là les exigences pénibles, — c'est la constatation *d'un fait* qu'il sent venir et dont il prévoit la réalité avec assurance. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, l'Évangile est annoncé aux pauvres — *par lui* ; c'est dans cette expérience qu'au milieu même du terrible fardeau de sa mission, en pleine lutte, il acquiert la gloire que lui a donnée le Père. Et ce qu'il fait maintenant en personne deviendra par sa vie que couronne sa mort, une réalité active et décisive même pour l'avenir : *il est le chemin qui mène au Père, et il est aussi le juge, puisqu'il est pour cela l'élu du Père.* — S'est-il trompé ? Ni la génération suivante ni l'histoire ne lui ont donné tort ! Ce n'est pas comme un principe qu'il appartient à l'Évangile, mais *il a été la réalisation personnelle et la force de l'Évangile, et est toujours senti comme tel.* Le feu ne

prend qu'au feu, la vie personnelle ne se développe qu'animée par une puissance personnelle. Nous laissons de côté toutes les subtilités dogmatiques, et abandonnons à d'autres le soin de prononcer des jugements exclusifs ; l'Évangile n'affirme pas que la miséricorde de Dieu soit bornée à l'envoi de Jésus ; mais l'histoire enseigne que Jésus conduit à Dieu les travaillés et les chargés, — redisons-le, il a élevé l'humanité, et sa prédication est toujours le critère : elle rend heureux, et elle juge. La phrase : Je suis le fils de Dieu, n'a pas été insérée par Jésus lui-même dans son Évangile, et celui qui l'ajoute comme une formule à ses enseignements, leur joint quelque chose qui n'en fait pas partie. Mais celui qui reçoit l'Évangile et cherche à connaître celui qui l'a apporté, rendra témoignage qu'ici le divin est apparu aussi pur que cela a jamais pu se produire sur la terre, et sentira que Jésus lui-même a été pour les siens la force de l'Évangile. » (p. 90-92). Nous avons préféré citer tout au long ce que dit le professeur de Berlin sur ce point essentiel, car on trouvera peut-être difficile de le mettre entièrement d'accord avec lui-même ; nous aurons plus loin l'occasion d'y revenir.

f) *L'Évangile et la doctrine, ou le problème des confessions de foi*

C'est ici le dernier point que M. Harnack envisage d'après sa solution des données essentielles de l'Évangile, et il n'est pas malaisé de comprendre sa réponse. A ses yeux, la prédication de Jésus étant « un message joyeux qui nous assure la vie éternelle et nous dit la

valeur des choses et des activités dont nous avons à nous occuper (p. 92), il ne peut y avoir de doctrine, à proprement parler, autre que « de faire la volonté de Dieu, assuré de trouver en lui le père rémunérateur. » Jésus n'a jamais exigé ce qu'on appelle de nos jours les confessions de foi, et c'est une méprise radicale que de penser « qu'il faille avoir sur Christ des idées justes, avant de pouvoir s'approcher de l'Évangile. » (p. 93). La seule connaissance possible est la connaissance expérimentale de Dieu conçu comme Père.

2. — Nous ne suivons pas le professeur de Berlin dans ses développements plus étendus sur les diverses crises de l'histoire chrétienne, car cela n'intéresserait plus directement notre étude ; au surplus nous avons bien dans les pages qui précèdent une expression claire de sa pensée, et nous voudrions, à ce sujet, présenter non une critique approfondie, mais quelques observations qui nous paraissent importantes¹.

Le point capital sur lequel M. Harnack ne nous paraît pas avoir rendu compte de l'essence de l'Évangile c'est, on le comprendra d'après ce qui précède, le rôle de la personne du Christ lui-même. À ses yeux, la prédication du Sauveur se résume dans les trois grandes données : le royaume de Dieu et sa venue, Dieu Père et la valeur infinie de l'âme humaine, la plus haute justice et le commandement de l'amour, — pour prendre des éléments plus concrets, le Sommaire de la loi et l'Orai-

¹ La plupart des développements qui vont suivre ont été empruntés aux articles si instructifs de M. Lepsius sur l'ouvrage de M. Harnack (Voir Das Reich Christi, numéros janvier, février, mars, avril 1902).

son dominicale sont toute la religion de Jésus. Il nous semble que l'étude consciencieuse des Évangiles ne nous permet pas d'adopter une solution pareille, et que M. Harnack n'a pas lui-même pu rester fidèle à son affirmation. C'est ce que nous voudrions essayer de montrer.

La conception du professeur de Berlin réduit l'Évangile à n'être qu'un idéal moral : c'est « un message joyeux qui nous assure la vie éternelle et nous dit la valeur des choses et des activités dont nous avons à nous occuper ! » Or, il nous a semblé que Jésus a voulu tout autre chose. « Pour le christianisme, écrit M. Lepsius, il ne s'agit pas seulement de poser les fondements ou de donner la représentation d'un haut type d'idéal moral, il s'agit dans le christianisme avant tout, du problème de la réalisation de cet idéal moral. La représentation de l'idéal moral, c'est l'affaire de l'éthique. La religion n'a pas tant à s'occuper du *quoi* que du *comment* dans la question de la réalisation de la vie morale ou divine. » Or, s'il y a un fait, c'est qu'en morale Jésus n'a pas apporté de principe essentiellement nouveau. Même celui que le professeur de Berlin met en avant, l'amour, n'était pas à la religion d'Israël chose inconnue, et M. Harnack le reconnaît lui aussi ; le sommaire de la loi est déjà dans l'Ancien Testament. Et alors, qu'y aurait-il de nouveau dans les enseignements du Christ ? Les Évangiles nous l'ont révélé dans la persistance du Maître à réclamer *la foi en lui* pour obtenir le pardon des péchés et la force de réaliser le bien, Mais M. Harnack, qui déclare que la personne de Jésus ne fait pas partie de l'Évangile qu'il a prêché, comment pourrait-

il répondre à cette embarrassante question ? Aussi, ne le fait-il que d'une singulière façon : « Messieurs, dit-il, la question du nouveau dans la religion n'est pas une question que puissent se poser ceux qui vivent en elle. Que pouvait-il y avoir de nouveau, après que l'humanité avait vécu si longtemps avant Jésus-Christ et avait expérimenté tant d'esprit et de connaissance ? Est-ce que l'individualisme puissant profondément religieux de ce psalmiste pouvait encore être dépassé, lui qui disait : Seigneur, si je t'ai seulement, qu'ai-je à faire du ciel ou de la terre ? Est-ce qu'elle pouvait être dépassée, la parole de Michée : Il t'est prescrit, ô homme, ce qui est bon et ce que Dieu exige de toi, à savoir d'observer la parole de Dieu, d'être aimant et humble devant ton Dieu !... » (p. 30). Et pour notre auteur, la seule chose qu'ait faite Jésus a été de réduire à leur plus simple expression ces grands commandements. Mais encore une fois, nous avons vu que Christ a prétendu faire autre chose et, comme l'écrit Schelling, « il n'est pas le Maître, comme on le dit d'ordinaire, — Christ n'est pas le fondateur, il est le contenu de l'Évangile. Car le contenu propre de l'Évangile *est uniquement la personne de Christ.* » (cité par Lepsius), M. Harnack lui-même va se charger de nous en convaincre sans le vouloir.

On est frappé, en effet, de le voir si souvent employer des expressions que sa théorie fondamentale ne saurait justifier quand il parle de Jésus. Il est profondément attiré par la personne du Christ. « Harnack sait, écrit M. Lepsius, que la religion chrétienne a eu un fondateur qui a été ce qu'il enseignait ; se pénétrer

de lui est aussi à ses yeux le point capital. Là où Harnack parle des enseignements de Jésus, on trouve des expressions analogues à celle-ci : « la force de la personnalité est à la base de ses enseignements, sous cette doctrine il est là lui-même. » Harnack ne cache pas non plus que dans la prédication des apôtres ce n'est pas la doctrine, mais la personne du Christ qui est l'essentiel, que pour Paul, l'Évangile est tout entier dans la prédication du Seigneur crucifié, ressuscité, vivant et actuel, que Luther a fait de même, — Harnack sait qu'*il est essentiel pour le christianisme que le fondateur ne soit pas oublié dans sa prédication.* » Mais le professeur de Berlin va encore plus loin : Jésus-Christ est le maître non pas seulement d'Israël, il est le maître de l'histoire, la tête de l'humanité. Le nouveau moyen d'entrer en relation immédiate avec Dieu rend inutile l'ancien culte avec ses intermédiaires et ses prêtres. Harnack a un profond sentiment de la sainteté de Jésus (p. 21). Enfin comment ne pas être frappé du fameux passage qu'il écrit à propos de la Christologie, et où, après avoir déclaré que Jésus ne jouait aucun rôle à ses propres yeux dans la prédication de l'Évangile, Harnack affirme que Jésus *conduit à Dieu les travaillés et les chargés, est le chemin qui mène au père, est la puissance de l'Évangile !* Comment ne pas s'étonner surtout de la page suivante qui fait plus d'honneur à la piété du professeur de Berlin qu'à sa logique : « Aucune dissertation savante, aucune considération réfléchie n'enlèvera des idées morales de l'humanité la conviction que l'injustice et le péché exigent une punition, et que partout où le juste souffre, s'accomplit une expiation humiliante

et purifiante. Cette conviction est impénétrable, car elle sort des profondeurs de notre être... Raillée et niée, comme si depuis longtemps elle avait disparu, cette pensée s'affirme indestructible dans le sentiment moral des hommes. Ce sont là les préoccupations qui, dès l'origine, ont été éveillées par la mort du Christ et se sont attachées à elle. D'autres y ont été jointes, moins importantes, et pourtant très fortes un temps durant, mais celles-là sont les plus importantes. Elles se concentrent dans cette ferme conviction que par les souffrances de sa mort il a fait quelque chose de décisif, et qu'il l'a fait pour nous. A vrai dire, si nous voulions essayer de les mesurer et de les enregistrer, comme on s'est hâté de le tenter, alors on arrive à des paradoxes effrayants, — mais, si nous admettons encore que Jésus lui-même a désigné sa mort comme un service rendu à une multitude, et qu'il a fondé en souvenir d'elle un service solennel et vivifiant, — et je ne vois aucun motif pour mettre ce fait en doute, — alors nous comprenons comment cette mort, la honte de la croix, pouvait se présenter au centre de la religion nouvelle. » (p. 100-101). A côté de semblables déclarations, il est difficile de comprendre de quelle manière M. Harnack entend les données essentielles de l'Évangile, considéré uniquement comme règle de morale. Il ajoute d'un côté ce qu'il supprime de l'autre, il ne peut ne pas sentir le rôle incomparable que se donne Jésus dans sa prédication.

Ce qui nous semble avoir surtout préoccupé le professeur de Berlin, c'est le désir d'éviter toute Christologie. Et certes, comme le remarque M. Lepsius, il y a

lieu de tenir compte des conditions dans lesquelles il a prononcé ces conférences. S'adressant à des étudiants de toutes les facultés, il devait éviter avant tout de paraître asservir ses conceptions à celles d'une Église quelconque : certes nous ne saurions le blâmer de l'avoir fait. Mais pour laisser de côté la Christologie des Pères et des Conciles, pourquoi refuser d'admettre loyalement celle de l'Évangile, quand d'ailleurs sans cesse on emploie des expressions qui l'impliquent ? « La théologie moderne, écrit M. Lepsius, peut, d'après ce qu'elle appelle ainsi, mettre le dogme si entièrement de côté qu'il n'en reste pierre sur pierre, les admirateurs du puissant édifice de la dogmatique traditionnelle peuvent aussi toujours s'écrier avec admiration : Vois ces pierres et ce bâtiment, l'esprit qui parle à chaque page du Nouveau Testament n'en dira pas moins de ce bâtiment lui aussi fait de main d'homme : Brisez ce temple, et en trois jours je le relèverai ! La mise de côté de toute la dogmatique orientale n'ébranle pas une seule pierre de l'édifice du Nouveau Testament. Si Harnack a voulu se plaindre des fardeaux insupportables que l'on impose aux hommes avant de les conduire à l'intelligence du christianisme, de ce mélange de mystique scolastique et de spéculation gréco-romaine, nous ne nous y opposons pas. Mais le rejet de ce mélange n'entraîne pas la mise de côté de la personne du Christ hors de la conception générale de l'Évangile. » Sans aucun doute Jésus n'a pas demandé à ses disciples de croire qu'il fut le Logos incarné, l'« idée centrale agissante » du Cosmos, « l'unité du principe supérieur du monde, de la pensée et de la morale, la déité

même dans son mode créateur et directeur distinct de son mode quiescent », il n'a pas exigé d'eux la reconnaissance de sa double nature de Dieu et d'homme transformant en un « procès pharmacologique » la nature humaine en une nature céleste, — mais il leur a demandé de croire en lui, *en sa personne*, pour avoir la vie, — et non pas seulement d'appeler Dieu père, ou d'admettre la valeur infinie de l'âme humaine ; M. Harnack a confondu la religion *personnelle* de Jésus, homme saint, avec la religion que Jésus, hommé saint, a prêché à des hommes pécheurs, — pour lesquels l'essentiel est moins de savoir *ce qu'est* le bien, que de savoir *comment* ils le pratiqueront. Et sur ce point, nous l'avons vu, le Christ est formelaussi bien dans les Synoptiques que dans l'Évangile de Jean, il exige la *foi en lui*¹.

Telle nous semble être la lacune principale de la conception de M. Harnack. Il nous paraît d'ailleurs qu'il l'a sentie, et en vérité, on se demande comment à la simple lecture de l'Évangile, il n'a pas compris plus clairement encore, à quel point le réduire à un idéal moral, c'est le défigurer ! En dehors de toute conception abstraite, et en prenant les choses au point de vue le plus pratique possible, Jésus a voulu nous montrer le chemin qui mène à la réalisation du bien, or « le seul chemin que l'Écriture connaît, c'est le chemin personnel, la connaissance, le don confiant, l'amour de personne à personne entre nous et Christ, entre Christ et nous. » (Lepsius).

¹ Sur ce point nous nous séparons de M. Lepsius, aux yeux de qui la mort et la résurrection de Jésus au sens mystique paulinien (voir plus haut) sont l'essence du Christianisme, et qui défend cette idée dans plusieurs pages éloquentes de ses articles. Nous croyons qu'ici encore il convient de séparer l'explication, juste d'ailleurs à nos yeux, du fait : la personne aidant.

CHAPITRE III

Les données essentielles de la religion de Jésus d'après Tolstoï

Dans son « Essence du Christianisme », M. Harnack, parlant de toutes les doctrines qui se sont réclamées du nom de Jésus, écrit les lignes suivantes : « Est ce que tout récemment encore les idées de Tolstoï, et même celles de Nietzsche n'ont pas été présentées dans leur relation avec l'Évangile ? Et peut-être, pourrait-on faire sur ce point des remarques plus judicieuses que sur le rapport de beaucoup de spéculations théologiques et philosophiques avec la prédication du Christ. » (p. 2). Le célèbre théologien allemand nous paraît avoir ici pleinement raison, au moins en ce qui concerne Tolstoï. Parmi les conceptions indépendantes contemporaines de la religion du Sauveur, celle-ci tient une place importante, d'autant que l'écrivain russe affirme avoir compris la doctrine de Jésus et être son disciple, — lui presque seul. Cette position prise impose à notre attention l'examen de ses idées. Nous les résumerons telles qu'elles ressortent de deux ouvrages, l'un publié au commencement de la seconde période de la vie de Tolstoï, après sa conversion, *Ma Religion* (1884), l'autre, paru l'année dernière : *Qu'est-ce que la religion ?* (1902) ; nous aurons, ainsi, en somme, sinon tous les développements que ses idées ont pu prendre, au moins les grandes lignes de sa pensée, — et nous ne saurions viser plus haut avec

les limites nécessaires de ce travail. Nous examinerons chacun de ces livres l'un après l'autre, et feront suivre notre étude de quelques brèves remarques ¹.

1 — a) Tolstoï nous avertit dès le début pourquoi il a écrit son livre : *Ma Religion* : « Je n'ai pas l'intention, dit-il, d'expliquer la doctrine de Jésus ; je veux simplement raconter comment j'arrivai à comprendre ce qu'il y a dans cette doctrine de simple, de clair, d'évident, d'indubitable, comment je compris dans cette doctrine ce qui s'adresse à tous les hommes, et comment ce que je compris bouleversa mon âme et me donna la paix et le bonheur. » (p. 2). Avec une terminologie un peu différente, dont nous allons voir la cause d'ailleurs, c'est bien toujours le même but, dire ce qu'il y a d'essentiel dans l'Évangile du Christ.

Après avoir exposé combien l'inconséquence saisissante de la conduite de l'Église, enseignant d'un côté l'amour, l'humilité, l'abnégation, et approuvant de l'autre, bénissant même les guerres, les tribunaux, les oppressions sociales, l'avait douloureusement frappé, Tolstoï affirme que la lumière se fit subitement en lui du jour où il comprit que Jésus était venu nous apporter *une doctrine* ! La réalisation de cette doctrine morale nous assurera une complète félicité. Son principe réside dans le fameux précepte : « Ne résiste pas au méchant » et se développe en cinq articles (Mat. V 21-48) : le devoir de ne pas se mettre en colère, le devoir de ne pas

¹ Les citations de l'ouvrage *Ma Religion* sont faites d'après l'édition ordinaire, sans nom de traducteur ; quant à celles de *Qu'est-ce la Religion ?* elles sont prises de la traduction terriblement défectueuse de Bienstock et Birukow, — faute d'une meilleure.

être libertin, le devoir de ne pas prêter serment, le devoir de ne pas résister au méchant, le devoir de n'avoir de guerre avec aucun peuple. Pratiquons ces cinq commandements, et tout ira bien : « Toute la doctrine de Jésus n'a qu'un but : donner le règne de Dieu aux hommes, la paix. Dans le sermon sur la Montagne, dans l'entretien avec Nicodème, dans l'instruction aux disciples, dans tous ses enseignements, Jésus ne parle que de cela, de ce qui divise les hommes, de ce qui les empêche d'avoir la paix, d'entrer dans le Royaume de Dieu. Toutes les paraboles ne sont qu'une description de ce qu'est le royaume de Dieu, et de la seule manière d'y entrer, qui est d'aimer ses frères et d'être en paix avec eux. » (p. 110).

Mais, dira-t-on, cela est simple, pourquoi ne réalise-t-on pas immédiatement cet état de félicité ? Tolstoï repousse avec la dernière énergie l'idée de l'impuissance native de l'homme à faire le bien, et de la nécessité d'une force surnaturelle pour l'accomplir. Cette idée, à ses yeux, est tout à fait étrangère à l'enseignement de Jésus, car ce serait insensé de sa part, de nous donner une loi, de déclarer que le violateur de cette loi n'entrera pas dans le royaume de Dieu, et, en même temps d'affirmer notre impuissance à la réaliser par notre propre force. Cette idée a une autre origine que la parole du Christ. « Quand mon maître me dit : Va fendre du bois, et que je réponds : c'est au-dessus de mes forces, je dis une de ces deux choses : ou bien que je ne crois pas à ce que dit mon maître, ou que je ne veux pas faire ce qu'il m'ordonne. Eh bien, comment pourrais-je dire du commandement de Dieu, si simple et si clair, qu'il m'est

impossible de le pratiquer, sans le secours d'une force surnaturelle? Comment pourrais-je parler ainsi, alors que je n'ai pas fait le moindre effort pour lui obéir? » (p. 18).

Tolstoï va plus loin encore. Les doctrines du péché et de la rédemption ont à ses yeux complètement faussé le sens de l'humanité dont « l'activité raisonnable a toujours consisté, — et cela ne pourrait être autrement, — à éclairer du flambeau de la raison *son impulsion naturelle* vers le bien. La raison qui éclaire notre vie et nous pousse à modifier nos actions n'est pas une illusion et ne peut pas être niée. Obéir à la raison pour réaliser le bien, c'est la substance de la doctrine de tous les vrais maîtres de l'humanité, et c'est là aussi toute la doctrine de Jésus. Elle est la raison, et il est complètement impossible de nier la raison en faisant usage de la raison. » (p. 127). Or notre raison, en prenant conscience des cinq commandements du Maître ne peut pas ne pas en reconnaître la vérité. « Il suffit de comprendre la loi de Jésus dans toute sa portée avec toutes ses conséquences, pour se convaincre que ce n'est pas sa doctrine qui est contraire à la nature humaine, mais qu'elle n'a pas d'autre objet que de rejeter la doctrine chimérique de la lutte avec le mal par la violence, doctrine si contraire à la nature humaine, et si féconde en malheurs, .. pour être convaincu que l'existence, non pas l'existence raisonnable qui donne le bonheur à l'humanité, mais celle que les hommes ont organisée pour leur propre perte est une chimère, la chimère la plus sauvage, la plus épouvantable, un véritable délire de folie dont il suffit de revenir une fois pour n'y plus retomber. » (p. 51.) Par suite, il est aisé de pratiquer la doctrine de Jésus ; lui-même d'ailleurs

ne dit-il pas : « Mon joug est doux ! » (Mat. XI 28) et Jean n'ajoute-t-il pas : « Ses commandements ne sont pas pénibles? » (Jean V 3.)

Cependant la question reste toujours irrésolue : pourquoi les hommes ont-ils organisé cette existence pour leur perte, après avoir si clairement reçu et compris l'existence qui devait les mener au bonheur? Tolstoï répond : c'est l'Eglise qui a été la grande coupable, c'est elle qui a métamorphosé la loi si simple de Jésus en une théologie incompréhensible. Alliée depuis Constantin à toute l'organisation mauvaise du pouvoir despotique, elle a inventé les deux doctrines du péché et de la Rédemption, — celle du péché, pour convaincre les hommes de leur impuissance à sortir de la condition d'esclaves où ils se trouvaient, — de la rédemption pour rejeter leurs espérances de bonheur dans une vie future, — c'est à-dire pour leur montrer comme réel ce qui ne l'est pas. Cette idée a eu d'effroyables conséquences, car elle a fait de notre vie, la seule vie vraie, *une apparence* ; et elle a présenté comme vie véritable, sans péché, la vie « dans la foi, c'est-à-dire dans l'imagination, c'est-à-dire, dans la démence. » (p. 121). Ce qu'il y a de pire, continue Tolstoï, c'est que philosophes et hommes de science, soi-disant délivrés de toute superstition, disent la même chose que l'Eglise : « Notre religion, notre science, notre opinion publique, font chorus pour nous dire que la vie telle que nous la menons est mauvaise, et en même temps elles affirment que la doctrine qui nous enseigne comment on peut réussir à devenir meilleur et à améliorer ainsi sa vie, est impraticable ! » (p. 123). Nous sommes à l'heure actuelle imbus de la con-

viction de notre impuissance à réaliser la nouvelle vie dont Jésus nous a donné les préceptes ; la conséquence est que nous ne nous occupons plus de ceux-ci, et nous déclarons qu'il n'y a que deux manières de mener son existence, c'est ou bien de vivre comme tout le monde, ou bien dans un couvent à l'abri des tentations, c'est-à-dire que nous sommes aux antipodes de la doctrine du Maître.

« C'est terrible à dire » conclue Tolstoï, mais il me paraît que si la doctrine de Jésus et celle de l'Eglise qui a poussé dessus n'avaient jamais existé, ceux qui s'appellent aujourd'hui chrétiens auraient été beaucoup plus près qu'ils ne le sont de la doctrine de Jésus, c'est-à-dire de la doctrine raisonnable qui enseigne le vrai bien de la vie » (p. 177). En effet, Confucius, Moïse, Bouddha, Socrate, Epictète ont donné des préceptes de conduite, ils offraient un idéal à réaliser, idéal inférieur, soit, mais un idéal, tandis que nous, après avoir eu en Jésus l'homme qui nous a présenté par delà tous les autres, le vrai idéal¹, le vrai moyen de vivre, nous avons relégué la pratique de sa doctrine dans une vie future imaginaire, dont il n'a jamais parlé², et nous sommes tombés encore plus bas qu'auparavant. Il faudrait donc presque souhaité qu'*Il* ne soit pas venu...

¹ Il dit : Vous croyez que vos lois corrigent les méchants, elles ne font que les multiplier. Il n'y a qu'un moyen d'arrêter le mal, c'est de rendre le bien pour le mal à chacun sans acception de personnes. Vous avez fait pendant des milliers d'années l'« épreuve de l'ancienne manière, essayez de la mienne » (p. 43).

² Tolstoï n'admet pas que Jésus ait mentionné la conception *grossière* (p. 49) de la vie future, et emploie toutes les ressources de son exégèse à démontrer qu'il ne parle même pas de sa résurrection.

Mais Tolstoï n'en reste pas à cette conclusion décourageante. Du moment qu'il a compris, lui, le vrai sens de la doctrine du Christ, et la caricature donnée par l'Eglise de cette doctrine elle-même, il se trouve en face d'une alternative, suivre « ou bien la doctrine de Jésus raisonnable, claire, d'accord avec ma conscience et me donnant le salut, ou bien une doctrine diamétralement opposée, en désaccord avec ma raison et ma conscience, et ne me donnant rien, excepté la certitude de ma perte et celle des autres » (p. 213). Naturellement il se décide pour la première ; et en l'approfondissant quelque peu dans la seconde partie de l'ouvrage, il y découvre deux parties : 1^o *une partie éthique* qui consiste justement dans les cinq commandements énoncés plus haut, et 2^o *une partie métaphysique* où il est dit « pourquoi il faut que les hommes vivent ainsi et non autrement » (p. 220)¹. Saint-Paul qui « prêchait une théorie métaphysico-cabalistique étrangère à la doctrine de Jésus », a commencé à séparer ces deux parties ; et, depuis Constantin, on a supprimé la première pour ne développer extraordinairement que la seconde. Il faut de nouveau les unir indissolublement, et l'homme doit vivre moralement cette doctrine, alors il sera pleinement heureux : « Qu'un homme cesse d'avoir foi dans la doctrine du monde, qu'il ne croie pas indispensable de porter des bottes vernies et une chaîne, d'avoir un salon inutile, de faire toutes les sottises que recom-

¹ Nous devons avouer qu'il nous a été impossible de découvrir la réponse que, d'après Tolstoï, Jésus ferait à cette question, à moins que ce ne soit : « parce que telle est sa destinée », comme il semble le dire aussitôt après ; mais cela n'est pas bien probant.

mande la doctrine du monde, et il ne connaîtra jamais le travail abrutissant, les souffrances au-dessus de ses forces, ni les soucis et les efforts perpétuels sans trêve ni repos, il restera en communion avec la nature, il ne sera privé ni du travail qu'il gagne, ni de sa famille, ni de sa santé, et ne périra pas d'une mort cruelle et bête » (p. 196) : il sauvera sa vie dans le sens tolstoïen du mot, c'est-à-dire qu'il changera de manière de vivre. Tolstoï ne méconnaît pourtant pas que l'application intégrale de la doctrine de Jésus pourra entraîner des souffrances, mais on doit s'attendre à cela, Jésus l'a prédit, et d'ailleurs, sauf des cas exceptionnels, comment ferait-on longtemps du mal à quelqu'un qui ne résiste pas, par principe, et dont tout le désir est de servir les autres ?...

Enfin, après une série de développements sur l'Eglise que nous reverrons ailleurs, Tolstoï montre la force de la doctrine de Jésus, ainsi comprise, puisqu'elle n'impose aucune croyance, et que tous, chrétiens ou non chrétiens, peuvent s'entendre pour la réaliser. Et le livre se termine sur cette vraie profession de foi : « Je crois à la doctrine de Jésus, et voici ma religion : Je crois que seul l'accomplissement de la doctrine de Jésus donne le vrai bien à tous les hommes. Je crois que l'accomplissement de cette doctrine est *possible, facile, joyeux*. Je crois, alors même que cette doctrine ne serait pratiquée par personne, alors même que je serais seul, qu'il ne me reste d'autre parti à prendre, pour sauver ma vie d'une perte inévitable, que de la pratiquer. Ainsi le seul parti qui reste à prendre à un homme qui a trouvé une porte de salut dans une maison en

feu, est de marcher vers cette porte. Je crois que ma vie selon la doctrine du monde a été un tourment, et que seule, la vie selon la doctrine de Jésus me donne dans ce monde, le bien qui m'a été destiné par le Père de ma vie. Je crois que cette doctrine donne le bien à toute l'humanité, me sauve d'une perte inévitable et me donne dans ce monde la plus grande somme de bonheur. C'est pourquoi je ne puis pas ne pas la pratiquer » (p. 247), « je ne puis plus faire ce qui détruit mon bien » (p. 249), au moins « volontairement et sciemment. »

B — Telle est dans ses grandes lignes la théorie de Tolstoï sur l'essence de la religion du Christ d'après son livre *Ma Religion*. Disons encore quelques mots sur sa dernière brochure : *Qu'est-ce que la Religion ? Est-ce la même conception ?*

Il s'est produit, nous semble-t-il, durant les dix-huit années qui séparent les deux ouvrages, une évolution dans la pensée du grand écrivain russe ; sans doute son point de vue original est toujours le même, mais on sent que l'auteur s'est expliqué à lui-même plusieurs points auparavant obscurs, et a constitué un vrai système dont il essaie de coordonner toutes les bases. Il tente dans cette brochure de définir la religion, ou plutôt *sa* religion ; et voici la formule à laquelle il arrive : « La religion n'est pas une croyance établie une fois pour toutes, une croyance aux phénomènes surnaturels qui soi-disant se produisaient autrefois, ni la croyance à la nécessité de certaines prières et de certains rites. Elle n'est pas non plus ; comme le pensent les savants, le reste des superstitions et de l'ignorance

antiques qu'il n'est dans notre temps d'aucune nécessité d'adapter à la vie. La religion, c'est le rapport de l'homme envers la vie éternelle, envers Dieu, rapport établi en accord avec la raison et la science contemporaine, et qui seul pousse l'humanité en avant vers le but qui lui est assigné » (p. 84). Il ne faut pas d'ailleurs se méprendre sur ce mot : *vie éternelle* ; Tolstoï veut dire par cette expression « la vie infinie qui l'entoure, qui lie sa vie avec cet infini, et le guide dans ses actes » (p. 16). A cette religion on arrive par la *foi*, qui n'est « ni l'espoir, ni la confiance, c'est un état d'âme particulier. La foi pour l'homme, c'est la conscience d'avoir dans ce monde telle situation qui l'oblige à certains actes », c'est « la religion subjectivement considérée » (p. 30 et sq.).

Mais en quoi consistera cette religion ? Tolstoï nous la décrit, elle est simple : « Il y a un Dieu, origine de tout ; dans l'homme il y a une partie de cette origine divine qu'il peut diminuer ou augmenter en soi par sa vie ; pour l'augmenter, l'homme doit refréner ses passions et augmenter en soi l'amour, et le moyen pratique pour y atteindre consiste à agir envers les autres comme on veut que les autres agissent envers nous. » (p. 70). Et dans des accents dont la pâle traduction française fait ressentir seulement la grandeur, l'écrivain russe condamne les philosophes contemporains, qui, au lieu de rechercher avec Kant la règle du bien, sont allés se perdre dans l'étude des conditions mauvaises de la lutte pour l'existence, et ont contribué à persuader le peuple, à l'instar de l'Eglise, de l'irréremédiable perversité de ce monde, et de l'impossibilité des essais de réforme : « Et

tout cela provient, ajoute-t-il, de ce que pour la majorité des hommes soi-disant éclairés de notre temps, le rappel de la vertu, de sa base fondamentale : l'abnégation de soi-même, de l'amour qui gêne et qui condamne leur vie bestiale, est désagréable, et qu'ils ont du plaisir à rencontrer cette doctrine de l'égoïsme, de la cruauté, de l'édification de sa gloire et de son bonheur aux dépens de la vie des autres hommes, cette doctrine selon laquelle ils vivent, bien qu'elle soit exprimée, tant bien que mal, sans ordre et sans lien » (p. 58). Cette doctrine vient naturellement de l'Eglise contre laquelle Tolstoï dresse un réquisitoire dont il n'avait jamais égalé la violence, — souvent injuste d'ailleurs, et exagéré malgré tout : « Que peut-il y avoir, s'écrie-t-il, de plus immoral, que cette doctrine effroyable selon laquelle Dieu, méchant et vindicatif, punit tous les hommes pour le péché d'Adam, puis, pour les sauver, envoie son fils sur la terre, en sachant d'avance que les hommes le tueront, et que pour cela ils seront maudits ! que le moyen pour les hommes d'être sauvés du péché consiste à être baptisés et à croire que tout est arrivé précisément de cette façon, et que le Fils de Dieu a été tué par les hommes, pour le salut des hommes, et que Dieu punit par des souffrances éternelles ceux qui ne croient pas cela ! » (p. 28). Nous reviendrons plus loin sur cette condamnation sans merci de toute l'orthodoxie traditionnelle, mais on peut comprendre, après cela, que Tolstoï veuille la destruction de l'Eglise.

Les points sur lesquels l'auteur nous paraît avoir une conception différente de celle qu'il préconisait dans *Ma Religion*, sont au nombre de trois :

I. — D'abord *cette haine portée précisément à l'Eglise* ; sans doute il ne l'aimait guère autrefois, mais il la considérait encore dans l'ouvrage précédent, suivant une expression singulière, comme « le cordon ombilical » qui reliait le monde à Jésus (p. 239) ; maintenant il semble bien qu'elle ne soit plus rien de semblable ; elle est une déviation, un contre-sens volontaire, une calamité.

II. — Puis nous pouvons constater *que la personne de Jésus joue un rôle de plus en plus effacé* dans la conception que se fait Tolstoï de sa religion. Certes le rôle n'avait jamais été très important, mais on peut trouver certains passages dans le premier volume où presque involontairement, pourrions nous dire, l'écrivain russe, frappé par la vie du Sauveur, s'arrête, l'admire et contemple ce qu'il *fait*, non plus seulement ce qu'il *dit*. Nous rappellerons simplement la fin du chapitre VIII de *Ma Religion*, où Tolstoï parle de la possibilité de voir sa vie abrégée par les souffrances à la suite de son Maître : « Aurai-je plus de difficultés à endurer, mourrai-je plus tôt en suivant la doctrine de Jésus ? Cela ne m'effraye pas... Je ne puis rien craindre. Je mourrai comme tout le monde, tout comme ceux qui n'observent point la doctrine de Jésus ; mais ma vie et ma mort auront servi au salut et à la vie de tous, et c'est précisément ce qu'enseignait Jésus. » (p. 161). Nous ne retrouvons plus dans le second écrit, une semblable disposition, la personne du Maître de Galilée s'efface ; il n'en reste plus que la doctrine.

III. — Et encore *celle-ci a-t-elle un principe différent*. On l'a vu plus haut, le grand précepte de Tolstoï est

devenu celui-ci : « Agir envers les autres comme on veut que les autres agissent envers soi. » (p. 25). Dans le précédent ouvrage, c'était : « Ne pas résister au méchant. » Sans chercher à opposer les deux règles morales, nous pouvons noter la différence : Tolstoï a cherché *un principe d'action* qui ne fût pas seulement *un principe de sacrifice*, et a donné au premier un développement si grand que le second en a souffert ; entraîné par le courant de sa pensée, l'écrivain russe ne l'a même plus mentionné dans son dernier ouvrage.

2. — Les remarques précédentes sur la différence de point de vue qui sépare le Tolstoï d'il y a vingt ans du Tolstoï d'aujourd'hui, nous ont déjà permis de faire entrevoir les quelques observations dont cette théorie nous paraît pouvoir être suivie. Elle est d'une beauté, d'une grandeur incomparable. On ne saura jamais assez dire, combien il est frappant de voir un pareil homme mettre en lumière d'une façon si saisissante les enseignements moraux du Christ, et pratiquer lui-même, dans une large mesure, un grand renoncement¹. Il nous a rappelé, d'une façon un peu brusque à vrai dire, et avec une absence de ménagements que sa situation explique, sans peut-être la justifier entièrement, qu'il ne sert de rien de se dire chrétien, si l'on n'accomplit pas la morale de Jésus. Il nous a rappelé le devoir de prendre au sérieux sur la terre cette vie idéale que nous reléguions au ciel, la nécessité du sacrifice et des souff-

¹ Sans doute, d'après un livre récent, ce renoncement ne serait pas aussi complet qu'on serait porté à le croire : n'importe ! on ne saurait le contester, il est réel en une certaine mesure.

frances qu'il faut savoir endurer pour Christ, l'incompatibilité absolue de nos systèmes de gouvernement avec la loi d'amour. Nous croyons que c'est bien là ce que Jésus a voulu dire, et que M. Harnack, en faisant la distinction entre la vie privée des chrétiens et la conduite des Etats, s'est perdu dans des distinctions que n'aurait pas admises le Christ, nous croyons que Tolstoï a raison contre lui quand il proclame l'impossibilité pour le disciple du Maître d'admettre comme juste en aucun cas la résistance au mal par la violence ; et nous ne pouvons oublier que l'écrivain russe a inspiré de nos jours des dévouements sublimes, et des renoncements dignes de tout respect ; on peut sans doute les trouver regrettables ou inutiles ¹, mais il ne convient pas de les critiquer à la légère, — car ceux qui les ont accomplis sont plus grands moralement que la plupart d'entre nous : ils savent souffrir pour leur conscience. — Jamais les vrais chrétiens ne pourront être assez reconnaissants à Tolstoï de leur avoir remis en mémoire le mot si douloureux du Sauveur : « Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je dis ? » (Luc VI 46)².

Cela dit, nous devons cependant, — on le comprend de reste, — faire de graves et d'importantes réserves.

a) Une des prétentions les plus constantes de Tolstoï est de nous présenter dans sa théorie un résumé complet de la vraie doctrine du Christ. Cette intention ressort de la lecture de tout le livre ³ : il signale sa

¹ Comme celui de ceux qui se sont faits emprisonner plutôt que de faire leur service militaire.

² *Ma Religion*, p. 44.

³ « *Ma Religion*. »

conversion par ce simple mot : « Je crus à la doctrine de Jésus » (p. 1) ; il se défend de vouloir la commenter et voudrait au contraire que cela fut interdit, (p. 2) ; pour apaiser les doutes que soulevaient en lui les inconséquences de l'Eglise, il lit et relit les Evangiles, (p. 9), et *tous* les Evangiles (p. 10) ; c'est plus il avance dans l'étude des Evangiles que la doctrine de Jésus lui paraît claire (p. 210), — etc. on pourrait multiplier ces citations.

Or, — si l'on cherche exactement sur quoi il s'appuie, pour établir en définitive ce qu'il appelle la doctrine de Jésus, on trouve presque uniquement Mat. V-VII, Luc VI, X, XVI, Marc X, et quelques passages de l'Evangile de Jean ; les autres textes cités sont à peu d'exceptions près de simples parallèles. Il semble, de prime abord, que cette limitation à des fragments de sept chapitres est assez peu justifiable, — d'autant plus que Tolstoï ne l'appuie pas sur des arguments critiques ; ceux-ci lui sont d'ordinaire assez indifférents, et il prend les Evangiles tels qu'ils se présentent.

Suivons cependant Tolstoï sur son propre terrain, et refaisons son examen ; trouverons-nous même dans ces sept chapitres une simple prédication d'idéal moral sans aucun autre élément ? Il nous semble que les quelques remarques suivantes auraient pu prouver à l'écrivain russe qu'il faisait fausse route en bornant à la non-résistance au mal toute la doctrine de Jésus.

I. — C'est d'abord l'affirmation de la *culpabilité humaine*, que Christ mentionne souvent, et suppose partout, d'une culpabilité dont l'homme est *responsable*. (Mat. VI 2, 13, 16, 39, VII 5, 23 etc.). Certes Tolstoï

parle aussi du mal, puisqu'il demande qu'on ne lui résiste pas ; ce mal toutefois n'est pas à ses yeux le résultat *d'une faute morale*, mais le résultat *d'une erreur*, le méchant n'est pas un homme qui fait volontairement ce qui n'est pas bien, c'est un homme qui se trompe, car il a été faussement enseigné. Sa responsabilité n'existe donc pas ¹, et l'écrivain russe peut en arriver à écrire cette phrase : « la force qui entraîne les hommes est le mensonge, l'erreur. » (p. 264) Mensonge et erreur sont deux termes identiques pour lui ; montrez au contraire aux hommes la bonne voie, ils la suivront tout naturellement comme Tolstoï lui-même. Il est à peine besoin de dire que Jésus pense tout autrement, lui qui a passé sa vie à lutter contre l'hypocrisie, — et qu'est-ce que l'hypocrisie sinon connaître le bien et avoir l'air de l'accomplir en faisant le mal ? (Mat. VI).

II. — Le Sauveur a aussi, dans les chapitres auxquels Tolstoï fait appel, hautement proclamé la nécessité du *pardon*. Nous en trouvons des exemples dans le sermon sur la Montagne ; pour ne prendre que les deux allusions directes, notons la demande de l'oraison dominicale (Mat. VI 12), et l'exhortation qui la suit : « Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi ; mais, si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père céleste ne vous pardonnera pas vos offenses. » (VI 14-15) (cf. Luc VI 37). Cette idée du pardon étant liée directement à l'idée de

¹ Ce serait du moins la conclusion logique des prémisses de Tolstoï, mais son sens moral est trop profond pour lui permettre de la tirer, et il se déclare lui-même « *plein de péchés* » (Lettre à Tchertkof, mars 1903).

la faute morale, et celle-ci étant méconnue de Tolstoï, nous ne nous étonnerons pas qu'il n'ait pas mentionné celle-là.

III. — Enfin le grand écrivain nous paraît oublier un fait capital, relevé avec soin par Matthieu et par Luc (Mat. V 1, Luc VI 20), c'est que dans les chapitres dont il parle, Jésus s'adresse uniquement à *ses disciples*, par conséquent à ceux qui avaient déjà accepté Christ comme maître, qui avaient eu *foi, confiance en lui*, si pauvre et misérable que fut cette foi ou cette confiance. Avant donc de leur montrer la loi morale qu'ils devaient accomplir, Jésus avait fait autre chose, il les avait *attirés à lui*, il leur avait demandé *de le suivre* ! Et Tolstoï ne peut pas prétendre que Christ dans le Sermon sur la Montagne n'ait pas parlé de cette condition essentielle et primordiale pour être son disciple. Lorsque Jésus s'écrie : « Heureux serez-vous, lorsqu'on vous outragera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement de vous toute sorte de mal à *cause de moi* ! » (Mat. V 11), que voudrait dire cet : à *cause de moi*, si l'écrivain russe avait raison ! Que signifierait cette préoccupation constante de commander, de faire toutes choses « *en son nom* ? » (Mat. VII 22-23). D'où viendrait cette nécessité de « *venir à lui* ? » (Luc VI 47). On sent que pour le Sauveur c'est là le premier pas ; pour pouvoir accomplir la loi morale qui reste leur devoir absolu, ses disciples doivent attendre de lui la force nécessaire.

Nous croyons donc que l'étude des chapitres eux-mêmes auxquels Tolstoï s'est limité prouve l'insuffisance de ses résultats. Si nous examinions maintenant l'ensemble des Évangiles, nous devrions refaire l'étude

tentée plus haut, et dont on connaît déjà les résultats ; ils nous paraissent difficiles à contester sur ce point.

b) Erronées au point de vue historique, les conclusions de l'illustre philanthrope nous paraissent l'être également au point de vue psychologique. Il y aurait toute une étude à faire, si l'on voulait étudier cette théorie sous cet angle ; nous nous contenterons de relever cette affirmation si solennellement et fréquemment renouvelée par lui que pour accomplir un idéal l'homme n'a qu'à l'apercevoir clairement, que par suite pour réaliser la morale du Christ, il n'a qu'à étudier ce qu'elle demande de lui. Nous pouvons difficilement dire combien cela nous paraît absolument faux, et nous préférons citer une page de M. Lepsius aux conclusions duquel nous nous rallions : « Celui qui affirme qu'il suffit de poser un idéal pour produire dans la volonté humaine une force capable de combattre les efforts et les passions de sa nature, ignore le monde tel qu'il est. ... La dialectique psychologique de toute religion légale, prise au sérieux, a depuis longtemps prouvé, dans le christianisme et hors de lui, que le conflit décrit par l'apôtre Paul au VII^e chapitre de l'Épître aux Romains, n'est pas autre chose que l'expression de la réalité, un combat désespéré pour atteindre l'idéal moral sous la forme de l'impératif catégorique. Que tout cœur d'homme sache quelque chose de ce combat ou non, cela tient uniquement à la plus grande ou à la moins grande valeur de la vie de l'âme. On ne peut prescrire à personne de sentir la vérité clairement, fortement et profondément, et d'avoir une telle passion pour le bien que l'on se désespère de ne jamais l'atteindre. Mais si l'on

considère les résultats vrais, on sentira qu'en face de l'idéal admiré et connu comme vrai, juste et saint, on en arrive en effet au désespoir. Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ! Notre vie est asservie à une mort morale vis-à-vis de laquelle la mort physique semble presque une délivrance. Et une religion légale ne produit plus ici qu'une banqueroute psychologique. Pour soutenir le feu de la critique de Paul, une religion ne peut s'installer que là où la morale ordinaire a perdu son latin. » Il nous semble que ces observations de M. Lepsius montrent à la fois le côté faible du christianisme de Tolstoï et l'originalité souveraine du christianisme du Christ. Jésus n'a pas prétendu être un prédicateur de morale, répétant sous quelque forme à peine nouvelle ce que les Confucius, les Bouddha et les Zoroastre avaient depuis longtemps dit avant lui¹, son but a été avant tout d'être une force de relèvement. Qu'ensuite, à ceux qui avaient accepté cette force et étaient venus à lui, il ait voulu dire exactement ce que leur vie devait être pour devenir sainte sous l'influence de son esprit, cela est certain, — mais faire de ces préceptes sacrés de morale l'essence de sa religion, c'est, nous semble-t-il, se tromper singulièrement, et cela, abstraction faite de toute réponse à cette autre question si grave : « Jésus est-il vraiment pour les chrétiens cette force qu'il affirme devoir être ? »

En résumé le grand écrivain russe nous semble avoir

¹ Le principe de Tolstoï : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur, » et la loi d'amour se retrouvent presque littéralement dans les livres sacrés de l'Inde et de la Perse.

fait une analyse incomplète des données de l'Évangile, et avoir pris pour *son essence* ce qui en constitue le *couronnement*¹. Mais les chrétiens ne doivent pas oublier le service qu'il leur a rendu par cette erreur elle-même, qui s'explique d'ailleurs si bien dans les conditions où Tolstoï se trouve. A ceux qui veulent avoir l'honneur de porter le nom de chrétiens l'illustre penseur rappelle le devoir trop oublié de vivre selon les préceptes donnés par Jésus. Aussi, tout en regrettant que Tolstoï n'ait pas compris *comment on devient chrétien*, nous lui serons reconnaissant de nous avoir, un peu brusquement peut-être, mais justement, montré *comment on demeure chrétien*.

Nous arrêtons ici une étude que nous n'avons fait qu'ébaucher, faute de temps et de compétence. On peut dire qu'il n'y a pas de grand écrivain contemporain qui ne se soit occupé du christianisme, et qui ne se soit fait lui aussi sa conception des données essentielles de la religion de Jésus. Il serait fort intéressant d'examiner un grand nombre des solutions fournies et de les comparer ensemble, cela pourrait donner de précieuses indications sur la manière dont les chrétiens doivent concevoir à l'heure actuelle l'évangélisation des « intellec-

¹ Nous tenons à faire observer ici que notre examen a en vue seulement la *manière* dont Tolstoï a *rendu compte* de son changement de vie. Il est par suite fortement incomplet, et dans une certaine mesure injuste, car le grand écrivain n'a pas prétendu bâtir une théorie de toutes pièces, mais *expliquer une expérience qu'il a ressentie*, et ceci est fort différent. C'est cette expérience qu'il aurait fallu d'abord relever, mais cela nous eut entraîné trop loin, et l'on voudra bien se souvenir seulement que les critiques précédentes s'adressent plus à l'interprétation faite d'un état d'âme qu'à cet état d'âme lui-même.

tuels », que ces grands écrivains ont plus ou moins façonnés à leur image.

Des trois tendances que nous venons de passer en revue, il nous est difficile de retirer plus qu'une présomption — et pourtant, vu le renom de MM. Sabatier, Harnack, et Tolstoï, elle peut avoir une certaine valeur, — c'est qu'à l'heure actuelle, et pour des motifs à peu près identiques, on tend à vouloir mettre la personne du Christ en dehors de son enseignement, et à concevoir celui-ci soit comme un sentiment, soit comme une loi morale, soit comme les deux à la fois. Il nous semble que sur ce point aucun des auteurs précédemment étudiés n'est resté fidèle à l'Évangile du Christ, — et sans examiner ici la question de savoir si, au fond, ils ont eu raison ou tort, nous sommes obligé de dire qu'ils ont enlevé à la religion de Jésus, par la même, son originalité vraie. Jésus *n'a pas prêché*; s'il l'avait fait, son œuvre aurait échoué; mais *il s'est prêché*, et son œuvre subsiste.

Pourquoi cette méconnaissance générale de ce que l'expérience chrétienne affirme être la pierre angulaire de l'Évangile? — Peut être en examinant la réponse des Eglises protestantes contemporaines à la question qui nous occupe, trouverons nous une solution.

Troisième Partie

Les données essentielles de la religion de Jésus d'après quelques églises pro- testantes contemporaines.

Le problème que nous abordons maintenant est un des plus graves et des plus complexes de l'état actuel de la chrétienté, — non pas tant peut-être au point de vue théorique qu'au point de vue pratique, — c'est celui *des confessions de foi*. Il n'y a pas eu seulement que des individus pour essayer de déterminer les données essentielles de la religion de Jésus ; il y a eu aussi des églises, c'est-à-dire des sociétés constituées en vue de poursuivre l'œuvre du Maître, et chacune d'elles a senti du plus au moins la nécessité d'exprimer ce qui faisait le principe de l'activité de ses membres ; elle l'a fait sans doute de diverses manières, soit en exprimant dans un document original ses convictions, soit en conservant dans son culte quelque symbole ancien, mais elle l'a fait, — et elle ne pouvait pas ne pas le faire, en face des autres hommes encore non-chrétiens, auxquels elle cherchait à s'adresser.

C'est de ce fait que découle pour nous la nécessité, après l'examen des idées de certains penseurs chrétiens indépendants des églises, d'interroger celles-ci, et de

nous demander ce qu'elles considèrent comme les notions fondamentales de la religion du Christ. Ici encore la tâche serait immense, et nous ne pouvons songer à la mener à bonne fin. Depuis dix-neuf siècles, la question des confessions de foi, a été sans cesse à l'ordre du jour, et a engendré des querelles qui peuvent à distance nous paraître puériles, mais qui avaient leur importance ; il nous faudrait, pour être complets, les reprendre une après l'autre, et les comparer à ce qui nous paraît être d'après le Jésus des Evangiles, l'essence de sa religion. — Nous nous contenterons ici, d'examiner quelques documents qui peuvent représenter pour quelques églises protestantes de langue française, la réponse à notre question, en faisant suivre cette étude de brèves réflexions ¹.

¹ Nous empruntons plusieurs documents à l'ouvrage si intéressant et si complet, bien qu'un peu ancien, de M. F. Chaponnière sur *La question des Confessions de foi*.

CHAPITRE PREMIER

Le Symbole dit des Apôtres

De tous les documents qui dans le cours des âges ont exprimé aux yeux des Eglises les fondements de leur foi, aucun n'a eu la fortune du Credo. Depuis l'heure où l'on rencontre sa trace sous la plume d'Ambroise ou de Rufin (morts l'un en 397 et l'autre en 410 ap. J.-C.), jusqu'aux temps modernes, il a été admis, presque sans aucun changement ¹, dans les diverses liturgies, et la Réforme elle-même l'a accueilli avec empressement ; à l'heure actuelle, toutes nos églises protestantes de langue française, ou peu s'en faut, le conservent avec respect, — et même dans les milieux religieux opposés à toute confession de foi, l'on peut entendre lire au culte du Dimanche, du haut de la chaire, par un pasteur dont les idées sont souvent radicalement contraires aux affirmations du Symbole, tous les articles du Credo que l'on redit « dans la communion de l'Eglise universelle ». Nous connaissons une ville où le conseil presbytéral, libéral d'ailleurs ecclésiastiquement parlant, oblige ses pasteurs, libéraux aussi, à réciter régulièrement ces antiques formules, — tant est encore vivace leur influence traditionnelle ! Et nous ne parlons pas ici de la place prépondérante

¹ Nous disons « presque », car Augustin (430) ne connaît encore ni l'article de la descente aux enfers, ni celui de la communion des saints (Voir sur ce point l'Encyclopédie de Lichtenberger : article Symbole des Apôtres).

qu'elles ont prises dans tout l'enseignement chrétien, des divisions de catéchismes que leur ordre a inspirés, ni de la multitude de chrétiens pour qui elles expriment toute la religion¹. Il est incontestable que le Symbole dit des apôtres est de toutes les réponses faites par l'Eglise à notre question : Quelles sont les données essentielles de la religion de Jésus? celle qui se présente avec le plus grand nombre de témoignages et l'autorité la plus frappante. Il mérite donc d'être étudié à ce titre d'un peu près.

Et d'abord en voici le texte :

Je crois en Dieu, le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre.

Je crois en Jésus Christ, son Fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit et qui est né de la Vierge Marie. Il a souffert sous Ponce Pilate ; il a été crucifié ; il est mort ; il a été enseveli ; il est descendu aux enfers. Le troisième jour il est ressuscité des morts ; il est monté au ciel ; il s'est assis à la droite de Dieu, le Père tout Puissant ; de là il viendra pour juger les vivants et les morts.

Je crois au Saint-Esprit. Je crois la sainte Eglise universelle, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, la vie éternelle.

¹ « Nous pouvons dire, écrit M. Chaponnière, qu'à part deux ou trois articles contestés, toutes les thèses proclamées par le symbole des Apôtres ont été proclamées d'une voix unanime par l'Eglise orthodoxe du II^e et du III^e siècle. Le Credo actuel nous présente donc sous une forme consacrée par le temps et à peu près adéquate le minimum de foi, qui dans ces premiers âges était universellement exigé des docteurs et des néophytes chrétiens. » (Encyclopédie Lichtenberger I p. 474).

Il nous semble que si on lit ce document après avoir parcouru les Evangiles, on aura peine à ne pas être singulièrement déçu. Et à plus forte raison, si après examen, on est arrivé à la conviction que les thèmes essentiels, sans cesse renouvelés par leur forme, toujours les mêmes dans leur fond, de la prédication de Jésus et des apôtres sont le sentiment du péché, l'expérience de la délivrance de ce péché par la personne du Christ, et d'une force constante donnée par lui pour faire le bien et entrer dans le Royaume de Dieu, sera-t-on surpris de ne voir dans le Credo *aucune* de ces notions morales fondamentales exprimées, — à moins que le dernier article où se trouve mentionnée la rémission des péchés puisse en être considérée comme un dernier vestige. Entre les résultats qui nous ont paru ressortir de l'étude des textes et le Symbole des apôtres, au point de vue qui nous occupe, nous ne pouvons tenter d'établir aucun rapport, car il n'y en a pas ; et de deux choses l'une, ou bien c'est nous qui avons tort de déclarer que le but essentiel de Jésus a été de sauver l'homme perdu, ou bien c'est l'Eglise qui se trompe en proclamant dans le Symbole que la religion du Christ consiste en un certain nombre de doctrines concernant le Père, le Fils, le Saint-Esprit et l'Eglise. La question est fort importante, c'est la signification même de l'Evangile qui est en jeu ; on sait la solution que nous lui donnons pour notre part ; toute la première partie de cette étude nous a amenés à la conviction que Jésus, et les apôtres ont eu toujours comme but essentiel de *faire naître* dans l'âme des hommes quelques *expériences* bien déterminées, et non de leur imposer un

certain nombre de croyances dont l'adoption ou le rejet entraînerait de graves conséquences pour leur destinée éternelle, — nous ne revenons pas sur ce point, bien que nous sentions combien nos développements précédents pourraient être enrichis et multipliés. Il nous reste simplement ici à marquer aussi clairement que possible les points sur lesquels à notre avis l'Eglise universelle en formulant son Credo, a fait fausse route, et ouvert la porte à de terribles méprises dont le Christianisme est encore aujourd'hui la victime. Nous croyons pouvoir en noter deux particulièrement.

a) Le premier c'est la confusion de la *croyance et de la foi*. Nous avons déjà mentionné plus haut la distinction essentielle qui nous paraît devoir être faite entre ces deux expressions. *La foi*, celle que Jésus demande, c'est la confiance entière du principe de l'être humain en sa personne, c'est, comme le dit justement M. Ménégos, « un acte du moi tout entier. » (« Publications diverses sur le fidéisme, » p. 17). Lorsqu'une âme soupire après la délivrance du mal, et que Christ lui demande de croire en lui, il veut dire ce qu'il demandait à l'aveugle : « Crois-tu que *je puisse faire cela ?* », pas autre chose, mais *cela*. — La *croyance* au contraire est l'adhésion intellectuelle de l'esprit à un fait ou à une idée. L'homme admet pour des raisons historiques qu'un fait soit vrai, pour des raisons philosophiques qu'une idée soit exacte, sans que cela engage en aucune manière le fond même de sa personnalité¹. De cette

¹ Nous reconnaissons parfaitement que cette différence entre la croyance et la foi, essentielle en pratique, n'est pas si justifiée en théorie; car il est impossible de ne pas reconnaître dans la croyance un élément volontaire qui engage la personnalité; mais on reconnaîtra

croyance Jésus n'a pas voulu lorsqu'elle n'était pas vivifiée par la foi, puisqu'il repoussait ceux qui admettaient sa messianité sans avoir compris ce qu'il devait être pour eux¹.

Or nous disons que dans le Symbole des Apôtres la confusion est faite entre ces deux états de conscience si différents ! Il suffit de le lire pour s'en rendre compte. Il est clair que lorsque le chrétien dit : je crois en Dieu... je crois en Jésus-Christ, en faisant suivre ces mots de tous les développements qui sont contenus dans le document, on ne saurait voir clairement s'il s'agit ici de la foi ou de la croyance, et qu'en fait, pour la plupart des membres de nos Eglises, le Symbole est un résumé de *vérités à accepter*, non *d'expériences à faire*. Sans doute il serait faux de prétendre qu'il en a été ainsi dès l'origine; surtout s'il est à peu près prouvé que notre Credo est un simple développement de la formule évangélique du baptême (Mat. XXVIII 19), nous pouvons affirmer que ses premiers mots étaient bien eux aussi l'expression d'expériences vécues, — mais la tendance reste bien marquée, et nous sommes malgré tout loin de la méthode du Maître; l'idée tend à prédominer sur la vie, et la confusion, naissante déjà peut-être au siècle apostolique, comme nous l'avons vu, deviendra un jour cette orthodoxie froide et morte qui va rejoindre dans l'inertie religieuse, l'indifférence désolée

que pratiquement cet élément ne joue dans les croyances religieuses vulgaires qu'un bien faible rôle, — et la différence, de degré seulement si l'on veut, subsiste.

¹ M. Ménégos remarque quelque part justement que l'on ne trouve jamais, dans l'Evangile, la question : Que faut-il que je croie? — mais celle-ci : Que faut-il que je fasse?

lante de l'ancien rationalisme. — On pourrait presque dire que la lettre même du symbole trahit cette confusion, puisque, en toute rigueur, on croit à une idée, et non *en* une idée, et d'autre part on croit *en* une personne, et non à une personne; dans le texte du document il est bien dit : je crois *en* Dieu, je crois *en* Jésus, mais les expressions qui suivent trahissent des idées ou des faits historiques à accepter, — de sorte que l'incertitude reste très apparente¹.

b) Ces remarques nous amènent directement au second point sur lequel le Symbole dit des apôtres s'écarte de la forme de l'enseignement essentiel de Jésus. Il donne toute une série de faits et de doctrines que pour être chrétien il faudrait adopter, et passe sous silence la seule chose nécessaire : la foi. En le lisant on a l'impression qu'il est de la plus haute importance pour pouvoir être disciple de Jésus, de considérer comme absolument vrais la naissance miraculeuse, la passion du Sauveur, sa mort, sa résurrection, sa descente aux enfers, son ascension et son retour, — et nulle part il n'est dit qu'il soit nécessaire d'avoir trouvé en sa personne un Sau-

¹ Nous touchons, on le voit, ici à la fameuse question de la foi et de la croyance qui pendant assez longtemps a agité les esprits. Nous sommes sur ce point de l'avis de M. Ménégoz. Est-ce à dire que nous adoptions sa formule : « On est sauvé par la foi, indépendamment des croyances ? » Nous avouons que sur ce point l'honorable professeur nous semble avoir méconnu, au moins dans les mots, les données de l'analyse psychologique. Sans pouvoir entrer ici dans la discussion complète de sa théorie, nous ferons remarquer que la foi, « acte du moi tout entier, » contient par cela même un certain nombre d'idées, élémentaires sans doute, mais nécessaires. La foi en la personne de Jésus, par exemple, ne saurait exister sans une certaine représentation de cette personne, de même la foi en Dieu, etc. Les analogies humaines nous le font bien sentir. On ne peut donc être chrétien (nous préférons cette formule à être sauvé, car la question du salut n'est pas notre affaire, c'est celle de Dieu), sans avoir quelques croyances que la foi

veur et un Libérateur. — Or, si l'on veut bien se reporter à nos observations antérieures, on remarquera que Christ a fait justement le contraire. « Quand Jésus, écrit M. Ménégoz, demande à ses auditeurs de croire en lui, que leur demande-t-il? Est-ce de croire qu'il a été conçu du Saint-Esprit? ou qu'il est l'incarnation d'un esprit supérieur? ou qu'il est la seconde personne de la Trinité? Nullement. Il n'y a pas trace dans sa prédication d'un tel enseignement. La foi qu'il demande à ses disciples, c'est la foi en sa mission divine, à la vérité de sa parole, à sa révélation de la pensée, de la volonté, des sentiments de son Père céleste; en un mot il leur demande de croire à sa personne... » (p. 104 op. cit.). Le même auteur fait remarquer avec juste raison que ceux auxquels Jésus a donné le plus magnifique témoignage, ceux dont la foi l'a presque saisi d'admiration, le centurier de Capernaum, la syro-phénicienne, on pourrait ajouter le lépreux samaritain, étaient bien loin d'être des orthodoxes, et de savoir quoi que ce soit des articles du Credo! Certes les pharisiens étaient bien les

en Jésus implique*. Tout cela, sans doute, M. Ménégoz le reconnaît à différents endroits et en divers articles (Voir op. cit. passim), mais poussé par la rigueur de son principe, il est obligé ailleurs de dire qu'il admettrait « la foi possible sans croyance au Saint-Esprit, ni même à Dieu! » (« Réflexions sur l'Évangile du salut » dans l'op. cit. p. 47 et sq.) On se demande ce que peut être cette confiance sans objet!... — Mais, encore une fois, si la foi implique certaines croyances embryonnaires, elle les dépasse singulièrement, car elle est un don de l'être à une personne. — et les croyances n'en sont qu'une représentation souvent bien limitée.

* Nous nous rallions entièrement à cette pensée de M. Hollard : « La foi n'est point pensée. Elle est acte de ce centre de la personne que l'Écriture sainte appelle le cœur. Cela n'empêche pas qu'elle implique un élément intellectuel. Pour avoir confiance, pour obéir, pour se donner, pour aimer même, il faut savoir. Ce n'est pas notre savoir qui nous sauve, mais nous ne pouvons être sauvés sans un certain savoir. » (Bridel, « Roger Hollard », p. 124).

seuls qui eussent pu en signer en connaissance de cause quelques-uns des articles. Et pourtant lesquels étaient les vrais disciples du Christ¹ ?

Certes ici encore, nous accordons que les auteurs du Symbole ont sans doute agi dans un but pédagogique, dans un but d'évangélisation en résumant leur enseignement sous cette forme; nous accordons aussi qu'ils avaient pour agir ainsi d'illustres exemples; nous avons dû reconnaître chez les apôtres eux-mêmes une tendance à confondre les faits historiques, en particulier la résurrection, avec les données morales essentielles de l'enseignement du Sauveur, nous sentons combien il était difficile de distinguer toujours les deux domaines dans la pratique, — pourtant comment méconnaître l'erreur qui s'est ici glissée ! Comment nier qu'elle ait pris dans ce document une place prépondérante, au point d'éliminer toute l'œuvre intérieure du Christ dans l'âme de son disciple ! Cela nous paraît vraiment impossible, quel que soit le respect que nous ayons pour cet antique Credo.

Et d'ailleurs, que l'on nous comprenne bien; en le critiquant ici, nous ne cherchons point à infirmer la valeur historique ou philosophique des faits ou des idées

¹ Citons à ce sujet les paroles si justes de Johannis Muller (Der Weg zum neuen Leben, p. 6) « Jésus-Christ crie à l'humanité : Venez à moi, vous tous ! Je suis venu pour que vous ayez la vie et toutes choses avec elle !... Cet appel s'adresse sans aucune limitation à tous ceux qui l'entendent. Il n'a mis aucune condition à ce secours, et n'a exigé aucune croyance, au sens ordinaire de ce mot, de ceux qu'il voulait faire participer à la vie, — surtout pas les croyances qu'il avait, car seul lui pouvait les avoir. Ce qu'il demandait, c'était uniquement la confiance en lui, ce qui est d'ailleurs toujours la condition sous-entendue toutes les fois que nous nous en remettons à la conduite aimante et secourable de qui que ce soit. Lorsque Jésus demande : crois-tu ? son seul but est de s'assurer si vraiment l'on se confie en lui. »

dont il est l'expression ! Il se peut que tout ce que nous y lisons soit parfaitement exact, — et pour notre part sur bien des points nous y trouvons l'expression de nos conclusions personnelles, — mais si on prend ce document pour les données fondamentales de la religion de Jésus, nous protestons hautement, car Jésus n'a jamais fait de ce qu'il renferme le principe de sa religion; le croire, c'est ne pas comprendre le vrai rôle du Christ en face de l'âme humaine, c'est ouvrir la porte à de terribles malentendus, c'est s'exposer à entendre une âme sublime, comme celle du comte Tolstoï, diriger contre l'Eglise toute entière le formidable réquisitoire cité plus haut, et laisser de côté l'essence de l'Évangile éternel.

La foi, la vraie foi au Christ vivant qui nous délivre du sentiment de notre faute morale et nous donne la force de réaliser la communion avec Dieu, voilà ce qui reste la base de tout l'enseignement du Sauveur ! Quand l'homme en a acquis la certitude intérieure par l'expérience, alors libre à lui d'étudier l'histoire, et de rechercher l'explication de cette expérience ! Nous dirons même qu'il ne peut faire autrement ! C'est un des besoins de l'esprit humain de réfléchir, de rentrer en soi-même, et à ce titre toutes les recherches sont légitimes; elles peuvent avoir également pour la foi une très grande importance ! Mais à une condition, c'est qu'on ne la confonde jamais avec elles, qu'on ne cesse jamais d'en revenir à l'essentiel, de la présenter à l'humanité comme le principe vivant de l'Évangile, de ne pas retomber dans l'erreur séculaire qui en a si longtemps affaibli la puissance.

Tels sont à nos yeux les deux points sur lesquels le Symbole des apôtres s'écarte des données fondamentales de la religion de Jésus, et qui nous empêchent de voir en lui, — comme le fait, au moins nominale-ment, l'Eglise universelle, — une formule commode de l'essence du christianisme. « L'Eglise a trop oublié, écrit justement M. Lichtenberger, ce que l'exemple du Sauveur et des temps apostoliques lui enseignait : à savoir qu'une foi vivante dans l'Evangile n'a pas besoin des chartes rédigées par les théologiens pour se répandre, et que, même pour préciser ou pour maintenir les doctrines distinctives du christianisme, le libre épanouissement de la pensée religieuse, sous le souffle sanctifiant de l'esprit de Dieu, constitue une garantie plus sûre que la lettre inscrite sur le parchemin et promulguée par les conciles. » (Encyclopédie XI p. 763).

CHAPITRE II

Profession de foi de l'Union des Eglises évangéliques libres de France (1849)

Nous arrivons maintenant à un second document dont l'importance peut paraître minime à côté de celle du Credo, mais qui est chronologiquement, sauf erreur, après le Symbole des apôtres, la plus ancienne des Confessions de foi encore en usage dans les Eglises de France, du moins dans certaines Eglises, — c'est celle qui porte le nom de « Confession de l'Union », votée en 1849 par le Synode convoqué par MM. F. Monod et de Gasparin à la suite des discussions religieuses de l'année précédente ; en voici le texte :

Les Eglises évangéliques de France se rattachent par leur foi aux Eglises des temps apostoliques et à celles de tous les temps qui ont maintenu la vérité chrétienne ; elles se rattachent ainsi aux Eglises réformées de France qui ont tant souffert pour cette vérité.

Elles font, d'un cœur et d'une bouche, la profession suivante :

Nous croyons que toute l'Ecriture de l'Ancien et du Nouveau Testament est inspirée de Dieu et constitue ainsi l'unique et infaillible règle de la foi et de la vie ¹.

¹ Nous rejetons, comme étrangers à l'Ecriture, les livres connus sous le nom d'Apocryphes.

Nous adorons un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, Créateur des cieux et de la terre.

Le Père, dans son infinie et éternelle miséricorde, lorsque nous étions entièrement perdus, par suite de la désobéissance d'Adam, et justement condamnés à cause de nos péchés, a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique.

Le Fils, « la Parole qui était au commencement avec Dieu », et qui était véritablement « Dieu au-dessus de toutes choses béni éternellement », est devenu véritablement homme, « Dieu manifesté en chair ». Jésus-Christ est le seul Médiateur entre Dieu et les hommes. Il nous a parfaitement rachetés de la condamnation éternelle par sa mort sur la croix¹, s'étant offert lui-même à Dieu pour nous comme une oblation et une victime d'agréable odeur. Livré pour nos offenses, il est ressuscité pour notre justification. Il est monté au ciel et s'est assis à la droite de Dieu, où il intercède pour nous.

Le Saint-Esprit, que le Fils a envoyé de la part du Père, régénère les rachetés, « élus selon la prescience de Dieu ; » il habite en eux, il les fait marcher dans l'intelligence de sa Parole et dans la sanctification sans laquelle nul ne verra le Seigneur. Il est accordé à tous ceux qui le demandent. C'est par lui que Jésus-Christ dirige et gouverne l'Eglise qui est son épouse et son corps. Jésus-Christ appelle tout homme à la repen-

¹ Un Synode postérieur, tenu entre 1858 et 1860 a substitué à ces mots : « par sa mort sur la croix », ceux-ci : « par son sacrifice expiatoire. »

tance, sauvant pleinement, gratuitement et sans aucun mérite qui leur soit propre, tous ceux qui croient en son nom et qui s'approchent de Dieu par lui.

Nous attendons des cieux le Seigneur Jésus qui doit revenir et nous introduire dans la gloire. Il ressuscitera les morts, jugera le monde avec justice et rendra à chacun selon ses œuvres.

Telle est la foi commune à nos Eglises. Nous voulons faire tous nos efforts pour la propager. En même temps nous tendons une main fraternelle à tous ceux qui, en quelque lieu et sous quelque dénomination que ce soit, aiment le Seigneur Jésus et l'invoquent en sincérité, et nous les considérons comme membres de l'Eglise universelle.

Au Père qui nous a aimés, au Fils qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et au Saint-Esprit notre Consolateur, soit louange et gloire à jamais !

Telle est la confession de foi des Eglises libres de France : depuis 1849, exception faite pour le changement indiqué plus haut et qui a son importance, elle n'a pas été modifiée¹. Qu'en faut-il penser ?

Nous remarquerons d'abord que, tout étant beaucoup plus développée, elle est conçue sur le même plan que

¹ Au synode d'Orthez, en 1891, il y eut sur ce sujet un débat qui aboutit à la déclaration suivante : « Le synode, résolu à ne pas se départir de l'esprit de fidélité et de largeur qui a inspiré les fondateurs de l'union, affirme sa ferme résolution de maintenir intactes les vérités fondamentales inscrites dans la confession de foi de l'union tout en réservant à chacun la liberté de ses opinions théologiques. » Voilà un de ces « compromis » dont abonde l'histoire des confessions de foi.

le Symbole dit des apôtres : le Père, le Fils, le Saint-Esprit, l'Eglise. Pourtant de notables différences séparent les deux documents, et leur énumération nous permettra de formuler nos conclusions.

a) Nous voyons apparaître, mis au premier plan, le dogme de l'inspiration des Ecritures : « Nous croyons que toute l'Ecriture de l'Ancien et du Nouveau Testament est inspirée de Dieu et constitue ainsi l'unique et infaillible règle de la foi et de la vie. » On peut soutenir sans doute qu'il ne s'agit pas ici de la doctrine de la théopneustie littérale ; pourtant il paraît bien que telle était l'idée des auteurs de la Confession de foi, car pour être une règle infaillible de la foi et de la vie, l'Ecriture ne saurait elle-même être faillible. En tous cas plusieurs Eglises libres (Nîmes, Vergèze, Codognan, Marsillargues), ont en 1864, publié, une constitution où elles interprètent dans le sens le plus strict ce premier article.

Il est à peine besoin de dire que nous ne saurions l'approuver. Pas une seule fois, dans tout le cours de l'étude du Nouveau Testament, nous n'avons entendu Jésus ou les apôtres exiger des chrétiens la croyance en l'infaillibilité de l'Ancien Testament, — et pourtant à leur époque tout le monde y croyait, au moins à celle du Pentateuque, — nous voulons dire, tous les Juifs, — et rien n'eût été plus naturel que d'en faire une prescription pour les païens ; — mais ni Jésus ni les apôtres ne l'ont fait. Ces derniers ont encore moins pensé à réclamer pour leurs propres écrits, — presque tous adressés aux païens, — une semblable vénération, et nous sommes assurés que tous eussent crié au blasphème, à l'idée d'entendre leurs

écrits comparés à la Loi ou aux Prophètes ! Et pourtant, dans la pensée des auteurs de la Confession de l'union, s'il est des degrés dans l'infaillibilité, c'est le Nouveau Testament qui jouirait certes du plus grand prestige. On ne saurait vraiment, lorsqu'on y réfléchit, imaginer une plus grande méprise sur les données essentielles de la religion de Jésus que d'y introduire l'autorité infaillible d'un recueil d'écrits ; l'inspiration de la Bible, à laquelle pour notre part nous croyons au sens large et profond de ce mot, doit rester *une conclusion*, mais elle n'est pas *un principe* de la foi chrétienne ; commencer une confession de foi par l'affirmer, nous semble presque être un vrai contre-sens.

b) Un second ajout que notre document présente, est la mention de la Trinité. A ce sujet nous ne répèterons pas ce que nous avons déjà dit sur la nécessité de distinguer les théories philosophiques, de l'essence du Christianisme. Or il est vraiment difficile de comprendre en quoi l'expérience d'un pécheur sauvé par Jésus peut être produite ou accrue au moyen de la croyance en question.

c) Jusqu'ici la confession de l'union ne nous a paru guère éviter les critiques faites au Credo. Elle a pourtant sur lui la supériorité de mettre en pleine lumière les données morales essentielles sur lesquelles Jésus a basé son enseignement. A travers les diverses théories, dont on peut reconnaître dans le texte les traits épars, du péché originel, de l'expiation, de la prédestination au salut, nous retrouvons les expériences de la faute morale, de la délivrance de cette faute par la personne de Jésus, de l'aide procurée par lui dans

le long travail de la sanctification. Nous sommes heureux de pouvoir noter ici le cachet distinctif du vrai christianisme qui par delà toutes les théologies, se laisse bien vite saisir et reconnaître comme le seul authentique et le seul vivant.

d) Enfin un dernier trait nous frappe, parce qu'il est en contradiction, semble-t-il, avec tout le reste, et que sa largeur même pourrait aller à fins contraires de ce que les fondateurs de l'union pensaient sans doute : « Nous tendons, écrivent-ils, une main fraternelle à *toux ceux* qui, en quelque lieu et sous quelque domination que ce soit, *aiment le Seigneur Jésus et l'invoquent en sincérité*, et nous les considérons comme *membres de l'Eglise universelle* ¹. » Certes, voici une qualité qui leur est aisément décernée : et, si nous nous plaignions naguère d'étroitesse, ici nous serions tenté de reprocher à ce texte trop de largeur ; aimer le Seigneur Jésus et l'invoquer en sincérité, beaucoup le font, *en un certain sens*, qui ne sont aucunement chrétiens. Mais la largeur n'est sans doute qu'apparente, et le vague de l'expression employée en est seul cause, car en vérité, dans le cas contraire, on se demanderait pourquoi la confession de foi ne se serait pas limitée à ces deux articles : aimer Jésus, l'invoquer en sincérité, — ce qui eut été plus simple, mais bien peu chrétien.

En résumé, le document que nous venons d'étudier, s'il nous paraît supérieur au Credo par l'esprit chrétien qui s'y est exprimé, est encore trop surchargé de doctrines et de faits historiques. Il porte à vrai dire encore

¹ C'est nous qui soulignons.

la trace des circonstances où il a été composé et des préoccupations qui l'ont fait naître ; toute une théologie et une théologie bien déterminée, a été son berceau ¹, et au lieu de se placer simplement à la base de l'expérience chrétienne, on a surtout cherché à prouver que l'on n'était pas rationaliste. Quoi d'étonnant, si l'on a pris pour essentielles des choses secondaires ! C'est ainsi que dans la période sub-apostolique s'est développée cette confusion de la croyance et de la foi dont nous souffrons encore.

On en souffre aussi dans l'Eglise libre, et il nous est précieux, en terminant l'examen de sa confession de foi, de citer les lignes suivantes d'un de ses pasteurs les plus justement célèbres, M. Hollard : « Si nous avons aujourd'hui à exprimer notre foi en une confession, il est certain que nous le ferions en des termes quelque peu différents. Nous éviterions d'y donner de l'Ecriture sainte une formule qui tout au moins peut paraître impliquer une notion du canon et un littéralisme biblique abandonnés par l'immense majorité des chrétiens les plus évangéliques de nos jours. Surtout nous ferions effort, plus encore que l'ont fait nos devanciers, pour marquer dans notre confession la place souveraine et centrale du Christ dans l'ordre de l'autorité comme dans l'ordre du salut ; et le royaume de justice qu'il est venu fonder sur la terre y serait mis sans doute aussi en une plus pleine évidence... », et ailleurs encore : « si j'avais à rédiger le projet de la confession de la foi, qui devrait

¹ C'est ce fait qui a constitué aussi la grande faiblesse de l'admirable Réveil.

servir de drapeau à l'Eglise réformée et libre de mes rêves, je me garderais bien d'y mettre ma théologie, et ce projet serait court. J'y mettrais ce qui apaise et ce qui fait vivre l'âme du plus ignorant comme du plus savant parmi les disciples du Christ, et ce qui en même temps fait ces deux hommes frères, et les met au service de Dieu et de l'humanité. C'est-à-dire que j'y mettrais le Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, crucifié et ressuscité, Sauveur et Roi ; et s'il y fallait mettre encore quelque chose, ce serait peu, *et plutôt de l'ordre de la vie que de l'ordre de la pensée*¹ » (cité d'après Bridel op. cit. p. 98 et sq.). Nul ne méconnaîtra la profondeur de ces quelques lignes sur lesquelles d'ailleurs nous reviendrons².

¹ C'est nous qui soulignons.

² On pourrait faire au sujet de la Déclaration de foi de 1872 des remarques analogues à celles qui viennent d'être exposées ici.

CHAPITRE III

Articles constitutifs de l'alliance évangélique

Nous avons passé en revue dans les pages précédentes deux des confessions de foi les plus en usage à l'heure actuelle dans les églises protestantes de France ; avant de pouvoir présenter les quelques réflexions que cette étude nous suggère, nous voudrions au moins mentionner rapidement un document assez important, semble-t-il, à notre point de vue. Ce sont les « articles constitutifs de l'Alliance Evangélique ».

« L'Alliance évangélique », écrit M. Chaponnière (op. cit. p. 181) est une confédération de chrétiens appartenant aux diverses dénominations protestantes, réunis, sur le fondement des grandes doctrines de l'orthodoxie évangélique, pour manifester l'unité spirituelle de l'Eglise, cultiver la communion fraternelle, combattre le catholicisme et l'incrédulité, défendre la liberté religieuse et travailler de concert à certaines œuvres chrétiennes. » A ce titre, il semble qu'une confession de foi cherchant à grouper des chrétiens de toute nationalité dût se préoccuper de mettre au centre de l'association l'essence même du christianisme, en dehors de toute théologie. Et c'est bien ce qu'aurait désiré un des fondateurs de l'Alliance, M. Louis Bonnet, pasteur à Francfort-sur-Mein ; il avait proposé la formule suivante qui, si elle avait été adoptée eût constitué un progrès remarquable sur toutes les

confessions de foi d'alors : « *Seront membres de l'Alliance tous ceux qui cherchent le pardon de leurs péchés uniquement dans la rédemption opérée par l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, et la sanctification de leur âme dans les secours du Saint-Esprit* » On sera certainement frappé de voir combien l'accent est mis ici, ainsi que dans l'enseignement de Jésus, sur la question morale : *la réalisation du bien.*

Mais la conférence internationale de 1846 qui constitua définitivement l'alliance n'accepta point le projet si simple et si juste de M. Bonnet, et voici la déclaration de principes qui fut adoptée :

« L'Alliance n'admettra pour membres que des personnes qui professent des sentiments généralement connus sous le nom d'évangéliques relativement aux points de doctrine suivants : 1° L'inspiration divine, l'autorité et la suffisance des Ecritures. 2° Le droit et le devoir du jugement personnel dans l'interprétation des Ecritures. 3° L'unité de Dieu et la Trinité des personnes dans son sein. 4° La corruption totale de la nature humaine, par suite de la chute. 5° L'incarnation du Fils de Dieu, son œuvre de propitiation pour l'homme pécheur, sa médiation, son intercession et son règne. 6° La justification du pécheur par la foi seule. 7° L'œuvre du Saint-Esprit dans la conversion et la sanctification du pécheur. 8° L'immortalité de l'âme, la résurrection des corps et le jugement du monde par N. S. Jésus-Christ avec la félicité éternelle des justes et la punition éternelle des méchants. 9° L'institution divine du mi-

nistère évangélique, ainsi que le caractère obligatoire et permanent des sacrements du baptême et de la sainte cène. »

Le document lui-même se termine par un passage où il demande à ne pas être pris pour une confession de foi proprement dite, et nous ne le traiterons pas comme telle. Mais il est aisé de comprendre d'après ce qui précède, les observations qui, à sa lecture, nous viennent à l'esprit. Constituer une alliance évangélique universelle où l'on ne peut admettre que les chrétiens admettant tous ces articles, c'est vraiment, — on l'avouera, — bien extraordinaire. Outre les dogmes ordinaires des symboles habituels, nous en voyons surgir de tous nouveaux dont on se demande vraiment à quel titre ils doivent ce singulier honneur. L'immortalité de l'âme, l'institution divine du ministère évangélique, — on se demande où et quand Jésus ou les apôtres en ont parlé comme de données essentielles à la nouvelle religion. On aurait voulu détourner les chrétiens d'entrer dans l'Alliance, qu'on n'aurait su mieux faire.

Aussi, depuis 1846, s'est-on rendu compte de cette anomalie, — et sans désavouer les articles précédents, diverses branches de l'association ont-elles pris l'initiative d'élargir la base dogmatique pour attirer un plus grand nombre de personnes. Nous citerons en particulier la branche française qui « a déclaré admettre au nombre de ses membres les chrétiens confessant, conformément aux Ecritures inspirées, leur foi au Dieu Sauveur, au Père qui les a aimés et qui les justifie par grâce, par la foi en son Fils ; au Fils qui les a rachetés

par son sacrifice expiatoire ; au Saint-Esprit, l'auteur de leur régénération et de leur sanctification, un seul Dieu béni éternellement, et à la gloire duquel ils veulent consacrer leur vie ». (Chaponnière op. cit. p. 182). Il y a dans ces quelques lignes un sérieux effort pour en revenir à l'essence même de la religion de Jésus.

D'autre part, — et nous avons déjà noté un fait analogue plus haut, — il est arrivé dans certains cas aux défenseurs de l'alliance, par désespoir de trouver une formule qui satisfît tous les chrétiens, d'aller vraiment extraordinairement loin dans la voie des concessions. « Lors des conférences de l'Alliance à Paris, en 1855, on finit par admettre aux séances tous ceux qu'elles intéressaient ; lors des conférences de Berlin, en 1857, le Comité y invita, dans une de ses circulaires, « tous les protestants qui aiment de cœur le Seigneur Jésus, et persévèrent dans la foi qui seule donne le salut », et, lors des conférences de Genève, en 1861, le Comité genevois de l'Alliance, devenu momentanément son Comité central, déclara dans sa première circulaire (14 février 1860) que l'Alliance « désirant se montrer animée des larges affections du véritable esprit chrétien, accueillerait avec joie tous ceux qui viendraient à elle aimant le Seigneur Jésus Christ d'un cœur pur ». (op. cit. p. 183). Cette dernière formule, on l'avouera, est d'un vague tel, que tout homme tant soit peu cultivé, et d'une certaine profondeur morale, aurait pu, même en dehors de toute expérience spécifiquement chrétienne, demander à entrer dans l'alliance évangélique et y être accepté.

Nous avons cru devoir insister avec quelques détails

sur ce point, car l'idée même d'unir tous les disciples de Jésus en un faisceau nous paraît indiscutablement juste. Mais elle a été jusqu'ici bien mal mise en pratique. Et cela, parce que le point de vue, toujours le même, est toujours aussi faux ; on croit nécessaire d'énoncer un minimum de doctrines qu'il faut accepter pour pouvoir être membre de l'alliance ! Alors suivant le milieu où l'on se trouve, on tendra à rétrécir ou élargir la base dogmatique, — et l'on ne se rend pas compte que tous ces changements constituent une véritable méprise sur les enseignements du Seigneur Jésus !

CHAPITRE IV

Quelques Remarques

Nous voudrions présenter ici, en nous appuyant sur les observations précédentes quelques remarques générales, sur le problème des confessions de foi. Certes, notre étude a été infiniment trop bornée pour que nous puissions prétendre à formuler de vraies conclusions ; cependant l'insuffisance trop évidente de ce travail peut être compensée en une certaine mesure par le fait que la plus grande partie des symboles ecclésiastiques se meuvent dans le cadre des précédents. Les uns sont plus complets, les autres moins, les uns accentuent davantage, avec grande raison, l'affirmation des expériences centrales de la vie chrétienne, les autres au contraire dressent un vrai code de croyances dont chacune doit être acceptée, au fond il en est bien peu qui ne se rattachent pas, par un certain côté, aux trois documents examinés plus haut. Il en serait de même si dépassant le cadre des églises protestantes nous allions demander aux églises romaine, grecque, vieille catholique, arménienne, gallicane etc., de nous répondre à cette question : quelles sont à vos yeux les données essentielles de la religion de Jésus ? Elles nous présenteraient toutes des décrets de conciles qui sont eux aussi un catalogue de croyances.

C'est justement ce caractère commun à toutes nos confessions de foi, — nous l'avons déjà noté incidemment, mais il est temps d'y revenir, — qui nous paraît l'erreur

fondamentale des Eglises. Leurs confessions de foi ne sont pas des confessions de *foi*, ce sont des confessions de *croyances* ! Il ne s'agit pas de proclamer aux yeux du monde encore incrédule, le principe de vie qui a transformé les chrétiens, il s'agit d'énumérer soigneusement et à grand renfort de textes bibliques quelquefois, toute la série des « dogmes implicites » qui peuvent y être contenus. Et ces dogmes vont constituer la base première, de toute la religion chrétienne ! En vérité, est-ce là ce qu'a voulu le Christ ! Lui qui n'a demandé ni à la pécheresse repentante, ni à la syro-phénicienne, ni à la samaritaine, de croire qu'il était un être descendu du ciel, qu'il était né miraculeusement, que sa mort effacerait le péché du monde, qu'il ressusciterait, — mais seulement de croire qu'il pouvait répondre à leurs besoins intérieurs et les secourir dans leurs angoisses physiques ou morales, que penserait-il de nos Credo, chargés de définitions ou d'expressions théologiques, correspondant peut être d'ailleurs à la réalité, mais qui aux yeux des non chrétiens sont souvent un objet de scandale, il faut le reconnaître ? Qui dira le nombre des hommes intelligents, sérieux, avides de vérité, que la nécessité de croire à la naissance miraculeuse ou à la résurrection a arrêtés sur le chemin où ils auraient rencontré Christ ? Et si l'Eglise au lieu de leur présenter cet amas de doctrines, leur avait simplement apporté le témoignage des consciences sauvées, ils auraient pu venir s'asseoir dans nos temples, sentir la puissance vivifiante de Jésus, et peut-être plus tard leurs conclusions personnelles les eussent amenés à admettre ces miracles qui actuellement les ont détournés de nous.

M. Roger Hollard, dans une conférence sur « l'objet et les raisons de la foi chrétienne » écrivait ces lignes qui seraient à méditer sérieusement : « Neuf fois sur dix, quand je m'entretiens avec des hommes qui repoussent la foi chrétienne, ou la dédaignent, ou hésitent devant elle, je découvre qu'ils s'en font une idée qui, non seulement est contraire à la réalité empirique, mais qui souvent me révolte moi-même à tel point qu'en les écoutant je me dis : Si c'est là la foi chrétienne, je ne suis pas chrétien ; et ce qui est autrement grave, la plupart au moins des hommes que j'ai été habitué jusqu'ici à considérer comme des chrétiens authentiques, ne le sont pas davantage. L'un confond le christianisme avec la soumission à telle institution, qui n'est dérivée du christianisme que d'une manière plus ou moins infidèle ; un autre suppose que le premier article de la foi chrétienne consiste à admettre, avant tout examen, l'autorité verbale, infaillible dans les détails comme dans l'ensemble, d'une certaine collection de textes ; un troisième se figure la foi comme l'adhésion de l'intelligence à tout un système compliqué, et très suranné selon lui, de notions dogmatiques au nombre desquelles il place peut-être je ne sais quel système cosmologique et anthropologique, hébreu, chaldéen ou imaginaire, qui serait tellement essentiel au christianisme, qu'avec lui le christianisme subsiste ou disparaît. » (cité par Bridel, *op. cit.*, p. 117). Il serait facile, pour chacun des cas mentionnés ici par M. Hollard, de donner des applications pratiques, — et pour peu que l'on ait fréquenté un certain nombre de conférences socialistes et révolutionnaires, on sait la méprise colossale faite en France

tout au moins sur l'essence vraie du christianisme.

De cette méprise les Eglises sont coupables en grande partie, car tantôt elles ont méconnu en une trop large mesure dans leurs déclarations ce qui est la base de la vie chrétienne : la foi ! tantôt elles l'ont enveloppée dans des formules compliquées où on ne peut la reconnaître que si l'on est déjà chrétien ! Le devoir s'impose à l'heure actuelle pour tous ceux qui sentent en eux-mêmes les expériences dont Christ a affirmé être l'auteur en l'âme de ses disciples, de laisser de côté toutes les confessions de croyances, pour se rattacher à une vraie confession de foi, où l'on sente passer le souffle vivant des âmes régénérées ! Abandonnant et pour jamais, les vieilles disputes scolastiques d'où la conscience religieuse sont appauvrie et désarmée, ils éprouveront la nécessité de marcher de l'avant, et de faire participer les autres à la puissance de salut qui les a transformés ! Et l'on ne parlera plus de confession de foi qui lie et qui tyrannise, — ce qui est un vrai non sens lorsqu'on se rend compte de ce qu'est la foi : un acte de confiance du moi tout entier ! La confession de foi sera le témoignage d'une expérience vécue, et de cette certitude jaillira toute son autorité. Car « l'autorité que réclame et qu'acclame notre conscience, celle qui, vraiment admise dans notre vie intérieure se confond avec elle au point d'en faire partie intégrante et organique, c'est l'Evangile, c'est-à-dire, non pas un témoignage s'appuyant sur des phénomènes indépendants de lui et invoquant pour être cru la validation extérieure de preuves surnaturelles, non pas un corps de doctrines accessibles à la raison théorique par voie démonstrative et par dé-

duction logique, mais la manifestation positive et pratique d'une vie nouvelle toute pénétrée de sainteté et d'amour, la réalisation certaine d'une miséricorde aussi ardente à délivrer le coupable qu'implacable à condamner le mal, l'incarnation victorieuse de la puissance de Dieu qui sauve le pécheur. » (Lobstein op. cit. p. 108). Certes il est juste, il est légitime que les chrétiens sachent réfléchir sur leurs expériences, tirer des conclusions intellectuelles et historiques de tout ce qui s'est passé en eux, formulent des doctrines, satisfassent à ce besoin de l'âme humaine de faire de la métaphysique, cela est juste et bon, et les apôtres guidés par Jésus lui-même nous ont ouvert la voie, — à ce titre nos confessions de croyances ont une grande valeur, — mais prenons garde de ne jamais confondre nos idées avec la foi dont elles essaient de rendre un compte toujours si imparfait, et ne gardons à la base de nos églises qu'une confession de cette foi intime, personnelle, vivante, afin que jamais du dehors l'on ne puisse se tromper sur l'œuvre essentielle de Jésus.

Ce dont nous rêvons l'apparition, — il nous est bien permis de faire des rêves ! — c'est d'une alliance internationale de tous les chrétiens qui soient unis par cette confession de foi, et qui considère comme son unique but : l'évangélisation du monde ! Ralliant autour d'elle tous les partis, elle sentirait que son premier devoir est d'agir ! C'est elle qui serait l'inspiratrice et le soutien de toutes les missions intérieures et extérieures, c'est elle qui ferait honte à tant de prétendus chrétiens de leur luxe et de leur oisiveté, quand nous avons un monde à sauver, c'est elle, qui s'adressant toujours aux

hommes du point de vue moral, leur demanderait non pas ce qu'ils *pensent*, mais ce qu'ils *sont*, les amènerait à reconnaître le vide de leur existence sans Dieu, et les conduirait à l'Auteur de toute vie vraie. Et alors sans doute le calme dont la vie religieuse est d'ordinaire l'asile, disparaîtra, alors viendront les haines, peut être les persécutions, mais c'est alors que nous reverrons un Réveil, plus beau encore que celui du siècle dernier, car débarrassé des systèmes et des théologies, il sera un éclatant hommage rendu à Celui qui nous sauve !

Chimères ! rêves de jeunesse ! Dira-t-on ! Et certes nous convenons que tout cela semble irréalisable ! A la vue des luttes mesquines dont nos églises sont trop souvent le théâtre, on peut se demander si elles s'éteindront jamais. Et pourtant cela *devrait* être ! En tout cas à l'heure actuelle, de plusieurs côtés on a le sentiment qu'une pareille situation ne peut se prolonger. Nous avons entendu les protestations faites au Synode d'Anduze par les chrétiens sociaux ! S'ils n'ont pas trouvé encore de confession de foi *pratique*, on sent qu'ils y travaillent, et ils ne seront pas les derniers à pousser à l'action ! En définitive ce qui n'y conduit pas vaut si peu ! Et c'est à cela que l'on nous juge.

On nous demandera peut-être : vous venez de parler d'une confession de foi à faire, mais en avez-vous une à proposer ? — Nous répondrons que quand même nous ne pourrions le faire, cela ne prouverait pas que nous eussions tort, car nous cherchons surtout à défendre une tendance nécessaire, qui nous semble à l'heure actuelle s'imposer. Pourtant nous voudrions signaler

un programme, remarquable à nos yeux, — c'est celui de l'Association Evangélique de Genève ¹, qui nous paraît par sa brièveté et sa netteté, devoir frapper tous ceux qui soupirent après une nouvelle conception des déclarations de foi. En voici les articles fondamentaux :

I. — Sous le nom de « Association Evangélique de Genève », il est constitué une Association qui se propose :

1° De travailler au développement de la vie religieuse chez ses membres ;

2° de poursuivre par eux dans notre pays un travail d'évangélisation.

3° De devenir un centre de groupement pour tous les chrétiens qui, sans quitter aujourd'hui les Eglises auxquelles ils appartiennent, désirent préparer l'avènement dans le canton de Genève d'une église évangélique une et indépendante.

II. — S'inspirant de cette parole des Saintes Ecritures : Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle (Jean III 16), désirent que l'union de ses membres repose sur l'accord des volontés soumises à Dieu par J.-C. plutôt que sur une formule doctrinale, l'Association arbore la devise : pour Christ et pour son Règne.

III. — Elle accueille comme membres, sur leur simple demande, toutes les personnes, qui, touchées par l'amour de Dieu, veulent servir Jésus-

¹ Il va sans dire que nous ne nous occupons ici nullement de la façon dont ce programme est réalisé ; cela est une tout autre question.

Christ, et cherchent à réaliser selon la mesure de leur foi la condition posée par le Maître à ses disciples : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive.

Qu'on laisse de côté, si l'on veut, l'endroit où mention est faite du désir d'avoir une église indépendante, le reste de cette formule nous paraît présenter les grands avantages suivants :

1° elle laisse de côté résolument l'affirmation de croyances théologiques quelconques, pour mettre en avant la vraie question, la question morale ! Il s'agit de réaliser le bien, et nous chrétiens affirmons en recevoir la force de la personne de Jésus ! Nous voyons proclamé aussi le sérieux de la vie du chrétien, qui doit « porter sa croix », « renoncer à lui-même ». L'union des membres est basée « sur l'accord des *volontés* soumises à Dieu par Jésus-Christ. » On sent que c'est là la chose essentielle, En revanche pas un mot qui rappelle le Credo ordinaire, et certes cela ne vient pas de ce que les protagonistes de l'Association évangélique soient au point de vue dogmatique des révolutionnaires ; au contraire ; mais ils ont compris que les conceptions, traditionnelles ou non, doivent rester des conceptions et ne pas usurper le rôle de la foi. C'est là une des grandes forces de leur confession de foi, car, comme l'écrit M. Chaponnière « lorsqu'on veut absolument marquer dans un symbole la place, non pas seulement des branches maîtresses, mais du moindre rameau de la dogmatique chrétienne, on court grand risque de donner naissance à une œuvre

qui au bout de peu de temps, ne correspond plus dans tous ses détails aux convictions de ceux-là même qui l'ont mis au jour ». (op. cit. p. 164).

2^o En second lieu, les articles fondamentaux de l'association évangélique accentuent avec force la nécessité de travailler à l'évangélisation. La devise même : *pour Christ et pour son règne*, n'exprime pas autre chose, et le devoir personnel de chacun de ses membres est en cette matière bien formellement marqué. Cela aussi est un grand avantage. On regrette vraiment de ne pas trouver souvent dans les confessions de foi ordinaires des appels à l'action. A ce point de vue, les derniers mots de la résolution du Synode d'Anduze¹ votée l'année dernière sont un heureux symptôme. L'Association Évangélique a senti que c'était là l'essentiel ; aux fruits on reconnaîtra l'arbre, et si vraiment la vie d'un homme est transformée, si elle l'est non pas en pensée seulement, mais en fait, alors il le prouvera par son ardeur à parler et à évangéliser, à montrer par toute sa conduite ce qu'il affirme être.

Telles sont à nos yeux les qualités de cette vraie confession de foi. Nous ne disons pas qu'elle soit parfaite ; mais à quoi bon ? Tout ce qui est exprimé en langage humain est susceptible d'être modifié, et même il doit l'être ; l'important, c'est qu'on y trouve exprimé l'essentiel, l'expérience vivante de l'homme sauvé par Jésus. Cela suffit. Ne pourrait-on pas se servir d'une semblable formule ou d'une formule approchante pour constituer dans le monde entier l'alliance évangélique de

¹ Discussion sur la Déclaration de foi.

nos rêves, — puisque rêves il y a, — au lieu de garder ces singuliers articles constitutifs qui à l'heure actuelle embarrassent et ne répondent plus à rien ? N'aurons nous pas cette joie, en ce vingtième siècle, de voir la conscience chrétienne compléter après quatre cents ans l'œuvre de libération des réformateurs, secouer le joug des formules qui l'ont si longtemps asservie pour s'affirmer dans la pleine et sublime indépendance de sa confiance en son unique Sauveur ? Ne verrons-nous pas enfin tous les disciples de Jésus chercher par delà tout ce qui peut les diviser, à affirmer hautement la foi qui les unit, afin de marcher la main dans la main et d'amener à leur Maître toutes les âmes travaillées et chargées de la terre, tous les condamnés aux travaux forcés de la faim, de la vie matérielle ou... de la pensée !

L'avenir nous répondra.

Conclusion

Elle sera brève.

Dans la mesure où les observations antérieures auront paru justifiées, on comprendra qu'à nos yeux la religion de Jésus, étudiée consciencieusement dans les Evangiles, dépasse singulièrement le cadre où on la renferme trop souvent. Elle n'est plus une affaire de doctrine, ni une affaire d'éducation, ni une affaire de culte hebdomadaire, elle est *une vie nouvelle*. Et « si la religion est une vie, rien ne peut entrer dans la religion, rien n'appartient à la religion qui ne puisse être vécu et qui ne concoure à la vie... Si tout ce qui appartient à la religion doit pouvoir être vécu, nulle conception des choses divines qui s'adresse à la seule intelligence, à plus forte raison nulle formule enveloppant un problème qui ne touche que l'intelligence ne saurait faire corps avec la foi, que le respect de cette indéniable vérité tendrait grandement à simplifier. » (Sabatier *Revue Chrétienne* 1893, tome II, p. 6).

« Simplifier la foi », — oui, telle nous paraît être la conclusion de l'étude des Evangiles, — mais non pas dans le sens ordinaire où l'on prend ce mot, à tort, d'ailleurs ; nous n'avons pas abouti à enlever à la religion de Jésus tout ce que nous n'approuvions pas, nous avons cherché à la présenter telle qu'elle-même se présente : il ne fau-

drait pas croire qu'elle soit ainsi plus facile à accepter ; il est moins pénible d'admettre un certain nombre de dogmes énumérés dans le Credo, que de se confier entièrement en une personne à qui l'on remet toute sa vie. Et l'on comprend que l'esprit humain ait facilement cédé à la tentation de substituer la première alternative à la seconde ! Il a ainsi fait le contraire de ce que Jésus avait toujours enseigné : « Pourquoi m'appellez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je dis ? » Or ce que Christ affirmait, c'était que lui avait le pouvoir de changer la vie, — et l'expérience chrétienne qui, grâce à Dieu, a gardé ses représentants dans tout le cours des âges, lui a donné raison. Aussi nous, chrétiens, devons-nous nous borner à affirmer cela, dans la mesure où nous l'aurons personnellement senti.

Nous arriverons ainsi peut-être à détruire les idées si fausses qui ont cours dans le peuple sur le compte de la religion, lorsque nous aurons réalisé dans notre vie particulière cet idéal dont Lyman Abott décrit avec tant de fermeté et d'originalité chacune des parties : « La religion est l'art de vivre, rien d'autre, — vivre avec les mains, avec les pieds, avec les yeux, avec le palais, avec la conscience, vivre avec dignité ; c'est là vie de l'homme tout entier. La religion n'est rien moins que cela, elle ne peut être rien de plus que cela. » (Foi et Vie, 16 Février 1903, p. 86).

Thèses

I

Les données essentielles de la religion de Jésus sont de l'ordre moral ; Christ s'adresse à la conscience de l'être humain, veut l'amener à reconnaître son péché, et se présente à lui comme la personne qui l'aidera à accomplir le bien.

II

Il y a lieu de distinguer soigneusement la *croissance* et la *foi*, la croissance, adhésion intellectuelle à la vérité d'un fait historique ou d'une doctrine, la foi, confiance entière d'une personne en une personne, « acte du moi tout entier. »

III

L'autorité souveraine en matière de *croissance* est pour chaque chrétien sa conscience qu'il sent éclairée par l'esprit de Dieu ; la Bible n'a pour lui d'autorité que dans la mesure où sa conscience chrétienne la lui a reconnue.

IV

L'autorité souveraine en matière de *foi* est la personne vivante de Jésus.

V

Ce qui nous sauve, ce n'est pas la mort du Christ, mais Christ mort, ce n'est pas la croix du Christ, c'est Christ crucifié.

VI

Toutes nos prétendues confessions de *foi* sont des confessions de *croissances* ; il est à désirer que les diverses Eglises travaillent à s'unir en proclamant les données essentielles de la religion de Jésus dans une vraie confession de foi.

VII

Le vrai désaccord entre le parti dit orthodoxe et le parti dit libéral en France n'est pas un désaccord sur la question des dogmes, c'est un désaccord sur la question d'église¹ ; les uns admettent qu'une église ne peut subsister sans confession *de croyances*, les autres ne l'admettent pas ; il est à souhaiter que les éléments vivants de deux partis s'unissent dans la proclamation d'une confession *de foi*, qui par définition ne pourra tyranniser la conscience de personne, puisqu'elle sera le témoignage d'une expérience, et non plus un catalogue de doctrines, qui ne sera que la manifestation de la foi ; et ainsi le mot de Vinet pourra être pris véritablement au sérieux : Toute église qui ne confesse pas sa foi n'en a pas.

VIII

Il est à désirer, à l'heure actuelle, où les œuvres d'évangélisation et de mission sont devenues, à juste titre d'ailleurs, et deviennent de plus en plus non l'œuvre de quelques croyants, mais l'affaire des églises, qu'elles soient dirigées non plus par un comité indépendant, se renouvelant lui-même et souverain, mais par des représentants de ces églises élus suivant un mode de scrutin à déterminer.

Nous désirerions par exemple que le comité de la Société des missions de Paris ne soit plus indépendant en droit, comme il l'est encore, des comités auxiliaires, qu'il soit au contraire élu par eux pour un laps de temps déterminé ; et ces Comités auxiliaires devraient eux-mêmes être élus régulièrement par les Eglises donnant pour les missions. Le système actuel est en contradiction complète avec l'esprit démocratique, et engendre des défiances, en partie injustifiées sans doute, mais compréhensibles. (Voir « Vie Nouvelle » février 1903).

¹ Nous connaissons dans les rangs du parti libéral des pasteurs qui croient formellement à l'expiation substitutive, et dans les rangs du parti orthodoxe d'autres personnalités fort éloignées de croire à l'autorité souveraine des Ecritures.

Table des Matières

	Pages.
INTRODUCTION.....	5
PREMIÈRE PARTIE.	
Les données essentielles de la religion de Jésus d'après Jésus et les apôtres.	
<i>Chapitre I.</i> — L'enseignement de Jésus	
<i>a)</i> Les données essentielles de la religion de Jésus d'après son enseignement dans les Synoptiques.....	12
<i>b)</i> Les données essentielles de la religion de Jésus d'après son enseignement dans l'Évangile de Jean.....	35
<i>Chapitre II.</i> — L'enseignement des apôtres.....	
<i>a)</i> Les données essentielles de la religion de Jésus d'après les Actes des Apôtres.....	49
<i>b)</i> Les données essentielles de la religion de Jésus d'après les épîtres de Pierre.....	52
<i>c)</i> Les données essentielles de la religion de Jésus d'après les épîtres de Jean et l'Apocalypse.....	67
<i>d)</i> Les données essentielles de la religion de Jésus d'après les épîtres de Paul.....	72
<i>e)</i> Les données essentielles de la religion de Jésus d'après l'épître aux Hébreux.....	78

SECONDE PARTIE.

Les données essentielles de la religion de Jésus d'après quelques tendances indépendantes contemporaines.

<i>Chapitre I.</i> — Les données essentielles de la religion de Jésus d'après M. Sabatier.....	96
<i>Chapitre II.</i> — Les données essentielles de la religion de Jésus d'après M. Harnack.....	107
<i>Chapitre III.</i> — Les données essentielles de la religion de Jésus d'après Tolstoï.	129

TROISIÈME PARTIE.

Les données essentielles de la religion de Jésus d'après quelques églises protestantes contemporaines

<i>Chapitre I.</i> — Le Symbole dit des Apôtres.....	151
<i>Chapitre II.</i> — Profession de foi de l'union des Eglises évangéliques libres de France (1849).....	153
<i>Chapitre III.</i> — Articles constitutifs de l'alliance évangélique.....	163
<i>Chapitre IV.</i> — Quelques remarques..	171
CONCLUSION	176
THÈSES.....	187
	189

Vu le Président de la soutenance :

Montauban, le 18 avril 1903.

HENRI BOIS.

Vu :

Le Doyen,
C. BRUSTON.

Vu et permis d'imprimer :

Toulouse, le 18 avril 1903.

Le Recteur, président du Conseil de l'Université,
Pour le Recteur, le doyen délégué,
MÉRIMÉE.

1903.5771.

M.-A. QUETIN.

L'ORIGINE DE LA RELIGION

ÉTUDE D'HISTOIRE DES RELIGIONS